F. DENIS

ANDRÉ

LE VOYAGEUR

ANDRÉ LE VOYAGEUR

SUIVI

DU BRAHME.

Paris. — Rue Mignon, 2. Imprimerie de P. Baudouin.

p. 1



Elle se mit alors à genoux, ...

ANDRÉ
LE VOYAGEUR

AVEC DES NOTES NOUVELLES,

COMPRENANT

LE NAUFRAGE AUX ILES CROZET.

SUIVI

DU BRAHME,

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE.

PAR

Ferdinand Denis,
Bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS
CHEZ L'EDITEUR,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 12.

1840

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

La première édition de ce roman parut en 1827. Un de nos poëtes lui consacra alors quelques lignes dans *le Globe*. il insistait sur la simplicité du récit et sur la manière dont se trouvaient dépeintes quelques situations délicates du cœur. Plus tard, lorsque M. Sainte-Beuve donna une appréciation si remarquable des œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, il rappella encore ce petit livre qui, par des dispositions typographiques, indépendantes de l'auteur, n'avait eu pour ainsi dire qu'une demi-publicité. *André le Voyageur* paraît donc pour la première fois sous un format commode. Mais l'auteur n'a voulu y introduire aucun changement notable, bien persuadé que ces sortes de productions n'ont d'autre mérite que celui qui leur vient de

la fraîcheur de quelque souvenir et de la sincérité des impressions ; il n'a pas même changé le titre, bien qu'un succès éclatant et justement mérité, obtenu depuis, eût dû peut-être le lui commander. A ce livre, de pure imagination, on en a joint un autre plus grand par la forme et surtout par l'intention. Il faudrait dire du *Brahme* pour ainsi dire le contraire de ce que nous venons de dire d'*André*, destiné d'abord à la bibliothèque populaire, tiré à plusieurs milliers d'exemplaires, et aprouvé pour être distribué dans les écoles du département de la Seine, après avoir été couronné par l'Académie française, c'est pour la première fois qu'il paraît sous le format destiné aux livres sérieux. Espérons qu'il n'aura pas moins de popularité ainsi que sous son humble couverture. Nous ne saurions mieux faire comprendre à nos lecteurs l'utilité dont il peut être, qu'en reproduisant ici l'appréciation qu'en donnait il y a quelques années M. Brizeux dans la *Revue des Deux-Mondes* : « Ce petit livre est le résumé de la sagesse des nations..... L'auteur des *Scènes de la Nature sous les tropiques* a quitté les solitaires méditations de l'art pour une vie plus pratique et plus active. Il a pensé qu'il valait mieux instruire les hommes qu'écouter le chant des bengalis et le murmure des fontaines. A parler sans figure, M. Ferdinand Denis

a voulu faire une œuvre populaire et utile. Son but est atteint, les lecteurs qu'il cherchait étudieront son livre avec plaisir et profit ; mais ceux que sa modestie semblait négliger feront relier *le Brahme Voyageur* entre les gracieuses maximes de la *Chaumière Indienne* et les préceptes positifs du bonhomme Richard : *Multa in paucis.* »

ANDRÉ LE MARIN.

Sur les côtes du nord, près de la petite ville de Saint-C..., il existe une vaste bruyère qui domine l'Océan. Las d'une triste verdure, les yeux vont chercher le flot qui se brise contre d'énormes rochers ; mais le mouvement monotone des vagues lointaines, l'éclat passager de leur écume, le bruissement continu qui se répand dans l'espace, le développement des nuages à l'horizon, tout contribue à remplir l'âme de tristesse. La bruyère n'est point déserte, il y a quelques pauvres habitans qui y gardent leurs troupeaux ; des pêcheurs plus pauvres encore, y viennent le soir étendre leurs filets et se reposer des fatigues du jour.

Peut-être ces bonnes gens vivraient-ils heureux,

s'ils ne passaient une partie de leur vie à s'envier les occupations auxquelles ils se livrent : quand les barques rentrent chargées d'une pêche abondante, les bergers murmurent et oublient les orages, le temps des orages fait murmurer à leur tour les pêcheurs.

Un jeune homme, qui appartenait à une famille distinguée des environs, dirigeait souvent sa promenade vers la bruyère ; sa présence y était vivement désirée, car il rendait moins inégales les chances de la fortune, en renouvelant souvent ses bienfaits.

Après avoir visité les pauvres habitans du village voisin, on le voyait se promener longtemps sur le rivage, gravir les rochers, et suivre des yeux les voiles qui se perdaient dans le lointain. Un jour, la brise faisait frémir les vagues, le soleil, entouré de sombres nuages, les couvrait d'une lueur éclatante, et tout à coup une teinte grisâtre se répandait lentement sur les eaux ; M. de L... fixait ses regards sur ce spectacle imposant, et semblait ne pouvoir les en détacher. Il était aisé de voir que son âme était vivement émue. Comme

vous regardez la mer ! lui dit un vieux berger qui conduisait ses troupeaux sur la bruyère. C'est ainsi que la regardait André. Voudriez-vous nous quitter ? on le dit dans le village ; on le dit, et l'on pense à votre mère. Ce n'est pas à moi à vous donner des conseils ; mais il faut laisser parler les vieillards. A votre âge, vingt fois le désir m'a pris de m'embarquer ; depuis, j'ai tant vu de voyageurs qui sont revenus moins contens que moi ! Allez, allez, restez ici, ou du moins avant de vous décider, écoutez M. André ; car moi, je ne puis rien vous dire, sinon qu'on n'est point trop malheureux sur cette bruyère : mais lui, il a voyagé; et l'on dit qu'il a éprouvé des chagrins, répliqua le jeune homme. On dit la vérité, répondit le pasteur.

Tenez, c'est l'heure à laquelle il vient ici ordinairement avant de retourner à cette ferme isolée qu'on voit à quelque distance du château, et je ne doute point qu'il ne réponde à vos questions sur ses voyages. Comme il achevait ces paroles, ils virent André s'avançant lentement sur le rivage, et il fut bientôt près d'eux. Sa figure était grave, son extérieur simple ; mais on s'apercevait aisé-

ment à ses traits et à son maintien qu'il était au-dessus des simples habitans de ce rivage. Il prit avec bonté la main du vieux berger et salua le jeune homme, qui le regardait avec une curiosité mêlée d'intérêt. M. André, lui dit Jacques, vous n'osez sans doute vous mettre en mer aujourd'hui, et vous avez raison; le ciel est chargé de brumes, le flot se lève en grondant, et les mouettes poussent des cris aigus. Je ne me suis jamais trompé à ces présages; avant la fin du jour, le vent d'est soufflera, et vous savez quels orages il amène: j'ai été plus d'une fois allumer des bruyères sur le sommet du grand rocher, qui semble élevé pour servir de fanal, et c'est alors que je me réjouissais de tenir à la terre, quoique ce fût par un bien petit espace.

Réjouissez-vous, Jacques, de n'avoir vu que le rivage, et de ne garder que des pensées qui vous le rendent cher; nous n'avons le temps, nous autres, de nous attacher à aucun lieu; c'est pour cela que nous nous plaisons sur l'Océan. Il faut bien avoir un endroit de l'univers à aimer, et partout celui-là est le même, ajouta-t-il en montrant la mer. Eh bien! continua le berger, si vous ne

faites point votre promenade accoutumée le long de la côte, il y a si longtemps que je voudrais entendre le récit de tout ce qui vous est arrivé pendant dix années d'absence ! Aujourd'hui, M. André, ce n'est point la curiosité seule qui m'engage à vous demander ce que vous m'avez promis ; vos discours pourraient être salutaires, si vous vous rappelez ce qu'on dit au village de la résolution de M. de L...

Le marin s'excusa sur le peu d'intérêt que pouvaient offrir ses voyages pour quiconque avait déjà lu ; mais le jeune homme joignit ses instances à celles du vieux berger ; alors André se décida à contenter leur désir, en disant qu'il se regarderait comme trop heureux, si son exemple pouvait laisser quelque impression durable.

Je suis né dans un village à quelque distance de celui-ci ; mon père est un honnête cultivateur des environs. Le pays qui nous entoure est moins triste que la côte, et l'on n'aperçoit la mer que dans l'éloignement ; mais dès mon enfance, cette bruyère était le lieu de mes promenades ; je n'étais jamais si heureux que quand je pouvais joindre

mes joyeux compagnons enfans des pècheurs ; alors nous courions au-devant de la vague qui s'élance vers le rivage, et souvent, plus rapide que nous, elle atteignait la plage où nous étions réfugiés.

Ma mère disait : André va trop souvent avec les enfans des pècheurs ; il fut convenu que l'on me conduirait à la ville de Saint-C... pour apprendre à lire chez un respectable ecclésiastique de nos parens, qui m'enseignerait aussi les élémens du calcul, et qu'ensuite mon père m'occuperait dans son utile profession, où il avait acquis une aisance qu'enviaient ses voisins.

Mon père m'envoya donc chez le curé de Ste-Mareuille, et il fut décidé que je resterais éloigné de ma famille pendant quelques années ; je devais même la voir rarement. Les premiers temps se passèrent pour moi dans le chagrin d'en être séparé, et pour elle dans l'espoir de me voir réussir. J'avais été confié à un homme excellent, qui vit avec plaisir s'embellir sa solitude. Éloigné des autres enfans, je pris ses goûts ; et ses goûts étaient ceux de l'étude. Mais de trop bonne heure je conçus de nouvelles idées qui ne convenaient point à

mon âge, et que chaque année devait accroître. Souvent éloigné de ma famille, je désirais moins mon retour chez mon père, la solitude me plaisait; j'aimais trop un monde imaginaire, et les leçons du bon curé n'arrêtaient point assez mon imagination : j'étais avide de toute espèce de lecture, je m'instruisis trop, peut-être, pour l'état que me destinait mon père; son but fut manqué, car je souhaitai bientôt suivre une route opposée à celle qu'on m'indiquait.

L'existence solitaire du bon curé m'avait séduit, je l'aurais aimée ; mais celui que je croyais heureux me raconta des choses qui firent changer ma pensée ; il me dit que tout son bonheur venait de n'être plus jeune, et tout son espoir de ne point vivre trop vieux, si Dieu le permettait.

Ce discours fut étrange pour moi, car je n'avais vu que tranquillité dans sa solitude. Il me dit que je n'avais point lu dans son cœur : il me parlait si souvent avec émotion de la joie que mon père aurait de me revoir, que je le compris sans deviner ses maux. Il avait peut-être eu un choix à faire,

et le choix de la solitude était devenu pour lui une vertu.

Sans avoir beaucoup étendu mes connaissances, le curé avait développé mon esprit, que la lecture avait exalté; il s'aperçut trop tard que j'allais toujours au-delà de sa pensée, et qu'il fallait sans cesse me ramener aux idées simples qui conviennent à l'homme de nos campagnes. Il me dit un jour : Pour votre bonheur, il ne faut plus que vous demeuriez avec moi ; ce qui m'est salutaire ne vous convient point. Oui, mon fils, à votre âge il faut songer au bonheur de la terre, et surtout, mon cher André, à celui de votre famille.

Je revins, à l'âge de seize ans, dans la maison paternelle ; l'amour de ma mère s'était accru pour moi, elle espérait que je consentirais à passer ma jeunesse dans notre simple habitation. Mon père me conduisit avec lui dans les champs, et me prouva qu'avec mon aide ils deviendraient bientôt plus fertiles.

Quand j'étais avec lui, je travaillais dans la

crainte de lui déplaire; mais aussitôt que je me trouvais seul au milieu de nos campagnes, mille idées de mon enfance venaient me tourmenter; je me rappelais les joyeux récits des pêcheurs, les heureuses aventures des matelots; je laissais tomber ma houe, et je regardais tristement du côté de la mer.

Dans ce temps, le cri de la mouette me plaisait plus que le chant du rossignol; j'étais plus habile à connaître la direction du vent que je ne savais tracer un sillon : toutes les fois que je suivais les voiles qui se perdaient dans le lointain, mon père me disait : Regarde plutôt nos champs, et songe que les traces de la charrue ne sont jamais inutiles; celles de ces navires disparaissent, et si l'on pouvait les suivre, mon fils, on verrait souvent bien des maux. Lorsque l'équinoxe sera venu, tu n'auras pas autant de plaisir à tourner les yeux de ce côté, le mugissement de la génisse te fera tressaillir, en te rappelant que tu es près de nous.

Avant que cette époque fût arrivée, j'allai plus d'une fois contempler la mer sur le rivage sans que mes parens en fussent avertis; je trouvais, à

considérer l'horizon, je ne sais quel plaisir qui dissipait tous les conseils de ma mère, et je voyais pour elle des richesses où elle n'aurait trouvé que des larmes. Enfin, ces promenades devinrent continuelles ; je me rappelais sans cesse les voyages que j'avais lus, mon esprit s'égarait dans mille projets d'aventures : quelquefois il m'arrivait dans mes rêveries de ne plus me croire en France ; je voyais les forêts de l'Amérique, je parcourais les campagnes de l'Inde ; alors, si quelque chose me rappelait à la vérité, mes yeux se portaient tout à coup vers la mer, qui pouvait me conduire vers ces beaux lieux. J'éprouvais une espèce de fièvre, à laquelle succédait un abattement subit. Je marchais à l'aventure en contemplant l'horizon, et ma folie se ranimait encore quand un navire, emporté par les vents, fendait ces flots dont la vue excitait en moi de si étranges mouvemens de crainte et d'espoir.

Lorsque le temps des orages arriva, j'avais retrouvé une grande partie de mes anciennes connaissances. J'étais aimé de tous les pêcheurs qui m'engageaient à les visiter dans leurs cabanes et à partager leurs amusemens : j'eus l'occasion de

voir que l'abondance n'était pas toujours leur partage, et qu'il y avait pour eux bien des instans de privation. Cependant cette alternative de chagrin et de joie ne me déplaisait point, et je me serais livré tout entier à ce genre de vie que j'avais sous les yeux, si je n'avais craint de déplaire à ma mère.

M. André, me disait souvent une jeune fille que je connaissais depuis l'enfance, ne donnez point à vos parens les chagrins que nous éprouvons. Quand mon père n'est point rentré vers le soir, et que la nuit nous voyons des présages de temps contraires, chaque sifflement du vent est pour nous un cri de détresse ; nous allons vers la plage, et nous tâchons de distinguer au milieu des flots la barque que nous attendons ; nous croyons la voir au sommet de chaque vague, et quand la lune commence à éclairer cette triste scène, il nous semble que nos amis se brisent sur les rochers. Durant cette grande tempête qui eut lieu il y a huit jours, et qui déracina une partie des plus beaux arbres de vos champs, j'empêchai ma mère de sortir, car la pluie tombait par torrens, et il n'y avait pas moyen de tenir sur le rivage. Toute la

nuit, nous ne pûmes que prier et verser des larmes; mais le lendemain matin, nous n'osions passer le seuil de notre porte. Je m'avançai cependant avec ma mère : les flots avaient déjà jeté bien des débris sur le rivage ; elle croyait reconnaître, dans chaque vergue et dans chaque planche, les restes de notre barque ; je frémis à mon tour en distinguant un malheureux que le sable recouvrait à demi. Ce n'est point lui, dis-je à ma mère, contre laquelle je me tenais pressée, et qui m'interrogeait. Elle avait eu souvent de semblables craintes; mais elle courut en sanglotant vers l'objet qui venait de frapper ses regards, elle écarta le sable, et me dit avec effroi : C'est le mari de la pauvre Marguerite ! Mon père revint vers le milieu du jour ; mais nous trouvâmes à peine dans nos pauvres cœurs affligés la force de nous réjouir. Ah ! M. André, ne donnez point de semblables chagrins à vos parens.

Un soir que j'avais suivi mon père dans nos champs, il me fit voir que nous ne tarderions pas à être surpris par la tempête ; il était aussi habile qu'un matelot à présager le mauvais temps, et souvent il avait été utile aux habitans de la côte :

La mer sera terrible cette nuit, dit-il, et bien des barques pourraient périr ; quoique je n'aime point à te voir parmi les pêcheurs, tu devrais aller avertir leurs femmes d'allumer des feux sur le grand rocher.

Je courus vers le rivage, j'arrivai au milieu de l'obscurité, le vent soufflait avec violence ; la mère de Marie avait déjà ramassé de la bruyère desséchée pour l'allumer, comme vous faites souvent, Jacques, quand vous ne nous voyez point revenir, et que les vagues mugissent en s'élançant jusqu'aux rochers. C'est la providence qui vous amène, me dit Thérèse ; vous aiderez ma fille à gravir la pierre Saint-Antoine, car tous mes autres enfans sont avec leur père.

Je me chargeai de la bruyère ; Marie me suivait, malgré tout ce que je pus faire pour l'obliger à rester. Mais quand nous fûmes parvenus à cette roche, qui s'élève au-dessus de toutes les autres, je fus surpris de son courage ; elle gagna le sommet plus promptement que moi : ni l'obscurité de la nuit, ni le mugissement de la tempête, ne semblaient l'étonner.

Nous parvînmes à allumer le feu : bientôt la flamme s'éleva au milieu des tourbillons de fumée; mais par intervalle le vent soufflait avec une telle violence, qu'il emportait au loin la bruyère embrasée, et que les étincelles brillaient de toutes parts, en nous environnant de lumière.

Marie me dit tristement : Hélas ! ce n'est point notre secours qui peut sauver mon père ; si le vent augmente encore, notre fanal va s'éteindre. Elle se mit alors à genoux, et je l'entendis chanter lentement l'*Ave maris stella*.

Il me sembla, en voyant sa ferveur, que c'était un ange qui devait protéger tous ceux qui se trouvaient en ce moment sur la mer. En effet, ses prières furent écoutées; il ne périt personne.

Cependant la tempête ne s'apaisa point tout à coup : j'ai bien éprouvé depuis des orages, mais le souvenir de celui-là m'étonne encore. Comme moi, Jacques, vous n'avez jamais vu le sommet de la roche St-Antoine atteint par les flots : nous étions entourés d'écume, et le vent nous aurait entraînés dans l'abîme, si nous ne nous étions at-

tachés aux rochers. Je retenais Marie dans mes bras, car nous n'osions point encore descendre : une faible lueur nous éclairait à peine ; c'étaient les restes du feu qui brillait encore, mais que nous ne pouvions plus entretenir.

Le bruit des vagues qui s'engouffraient au-dessous de nous nous avertissait de l'agitation de la mer ; l'obscurité nous laissait encore deviner son horreur.

M. André, me dit Marie, vous voulez donc courir aussi tous ces dangers ? Si vous saviez ce que je souffre maintenant ! et je sentais ses larmes qui coulaient. Ce n'est rien encore ; demain je reverrai mon père, sans doute ; mais, pendant ces longs voyages dont vous parlez toujours, il y a des tempêtes que nous ne pouvons pas voir, et l'on songe toujours aux malheurs qui peuvent arriver. Si vous vouliez me promettre ici de ne point nous donner ce chagrin, ma mère, qui vous a vu naître, vous en aimerait bien davantage ; et moi, je ne pleurerais plus quand je vous vois, les yeux animés, écouter les récits des vieux matelots : ils mentent, André, ils vous trompent ; on n'est heureux

que dans sa famille. Ils n'en ont plus, parce qu'ils ne l'ont jamais aimée. En disant ces mots, sa main pressait la mienne. Je l'aimais déjà. Le ciel est témoin que je lui promis alors de bonne foi ce qu'elle me demandait ; mais, en vérité, ce n'était point la vue de l'orage qui m'aurait décidé : ce que j'avais sous les yeux me faisait éprouver une sorte de fièvre qui ressemblait à la joie que j'ai toujours éprouvée quand je me suis mis en mer.

La nuit était devenue plus obscure encore ; le fanal acheva de s'éteindre, mais l'orage s'était calmé. Nous revînmes à la cabane, où notre présence tranquillisa la bonne Thérèse. A chaque instant cependant elle entr'ouvrait la porte, croyant entendre son nom qu'on répétait dans l'éloignement. Voilà mon fils, me disait-elle en revenant tristement près du foyer, voilà l'existence que mène la femme d'un marin.— Il m'a promis, ma mère, de ne plus songer aux voyages. La bonne femme me fit un long sermon, et m'engagea à persister dans une résolution aussi louable ; mais ses discours ne valaient pas les pleurs de Marie.

Vers le milieu de la nuit, je me sentis accablé

par le sommeil, j'étais prêt à m'endormir; la jeune fille me disait en souriant : Voyez quel brave matelot vous feriez; vous n'auriez pas la force de vous lever durant la nuit et de courir à la manœuvre. Allons, allons, reposez-vous sur le lit de mon frère, et demain vous regagnerez vos champs.

Le lendemain je me réveillai au bruit des verres et aux chants des convives : les pêcheurs étaient arrivés à la pointe du jour ; ils se livraient à une joie bruyante, comme tous ceux qui ont à oublier des peines ou des dangers.

Ils m'accueillirent gaiement, et ce fut bientôt à qui raconterait ses aventures. J'écoutais leurs récits attentivement : ils devinaient à mes yeux le plaisir qu'ils me faisaient ; leurs voix s'animaient de plus en plus ; ils étaient pleins de cette joie que l'on éprouve en racontant aux autres ce qu'ils n'ont point vu ; ils jouissaient de ma surprise, et tachaient de l'exciter. Comme ma confiance était égale à mon étonnement, ils n'avaient point de peine à me convaincre, et d'ailleurs la vanité s'en mêla bientôt ; ils répétaient tous : Si comme vous, André, j'avais su lire, ma fortune serait déjà faite,

et si je m'embarquais, c'est qu'on ne peut être heureux que sur mer.

Cette conversation nuisit au serment que j'avais renouvelé à Marie; il y avait dans mon cœur un véritable amour, et je ne pouvais cependant éloigner l'aveugle désir qui m'entraînait malgré moi : il me suggérait mille raisons qui venaient m'affermir dans ma volonté d'entreprendre un voyage.

Ce fut avec cette pensée que je revins à la maison paternelle. Je fus surpris que les discours qui m'avaient rempli d'une si vive ardeur fissent couler les larmes de ma mère : C'est chez Thérèse, me dit-elle, que tu entends de semblables récits; Marie, sans doute, se plaît elle-même à les faire répéter : c'est leur manière d'exister, à eux, je ne puis les blâmer, et il est heureux qu'elles sachent se plaire dans ce qui ferait le tourment des autres; mais elles devraient retrouver quelquefois dans leur cœur les inquiétudes d'une sœur et d'une mère.

Il me resta encore assez de bonne foi pour avouer tout ce qu'on me disait dans cette famille,

afin de m'éloigner du genre de vie que je voulais choisir. Puisque cette jeune fille s'inquiète comme moi, je veux la connaître davantage, continua ma mère en parlant de Marie ; elle nous aime véritablement.

Depuis ce temps, la jeune fille vint plus souvent visiter notre ferme ; mon attachement s'accrut pour elle, quoique je conservasse mes anciennes idées.

Comment, me disait-elle, pouvez-vous tourner sans cesse vos regards vers la côte, quand nous nous promenons dans vos campagnes ? Les blés qui se balancent doucement ne valent-ils pas le frémissement de la mer même par un calme parfait ? le gazouillement des oiseaux n'est-il pas préférable au cri monotone et sans grâce des mouettes ? Tout ici offre un repos que nous n'avons jamais sur nos rivages : le marcher est plus doux, l'air plus agréable ; il me semble que le cœur y goûterait plus de paix. En vérité, Jacques, je le répète, j'aurais pu être heureux à cette époque ; c'est peut-être la seule fois de ma vie.

Mon père croyait parfaitement me connaître ;

il pensa qu'il changerait toutes mes idées, en me prêtant un livre qui contenait une partie de mon histoire : c'était Robinson Crusoé. Ce livre acheva de me perdre et de m'entraîner à de folles pensées; je lui trouvais presque du bonheur dans son île, et ses tribulations étaient à mes yeux presque des plaisirs. Je ne voulus pas m'éloigner comme lui : je ne sais pas pour cela s'il y avait plus de bonté dans mon cœur ; je voulais m'éviter ses regrets : il me reste tout son repentir.

Je la vois encore, cette douce Marie ; je la vois sur le rocher, à genoux, et suivant des yeux la voile qui m'emportait. Elle priait le ciel, et moi, je faussais mes sermens. Mon Dieu ! sans doute qu'elle essayait de détourner ta colère.

Je n'eus pas plus tôt quitté les côtes de la France, que je me repentis de m'être embarqué ; les regrets de Marie me faisaient penser à ceux de ma mère. Il en est ainsi de toutes les fautes; elles portent avec elles leur châtiment : j'espérais revoir l'amie de mon enfance, sa jeunesse me le promettait; les années de ma mère m'attristaient; je craignais de ne jamais réparer le chagrin que je lui

avais causé : c'est un bien cruel tourment que de ne pouvoir rassurer sa conscience ; on sent que l'on est déjà coupable, même quand les malheurs que l'on redoute ne devraient pas arriver.

Je ne me trouvais pas très étranger au milieu des nouveaux compagnons que je m'étais choisis ; mais, mon Dieu ! quelle différence de les voir à terre remplis d'espérances et de souvenirs, ou de les entendre à bord jouissant du bonheur qu'ils me vantaient ? Ils étaient comme moi, leurs vœux se trouvaient accomplis ; il leur restait leur mécontentement : ils me semblaient inconstans comme la mer qui nous portait.

Les premiers temps de la navigation se passèrent donc pour moi dans l'espoir et dans les regrets, car mille sentimens de tendresse se réveillaient à mesure que je m'éloignais de la France : je me surpris un jour à souhaiter que le vent changeât, et que ma patrie reparût à mes yeux.

Cependant je m'accoutumai à cette tristesse qui suit le premier départ ; je vis dés lors que j'étais destiné à parcourir les mers : nous eumes à lutter

contre des orages, je goûtai la joie qui succède à la terreur. Malheur à celui qui l'a éprouvée ! il souhaite de la ressentir encore.

Je m'accoutumai insensiblement à la vie du marin, où l'on éprouve tant d'émotions et si peu de bonheur. L'esprit des matelots est toujours agité, et leur cœur n'est jamais satisfait. Après tout, ils n'envient point les plaisirs qu'on éprouve dans nos campagnes ; le repos, ils ne peuvent plus le supporter. Quand vous les entendez souhaiter la mer, c'est que leur âme est engourdie, elle ne se réveille qu'au milieu des dangers. Plaignez-les, ils ne peuvent plus guérir.

Je partageai leurs joies, leurs travaux, leurs périls ; j'étais sous le charme de cette vie aventureuse : durant le calme, je me rappelais bien encore ma vie paisible ; mais quand le vent soufflait, quand la vague commençait à grossir, quand nous roulions d'abîme en abîme, et qu'élancés sur le sommet des mâts, nous allions carguer les voiles et braver la tempête, alors il me semblait que les vents humides de la mer me causaient une sorte d'ivresse, et qu'on ne se plaisait qu'au milieu des dangers.

Dans ce genre de vie où l'homme brave sans cesse la nature, où il s'isole des autres créatures pour courir après les périls, le temps des calmes a aussi ses plaisirs trompeurs : ce sont ceux d'une imagination ardente et que rien ne peut régler. A voir ces matelots entourer un vieux marin, l'oreille attentive, l'œil rempli de feu, vous croiriez qu'il les anime par l'espoir de quelque bien réel, ou par le récit de ses exploits. Non, c'est le plus souvent une fable qu'enfante son imagination bizarre, il crée des merveilles mensongères où il y a des merveilles réelles ; il ne serait plus écouté s'il racontait la vérité.

A mesure que nous avancions dans notre navigation, j'étais plus vivement ému de ces récits : dans chaque nuage que l'on voyait à l'horizon, je croyais apercevoir la terre ; les matelots la désiraient aussi pour avoir la joie de s'en éloigner encore.

Le vingt-sixième jour, nous découvrîmes l'île de Porto-Santo, et quelques heures après, nous arrivâmes devant Madère. Quelle différence la nature a mise entre ces contrées et l'Europe ! il me

sembla, comme aux premiers navigateurs, que j'entrais dans le paradis terrestre. J'ai pensé depuis que nos côtes brumeuses méritaient mieux ce nom.

Je me sentis donc rempli d'admiration à la vue de ce pays, continuellement échauffé par le soleil, où les arbres ne quittent point leur verdure, où les oiseaux ne cessent point leurs chants; mais un vieil Européen me parla, les larmes aux yeux, du printemps de la France et des longues nuits d'hiver, où les amis se réunissent gaiement autour du foyer.

Nous continuâmes notre navigation vers les îles du voisinage; un passager me prêta quelques livres qui contenaient l'histoire de ces pays: on y disait qu'autrefois toutes ces îles n'étaient point partagées par l'Océan, et qu'elles formaient une fertile contrée où s'était réfugié le bonheur. Dans ma simplicité, j'espérais en trouver quelques traces.

Oh! monsieur, elles ont bien changé depuis: cette terre que nous commencions à apercevoir est

presque toujours une de celles qui frappent d'abord les yeux des navigateurs, et c'est aussi là que doivent commencer les souvenirs des Européens.

Ils me firent voir le pic de Ténériffe, qui s'élève au-dessus des nuages, et dont le sommet se détachait sur l'azur du ciel.

Voyez-vous ce pays, plût à Dieu qu'il eût été désert quand on le découvrit, comme l'île que nous venons de quitter ! me dit un voyageur ; mais il y avait là une nation innocente : nous sommes venus ; en quelques siècles elle a disparu du pays qu'elle habitait (1).

Nous débarquâmes le soir même à l'Orotava ; je cherchais à distinguer, au milieu d'une faible population, quelques descendans des premiers habitans ; je n'en vis pas un seul. Quoi ! me dis-je, ici la destruction a été complète. Cela m'affecta vivement ; je n'aurais pas cru, dans mon pays, à

(1) Les Guanches, conquis par Béthencourt, chevalier normand.

de si grands maux. Je me demandais ensuite ce qu'avaient gagné les Européens en commettant ces cruautés, dont le résultat frappait ma raison. Le pays sans doute n'était point assez vaste, me disais-je, les conquérans n'auraient pu l'habiter ; c'est plutôt un malheur de la guerre que le crime des vainqueurs. Je m'aperçus que la plupart des terres étaient incultes. J'appris que vers le milieu du XIVe siècle, un certain Béthencourt était sorti de la France, et avait obtenu du roi d'Espagne la permission de dévaster ce beau pays ; il prétendait en faire la conquête et anéantir les peuples. Il y a certains noms qu'on ne devrait jamais prononcer, ils rappellent tous les maux du genre humain.

En quittant ces îles, nous nous dirigeâmes vers les Antilles, et je commençai à faire de sérieuses réflexions sur les événemens qui pouvaient amener chez les Européens ce désir immodéré de quitter leur pays, car un passager m'avait déjà prouvé, par une foule de récits, que les nations que nous avions visitées s'anéantissaient ou perdaient le repos. Je croyais d'abord que les anciens navigateurs avaient été entraînés par l'esprit du temps où ils vivaient : ces maux dont j'avais considéré les tris-

tes conséquences, étaient plutôt les crimes de nos ancêtres que ceux de la génération présente ; je ne tardai pas à les oublier, mais j'arrivai à temps pour être témoin des nôtres.

Nous étions débarqués dans le port de la Martinique, et je commençai à voir les malheurs que produit l'esclavage. Le peuple que j'avais plaint était anéanti, celui que je voyais excita toute ma compassion. Il me sembla qu'il la méritait davantage, car il s'agitait encore sur la terre, et ne pouvait échapper à ses maux.

La faute en est à nous, m'écria-je; nous nous sentons coupables, et nous n'avons pas le courage d'empêcher ces forfaits. J'entendis des cris, je vis les supplices de l'esclave ; mais on ne le faisait point mourir... Pitié sanguinaire ! on avait encore besoin de ses bras.

Dans la plupart des îles du voisinage, je fus frappé du même spectacle, et si quelquefois les noirs étaient mieux traités que nos paysans, ce bonheur passager me causait une sorte d'effroi.

car en un moment ils pouvaient le perdre et ne devaient point le léguer à leurs enfans.

A Saint-Vincent, je vis quelques malheureux méprisés même par les esclaves ; c'étaient les faibles restes d'une nation considérable qui étendait autrefois sa domination sur toutes les terres du voisinage. Si les Caraïbes avaient échappé à l'esclavage des hommes, ils étaient soumis à de nouveaux besoins. La détresse se faisait sentir parmi eux : on consent encore à souffrir dans la patrie ; mais le pays ne leur appartenait plus, il n'y avait pour eux que la misère.

Plus loin, je m'aperçus que, dans une autre tribu, les Africains avaient uni leur sort à celui des anciens habitans. L'excès du malheur de ces pauvres gens avait produit une sorte d'indépendance ; ils pouvaient supporter leur sort (1).

Dans d'autres contrées, j'en vis de plus malheureux encore. A la Guiane, je visitai un jour la

(1) Les Caraïbes noirs, descendant des nègres et des Américains.

cabane d'une pauvre métisse, fille d'une négresse et d'un Indien ; elle réunissait les maux de ces deux races, l'esclavage et la pauvreté. Je lui demandai comment elle pouvait supporter son sort ; elle me dit qu'elle songeait souvent à celui de ses parens, et que leur résignation lui donnait du courage.

Ma mère, me dit-elle, était une pauvre négresse amenée d'Afrique. Quand elle arriva dans ce pays, on l'accabla de travaux : elle les aurait supportés comme tant d'autres ; mais on la frappa injustement, son cœur se révolta, et elle s'enfuit. Lorsqu'elle se trouva seule dans des forêts inconnues, elle commença à se repentir d'avoir pris une si prompte résolution : les fruits n'étaient plus ceux de l'Afrique ; le cri des animaux l'effrayait. Elle s'assit tristement au pied d'un arbre, et songea à ce qu'il fallait choisir de la mort ou de l'esclavage ; la mort lui paraissait un moins long supplice ; elle ne voulut donc point retourner sur ses pas ; elle errait à l'aventure, et cherchait à prolonger sa misérable existence, quand elle fut rencontrée par des noirs marrons qui faisaient leur séjour dans le fond de la forêt. Ils la secoururent, l'engagèrent à adopter leur manière de vivre ; elle se trouva heu-

reuse d'être au milieu de ses anciens compatriotes, et se décida sans peine à les accompagner.

Il faut que cette liberté que vous nous ravissez ait de grands attraits, car la vie des noirs fugitifs est la plus dure que puissent mener des hommes. Quand les forêts stériles ne leur offrent aucuns fruits, quand les animaux s'enfuient à leur approche, ils éprouvent toutes les horreurs du besoin, car ils se décident rarement à cultiver cette terre, dont tous les fruits, s'il faut vous croire, devraient vous appartenir. Sont-ils à la chasse, ils prêtent sans cesse une oreille attentive ; souvent le bruit que produit l'animal timide qui s'enfuit leur fait craindre pour leur liberté.

Cependant cette existence paraissait supportable à ma mère, en comparaison de celle qu'elle avait menée parmi les blancs. Il y avait long-temps qu'elle partageait les périls de ses compagnons, quand un jour, comme elle cherchait des fruits dans la forêt, elle fut surprise par un parti d'Indiens qui l'emmenèrent car c'est devenu un usage parmi ces peuples de servir l'oppression : il est vrai que souvent ils n'obtiennent leur liberté qu'à ce prix. On n'osa

point attaquer toute la tribu, mais il fut convenu entre ces barbares que l'on reconduirait ma mère à la ville. Sa jeunesse et sa beauté touchèrent le cœur d'un guerrier ; il parla pour elle, il peignit les supplices auxquels on allait la livrer. On lui répondit qu'avant tout il fallait tenir ses conventions avec les blancs, et que le bonheur de la nation y était attaché. Il répliqua que ce bonheur coûtait bien cher quand il fallait l'acheter aux dépens des moindres sentimens de pitié ; que, pour lui, il savait préférer, quand il le fallait, la guerre avec les Européens.

Ma mère ne l'entendait point ; mais, à ses regards, elle vit bien qu'elle lui devait de la reconnaissance, et tâcha de lui témoigner combien elle en ressentait. Le voyage dura cinq jours, et durant ce court espace de temps, il employa les prières pour attendrir ses compagnons. Ses prières étaient éloquentes, elles demandaient la liberté ; mais elles furent inutiles. Des présens étaient alors réservés à ceux qui ramenaient une esclave fugitive.

Ma mère fut donc rendue à son maître, et les

châtimens recommencèrent. Ah ! combien depuis elle regretta ce genre de vie auquel on l'avait arrachée ! Mais il n'y avait plus alors pour elle de moyen de s'enfuir ; on lui attacha au cou, selon l'usage barbare de ces contrées, une chaîne à laquelle tenait une masse pesante de fer, qu'elle traînait en tous lieux. Au bout de six jours, l'Indien, qui avait fait tous ses efforts pour l'arracher au supplice de l'esclavage, reparut dans les lieux qu'elle habitait. Il parlait à peine le langage de nos oppresseurs, mais il lui fit comprendre qu'il était venu pour la délivrer ; elle lui montra tristement les liens qui la retenaient, et l'engagea à aller revoir ses forêts. Il y retourna ; mais une force plus grande que la liberté le ramena bientôt : le lendemain il reparut encore ; il souleva avec douleur ce poids, qui semblait attacher pour toujours ma mère à une terre d'esclavage, et il le reposa à terre avec un profond soupir. Ce soupir, c'était un adieu qu'il disait à sa patrie ; car il laissa partir ses compatriotes et ne quitta plus cette habitation. Tous les jours il venait dans les lieux où sa bien-aimée était condamnée à un pénible travail; il lui apportait des fruits souvages, qu'il partageait tristement avec elle, et le soir il l'ac-

compagnait dans sa cabane ; mais il la quittait bientôt, afin de ne pas être surpris par les commandeurs. Demain, disait-il, peut-être demain pourrons-nous fuir ; mais, le lendemain, ses chaînes frappaient ses regards. Quoiqu'il ne pensât point à retourner dans sa tribu, il songeait au bonheur qu'il aurait pu goûter dans le désert avec une femme qu'il aimait ; il ne pouvait abandonner son premier espoir.

Six mois s'étaient écoulés, il commença à dépérir, et quand il ne se sentit plus la force de fuir, quand il eut perdu l'énergie de l'indépendance, il pensa qu'il pourrait finir sa vie dans les lieux qu'habitait ma mère : il se voua à la servitude qu'embrassent quelquefois les Indiens ; mais à chaque arbre qu'il abattait dans nos défrichés, il lui semblait qu'il enlevait à ses compagnons une partie de leur liberté, et il versait des larmes amères, en se tournant vers les belles forêts d'où il était venu. Ma mère l'engageait encore à fuir ; mais au bruit de ses chaînes, il tressaillait, ses yeux se portaient avec effroi vers elle.

C'est ainsi qu'elle le vit mourir : elle l'enterra

de ses propres mains ; elle plaça, selon l'usage du pays, des fleurs et des fruits sur sa tombe de verdure ; elle y déposa aussi les armes du guerrier.

C'est le lieu qu'elle choisissait autrefois pour accomplir la tâche qu'on lui donnait chaque soir. Tandis que le fuseau tournait sous ses doigts et que mes regards suivaient tous ses mouvemens, elle chantait : les souvenirs se réunissaient dans sa mémoire ; elle célébrait et la patrie et les forêts, asile de la liberté, et l'amant qui leur avait préféré sa tendresse. Si quelque compagnon de son esclavage passait en ce moment, et que sa voix exprimât la gaîté, il se taisait tout à coup, et ne trouvait plus que des accens plaintifs. Bientôt ses chants furent répétés dans toutes les habitations d'alentour : c'est ainsi que je les ai appris ; car ma mère n'a point assez vécu pour me les répéter.

Née dans l'esclavage, je suis devenue esclave à mon tour ; mais, fille d'un Indien, je porte dans mon cœur l'amour des forêts et l'horreur pour ces travaux inutiles auxquels on nous condamne ; fille d'une Africaine, j'éprouve le tourment de ne pouvoir connaître mon autre patrie. Cette contrée, je

la déteste ; car je suis le fruit de l'amour de deux êtres qui n'auraient jamais dû se rencontrer. Je n'appartiens à aucune nation, et mes semblables, dispersés en tous lieux, ne pourront jamais se réunir. Oui, oui, je le sens par mon exemple, de deux races proscrites, il ne peut sortir qu'un infortuné, sur lequel se rassemblent leurs maux.

Quand elle eut achevé ce récit, je trouvai à peine des expressions pour la consoler. Je sentis qu'il y a des êtres si malheureux, qu'on ne doit point leur faire connaître la pitié, et qu'il est imprudent de les plaindre.

Je m'éloignai de ce pays pour retourner en Europe. J'avouerai que j'éprouvai quelque joie, en songeant que j'allais revoir un pays où des châtimens cruels ne suivaient pas l'agriculteur au milieu de ses travaux. Je me crus guéri pour toujours de mes goûts insensés.

Si je raconte à ma mère toutes les horreurs dont j'ai été témoin, me disais-je quelquefois, je serais inexcusable à ses yeux de la quitter encore. En me traçant le tableau de l'existence que nous menons

dans nos campagnes, elle répondra à toutes les raisons que je pourrai lui donner pour aller chercher ailleurs la satisfaction qui naît du travail, la tranquillité qui vient d'une douce indépendance, et le bonheur qu'on n'obtient jamais en dissipant ses affections. Et Marie, me disais-je encore en éprouvant un doux sentiment de plaisir qui éloignait toutes mes autres pensées, ô Marie! elle m'excusera, dès qu'elle m'aura revu.

Les hommes de mer comptent sur les élémens comme les autres sur le sort; on espère toujours qu'ils seront favorables, même quand on a tout fait pour les trouver contraires. Nous devions rencontrer les vents de l'équinoxe à notre retour; et l'on eût dit, à voir la gaîté de nos matelots, que l'alisé enflerait toujours nos voiles.

Quand nous approchâmes des parages de l'Afrique, les orages se succédaient rapidement. En voyant les vagues furieuses qui se brisaient contre le bâtiment, tout le monde se rappela qu'on était partiun vendredi. Bientôt le découragement s'empara de l'esprit des matelots; ils se regardaient avec terreur, marchaient lentement aux manœu-

vres, et s'interrogeaient sur leurs pressentimens.

Le jour suivant, la manœuvre alla plus mal encore. Nous étions poussés vers les îles du cap Vert, qu'il fallait éviter. Soit négligence de notre chef, soit manque de surveillance de la vigie, nous allâmes donner contre des rochers. Un effroyable craquement et le roulement sinistre des vagues qui s'élancèrent dans le corps du bâtiment, nous avertirent de notre malheur. Quelques vieux matelots proférèrent encore des prières et des blasphèmes : la mer roula ses vagues, et leur voix s'éteignit.

Vous avez vu quelquefois des naufrages sur nos côtes; vous avez été effrayé de la détresse des malheureux qui essaient d'échapper à la mort. S'ils aperçoivent des rochers dans l'éloignement, on les voit faire de nouveaux efforts, ils savent qu'ils gagnent une terre hospitalière, que plus loin, peut-être, la pitié va les accueillir; mais ces côtes de l'Afrique, nous ne les regardions qu'en frémissant. Personne n'avait eu le temps de mettre la chaloupe à la mer, un grand nombre de malheureux nous dirent un adieu éternel ; les autres cherchèrent

leur salut dans leurs forces, et nagèrent sans réflé-chir à ce qu'ils deviendraient.

Il y a bien des genres de désespoir ; celui que donne la présence de la mort ranime l'énergie. A voir, dans certains momens, les mouvemens rapides de mes compagnons, leurs yeux étincelans tournés vers la terre, à entendre les paroles encourageantes qu'ils se disaient, l'on eût pu croire qu'ils se dérobaient à tous les maux. Déjà le rivage était plus rapproché, déjà des cris d'espérance se faisaient entendre, quand mon jeune capitaine, qui nageait près de moi, me dit : André, je ne puis plus me soutenir, et cependant ce n'est point pour moi que je regrette la vie. Je le vis pâlir, et je le soutins. Si vous pensez à vos enfans, vous ne pourrez vous sauver, lui répondis-je. Attachez-vous à moi; vous êtes ce que nous avons de plus précieux à sauver. Je rassemblai ce qui me restait de courage ; la force ne me manquait point, et je gagnai un des premiers la terre, où nous fûmes bientôt suivis par la plupart de nos compagnons.

Il n'y avait personne sur ce rivage; mais quelques-uns d'entre nous ne purent retenir leurs

larmes en s'embrassant. Ils ne savaient à quel genre de vie la Providence les avait réservés. Le capitaine retrouva le premier sa fermeté, et voulut s'assurer du nombre de ceux qui avaient péri; à chacun des noms auxquels on n'entendait point répondre, un morne silence régnait parmi nous, et les regards qui se cherchaient se baissaient tristement. Je vis plusieurs de mes compagnons qui semblaient regretter que la mer ne les eût pas engloutis.

Il en est ainsi de bien des hommes ; il est une foule de maux qu'ils craignent plus que la mort, mais c'est surtout quand ils viennent de lui échapper.

Quelles angoisses nous éprouvions, en tournant nos yeux vers la terre ! Un espace aride s'étendait jusqu'à l'extrémité de l'horizon. Le vent y soulevait des masses de sable, comme il agitait les vagues de l'Océan, et cependant nous nous avançâmes dans le désert, comme si nous avions dû y trouver notre salut.

Nous ne restâmes pas longtemps en suspens sur

le sort qui nous était réservé. Tandis que nous pensions au chemin qu'il fallait suivre pour nous dérober le plus longtemps possible aux recherches des Arabes, les Ouadelims, qui parcourent souvent ces rivages, nous aperçurent et comprirent le malheur dont nous étions victimes. Ils vinrent à nous avec cet air d'une supériorité arrogante que prennent toujours les maîtres à l'aspect de leurs esclaves ; et l'horrible satisfaction qu'ils goûtaient en voyant notre misère et notre jeunesse, donnait encore à leurs traits plus de férocité. La résistance était inutile, car nous n'aurions pu échapper à la faim ; mais je crois qu'en gagnant ces tristes rivages, nous avions épuisé ce qui nous restait d'énergie. Quand les hommes font tant d'efforts pour sauver leur existence, il ne leur reste plus assez de courage pour gagner leur liberté.

Combien les faibles liens qui existaient entre nous avaient été resserrés par le malheur ! Où l'on ne voyait autrefois qu'un compatriote, on perdait alors un frère. Que de regrets même accompagnaient à leur départ ceux qu'on n'avait point aimés ! Nous vîmes que l'égalité des maux réunit les hommes ; ils commencent à s'aimer dès qu'ils

peuvent se plaindre ; ils se pardonnent quand ils ont tous à souffrir.

Nous restâmes cinq dans la même tribu ; les autres furent dispersés en différens endroits du désert, et chargés de conduire les troupeaux.

Comme tous les peuples que la nature n'a point favorisés, les Arabes aiment leur patrie ; ils oublient ses défauts, parce qu'elle leur procure l'indépendance. Ce seul bien dont ils jouissent, ils en sont avares, comme on l'est chez nous de la richesse ; c'est pour cela sans doute qu'ils méprisent tant les esclaves.

Vous peindrai-je nos souffrances ? vous ferai-je frémir en vous racontant tous nos maux ? Faut-il vous parler de cette soif ardente qui nous dévorait, de cette faim que nous ne pouvions jamais satisfaire, et du mépris dont nous étions accablés ?

Confondus avec tous les esclaves de ces hordes féroces, je trouvai un noir que j'avais vu naguère dans une riche habitation, et qui suivait le destin de son maître : ainsi que lui, il était tombé, durant

un long voyage, au pouvoir des Ouadelims. Au lieu de montrer une constance abattue, il exécutait avec courage les travaux qu'on lui imposait, et souvent il regardait d'un air dédaigneux notre accablement.

Je m'étonnai de ce qu'il montrait plus de fermeté et plus de constance que dans les îles fertiles où je l'avais vu autrefois. Pour qui était l'abondance? me dit-il un jour, pour vous. Ici, nos maîtres souffrent comme moi, je me sens fier comme eux..... Blanc, tu vois maintenant ce que c'est que l'esclavage : les cris de tes compagnons te l'apprennent, tes souffrances te le font mieux comprendre encore. Mon frère, ajouta-t-il d'un ton de voix où se peignait l'ironie, je te répéterai ici ce que me disaient chez toi les plus humains : il faut se résigner.

Je pensai en effet au sort qu'il avait partagé avec des milliers de ses semblables, et j'essayai de profiter du conseil. Hélas ! mon ami, j'eus quelque temps de la résignation ; mais elle m'abandonna quand je connus tous les maux que le temps réserve au captif.

L'aspect du désert est bien triste, Jacques ; mais qu'il est terrible pour l'esclavage! et comme ses yeux mesurent avec horreur cet horizon qui n'a point de fin ! Lorsque je venais à contempler ces plaines arides, où nul objet ne pouvait arrêter les regards, je disais quelquefois : Où est ma patrie maintenant?... et mes yeux retombaient vers la terre. Combien d'années encore dois-je rester ici?... et des larmes coulaient sur mes joues desséchées.

Oh ! que le sommeil était terrible ! Quels rêves l'agitaient ! Après une journée accablante, si mes yeux venaient à se fermer, j'entendais le grondement de la mer ; je voyais cette bruyère, ce village; j'écoutais des voix consolantes. O Marie ! un jour ta voix frappa mon oreille ; tu me conduisais au milieu de nos heureuses campagnes, sur les bords de ce lac qui est à quelque distance du village. Ta main s'appuyait sur mon front brûlant ; il me semblait commencer une existence nouvelle. Tu me suppliais de ne point te quitter ; tu me disais : Notre chaumière s'élèvera sur ces bords paisibles, et là notre amour te fera oublier !... Je m'écriai : Jamais, jamais, je ne quitterai ces rivages ! Je voulais te presser sur mon sein. Tout à coup je me

réveillai. Quel effroi !... Je ne vis que le désert, et le vent embrasé de ces pays vint dessécher les larmes que m'avait fait répandre un instant d'illusion. Je n'entendis qu'une voix ; c'était celle d'un maître irrité, qui, au milieu des tourbillons de sable, m'ordonnait de rassembler les troupeaux, et m'appelait un vil esclave !... Ce n'était rien encore ; des chagrins plus affreux m'attendaient. Seul j'aurais souffert peut-être avec courage ; mais je vis mourir notre pauvre capitaine, expirant dans le plus affreux dénûment, en appelant sa femme et en priant pour ses enfans. Pour la première fois alors il me sembla que la mort était effroyable. Deux mois encore, et il était sauvé. On eut connaissance de notre malheur à Londres ; la société des captifs nous racheta (1). Mon Dieu ! dis-je quand je me vis libre, mon Dieu ! puissé-je faire un jour pour les autres ce qu'on a fait pour moi ! Mais gloire éternelle aux bienfaiteurs de l'humanité qui rachètent des esclaves ! Je voudrais qu'ils vissent tout le bien qu'ils font ; c'est la seule récompense qui convienne à de telles âmes.

(1) Cette noble institution a déjà sauvé bien des malheureux. Voyez les voyages du capitaine Riley.

Dans les premiers jours où je fus sur le navire qui devait me conduire en France, je sentis à peine mon bonheur ; j'avais perdu l'habitude d'être heureux. Le cœur est longtemps avant de se relever de semblables secousses ; il serait presque insensible, si le souvenir de la peine ne lui restait point, et d'ailleurs je me disais quelquefois : Si un doux empressement accueille ma bien-venue, comment y répondre en songeant aux larmes que je vais faire couler dans la famille de mon pauvre capitaine? Je ne sais pourquoi je gardais moi-même une froide sécurité ; j'étais las de redouter le mal, et je ne sus pas m'y préparer. Savez-vous, Jacques, ce qui arrive quand on songe à la tempête qui peut atteindre les autres? Quelquefois l'écueil est bien près de nous.

Je débarquai au port du Havre ; un vieux pêcheur se chargea de m'amener sur cette plage : c'était un dimanche, sur la fin de l'automne. Je m'acheminai vers la ferme de mon père. Dans ce seul instant mes souvenirs s'éloignèrent ; je sentis la joie pénétrer dans mon cœur. Oh ! cette joie, qu'elle me fait encore de mal !

Je parvins à la maison paternelle ; tout était

fermé ; j'appelai, personne ne me répondit. Je pensai que l'on était à la messe de la paroisse, et je songeai avec un nouveau plaisir à la surprise que j'allais causer.

Je voulus entrer dans le jardin ; je vis avec peine qu'il était abandonné, que les ronces couvraient les fleurs, et que les arbres étendaient au hasard leurs rameaux inutiles. Le verger avait perdu sa grace ; le parterre avait disparu. Je pensai à mes belles années ; ô Marie ! je pensai à la fleur que tu chérissais : on la voyait autrefois partout dans cette saison ; je n'en trouvai qu'une faible tige que les herbes étouffaient. Hélas ! me dis-je, on a négligé ce jardin que je cultivais, comme j'ai repoussé les affections de ceux qui m'ont chéri. Oui, oui, on se lasse d'aimer ceux qui peuvent aimer de si loin... L'absence détruit tout... Si la vie de l'homme n'était point si courte, l'absence ferait perdre à l'homme ses plus chers souvenirs... J'entendis alors le bruit que fait une clef quand une porte va s'ouvrir ; je m'élançai avec une joie qu'on ne sent qu'une fois en sa vie. Dans ce rapide instant, mon imagination me présentait toute mon heureuse famille. Je ne vis qu'une jeune servante

que j'avais quittée encore enfant; elle ne me reconnut point, et je trouvai déjà bien cruel d'être obligé d'apprendre qui j'étais. Ah! c'est vous, M. André, me dit-elle; entrez, entrez. Elle pleurait : je ne la comprenais point; mais quand elle eut parlé, vous savez ce qu'elle m'apprit, Jacques... Je n'avais plus de mère, et cela depuis deux années. Mon père était à l'église; mes frères à la fête d'un village voisin, où s'étaient établies mes sœurs. Pour moi, la douleur qu'ils avaient ressentie était encore déchirante; la leur s'était calmée : je vis qu'il y avait quelque douceur à pleurer en même temps.

La solitude de cette chaumière me rappela aussi dans quel isolement devait vivre mon père, et ma peine augmenta encore. Mon Dieu! je ne vous parlerai pas maintenant de l'instant où je l'embrassai, nos maux s'arrêtèrent un moment; mais je renouvelai les siens, car il partageait ceux que j'éprouvais, et il voulait encore me consoler en gardant l'apparence de la résignation.

Oui, ce temps que j'avais passé dans le désert, je le regrettai, ou plutôt je me rappelai qu'alors je

n'avais point perdu la plus chère de mes espérances. Ma douleur me retint encore quelques jours dans notre triste habitation. Cependant je m'informai de Marie : mes plus doux souvenirs maintenant se rattachaient à elle. Depuis la mort de ma mère, elle avait cessé de venir à la ferme ; je me décidai enfin à me rendre au village des pêcheurs.

Elle avait appris mon retour, et mon arrivée ne la surprit point. Je la trouvai plus belle, ou plutôt son âme se peignait mieux dans ses regards ; mais, vous l'avouerai-je, Jacques, en me rappelant sa douleur, je m'attendais à lui voir montrer plus de joie. Hélas ! j'aperçus encore le passage du temps.

Pourquoi cependant m'en prendrai-je aux années? c'était moi-même que je devais accuser. Marie me parlait toujours de notre premier âge; au souvenir de nos anciens jeux, tout son amour semblait se réveiller : je vis qu'elle aimait toujours André, mais que c'était celui des premiers regrets et le compagnon de ses belles années. Elle parlait avec un vif souvenir des beaux jours passés dans la ferme de mon père, et ces beaux jours avaient ce-

pendant vu couler ses larmes; plus d'une fois, je sentis qu'il y avait d'autres pensées qu'elle ne s'avouait point à elle-même. Oui, me disait-elle, ce temps était plus doux, les peines se dissipaient promptement, et les souvenirs n'étaient point des regrets : les regrets n'ont commencé qu'à votre départ; jusqu'alors, M. André, j'avais toujours pensé que vous ne pourriez nous quitter; et maintenant que le malheur a dû vous rendre plus sage, il me semble que vous pourriez nous abandonner encore. —Marie, vous parlez toujours d'un temps qui n'est plus et qui ne peut revenir; pourquoi ne pas songer aussi à de consolantes espérances, au bonheur? Cette vallée, où nous allions dans notre enfance, elle est toujours la même; ce bois ombrage toujours la colline; cette prairie, où je vous accompagnais pour cueillir les premières fleurs dans la saison nouvelle, elle n'a point changé.

Oui, me dit-elle; mais quand vous fûtes éloigné, je vis pour la première fois que l'automne succédait au printemps, et que tout changeait : jamais, depuis, le mois de mai ne s'est couvert pour moi d'une verdure aussi belle. Mon cœur est resté le même, M. André!...

Ici, André s'arrêta un instant; il porta ses regards vers une croix qui s'élevait au milieu de la bruyère, et que le chèvre-feuille commençait à couvrir; il regarda ensuite du côté de l'Océan : il semblait interroger son étendue, comme si l'histoire de tous ses maux venait de l'inconstance des flots que les vents entraînaient.

Oui, M. André, dit Jacques, elle n'a pu vous oublier; et moi, pauvre berger de cette bruyère, sans oser le lui dire, combien de fois m'en suis-je aperçu! mais les cœurs se devinent et les regards se comprennent. Quelque temps après votre départ, elle venait souvent me voir à la place où nous sommes maintenant; j'avais échappé à une longue maladie; c'était elle quelquefois qui m'apportait mes repas, car à peine aurais-je eu la force de conduire mes troupeaux, sans mon jeune fils qui les ramenait près de moi. Elle me demandait toujours si mes forces revenaient, et ses discours étaient accompagnés d'un intérêt si doux, que je me sentais revivre en l'écoutant. Ne vous semble-t-il pas, me disait-elle un jour, que tout est changé ici? Quoique le soleil brille maintenant, le temps me semble triste. Hélas! lui dis-je, il y a si long-

temps que je ne suis sorti de ma cabane, que le soleil me réjouit, et que j'admire ces flots dorés qui se brisent sur le rivage. — Oh! la mer!... la mer!... je ne puis la regarder; elle s'étend si loin... et la pauvre fille se prit à verser des larmes. Tenez, Jacques, continua-t-elle en essuyant ses yeux, tous les deux nous sommes bien malades; mais je le suis encore plus que vous, car tout maintenant cause mon ennui; tandis qu'un beau jour vous ranime, et que je ne sais plus rien désirer.

J'appris plus tard que les parens de cette pauvre fille avaient fait une perte considérable : deux de leurs grandes barques s'étaient brisées sur les rochers d'Ouessant; il fallut redoubler de soins dans la maison, car la mère était tombée malade, et l'on n'avait pu conserver une jeune fille qui servait. Tout cruel que pouvait être le remède, c'était le seul qui convint à Marie. A cette époque, les chagrins de ses parens lui faisaient oublier quelquefois ses propres chagrins, et le mouvement continuel que les soins de la maison exigeaient changeait ses peines. Venait-elle à réfléchir, la tristesse était dans ses yeux.

Ce qu'elle ne vous dit point, reprit André, et ce dont je me suis aperçu à mon retour, c'est qu'on fit tous ses efforts pour m'ôter de son souvenir. Ne vois-tu pas, disait sa mère, qu'il est incapable de rien aimer ? Ses parens sont dans les pleurs, et leurs pleurs ont coulé avant son départ; toi-même, je t'ai entendue d'une voix suppliante le conjurer de rester. Ton père n'avait point l'âme insensible; quand il vit mon inquiétude à son premier voyage, il quitta la place de maître d'équipage pour prendre le métier de pêcheur.

Marie, si tu étais raisonnable, il y en a un autre qu'André... Celui-là resterait près de nous... Jacques, celui dont on voulait parler, c'était Granvel, que son voyage à Terre-Neuve avait mis dans une situation si heureuse, et dont tout le monde dans le village enviait la prospérité. Malgré son caractère brusque et sauvage, il était véritablement attaché à Marie; qui n'aurait point chéri sa douceur? et d'ailleurs ce n'est plus le temps d'être injuste, il était rempli de bonté lui-même, il faisait éprouver à ceux qui le connaissaient le plaisir que l'on sent à découvrir un trésor ignoré des autres. La

jeune fille avait pour lui une sincère estime, et ne le cachait point. Son cœur est bon, disait-elle un jour ; je crois que jamais il n'a causé de chagrin à personne. Elle allait continuer ; ses yeux rencontrèrent les miens : elle pâlit.... comme si un triste souvenir lui eût rappelé d'anciennes douleurs, et ce fut en vain que, par un sourire, elle essaya de me cacher ce qu'elle voulait se cacher à elle-même.

Moi, qui n'avais jamais ressenti la haine, je pris une profonde aversion pour Granvel ; mon caractère s'aigrit ; je m'irritais en songeant à l'avenir. Je redoutais d'affliger ceux qui m'entouraient ; mais je n'avais point assez de force pour dompter ma tristesse ; je craignais de demander Marie, car je n'étais plus assuré de l'obtenir : le sacrifice qu'elle devait faire me coûtait à exiger. Ses parens m'abordaient avec froideur : mon chagrin s'accrut ; je m'en plaignis. Sa mère me dit alors : André, vous ressemblez aux oiseaux de mer ; ils viennent un instant se plaindre sur le rivage, mais ils retournent bientôt au milieu des flots : ils ne peuvent vivre, dit-on, sans cela.

On me disait encore : il faut que le passager

soit quelque temps sur le navire pour qu'on puisse le reconnaître. Je fus vingt fois tenté de repartir ; et c'est peut-être ce qu'on souhaitait. D'ailleurs, je dois l'avouer, quand je rappelais mes voyages, il était aisé de s'apercevoir que la vie de marin ne me déplaisait pas encore : Je m'animais au récit des périls que j'avais courus, et si l'on parlait d'une longue navigation, on voyait à ma curiosité et à mon agitation inquiète, que je n'avais point perdu mes anciennes idées.

Un seul coup-d'œil de Marie suffisait pour me retenir ; mais un regard ne m'empêchait point d'être injuste, je le fus. Marie, la bonne Marie recevait mes reproches ; elle pleura, et je n'essuyai point ses larmes ; elle me conjura d'éloigner les pensées qui me tourmentaient, et je ne pris pas même le soin de les cacher. Il faut qu'une première affection soit bien profonde, puisque la sienne put résister à mes reproches injustes. Toutefois les emportemens de Granvel finirent par être préférables à mon humeur chagrine.

Mais ce qui irritait surtout mon esprit, c'étaient les comparaisons que les parens de Marie établis-

saient quelquefois entre mon rival et moi ; c'étaient ces souvenirs des temps écoulés qui revenaient sans cesse, et dont la jeune fille ne pouvait se défendre.

Au bout de quelque temps je cherchai la solitude, parce que les anciens souvenirs me plaisaient aussi, et que je voulais éviter ceux qui remplissaient mon cœur d'amertume. La vue de la mer finit par me faire éprouver ce qu'elle fait ressentir à tous les marins : ce n'était plus cette première curiosité que j'avais satisfaite, et qui m'entraînait malgré moi ; c'était le besoin de l'agitation qui me tourmentait, parce que l'agitation a son espérance, et surtout qu'elle fait oublier les maux présens. Déjà mes yeux cherchaient le navire, tandis qu'à mon retour je les portais sur la côte opposée. Je voyais renaître en moi le goût des voyages, parce que je n'avais point trouvé ce que mon amour me promettait. Quand je sentis se réveiller ces mauvaises pensées dans mon âme, je tâchai de les éloigner ; j'allai visiter mon père, qui m'en dissuadait, et, pour cela, il n'avait qu'à me montrer, dans le cimetière du village, le tombeau de ma pauvre mère. Je commençai à me livrer aux soins de l'agricul-

ture ; mais un des plus grands malheurs de ceux qui ont parcouru le monde, c'est d'ignorer les liens de l'habitude, et de repousser les plaisirs trop paisibles. Aussi me voyait-on rarement aux fêtes du village ; je passais tous ces jours de repos sur la grève, ou dans une barque que j'abandonnais aux flots.

Un jour, j'étais monté sur la roche Saint-Antoine ; mes regards se portaient vers le nord. Voilà, quoiqu'on m'acccuse d'aimer tant les voyages, des contrées que je n'ai jamais visitées, me disais-je, et malgré moi un soupir de regret m'échappa. Vous les verrez, M. André, me dit une douce voix, vous les verrez ; vous n'êtes point du nombre de ceux qui doivent changer, et que des regrets puissent retenir... J'aperçus alors Marie ; elle était assise derrière la roche de mousse qui s'avance au-dessus du pic le moins élevé ; elle se leva et me montrant d'une main la cabane de sa famille que l'on voit sur ce promontoire : Vous quitterez encore cette chaumière, continua-t-elle, vous la quitterez, et celle de votre père ; car le pays n'est point assez beau à vos yeux. Non seulement vous verrez les mers du Nord, mais vous retournerez

vers celles de l'Orient : le monde n'est jamais assez grand pour qui ne sait rien aimer.

Oh ! lui dis-je, bonne Marie, ces dernières paroles, ce n'est point à moi qu'elles peuvent s'adresser. Comment pensez-vous donc qu'on puisse aimer, si vous ne croyez point à ces liens qui m'enchaînent à vous dès mes plus jeunes années? Et qui sont si forts, que vous les brisez toujours, dit-elle amèrement.— Pourquoi êtes-vous si injuste? sur le vaisseau qui me conduisait vers le Nouveau-Monde, quand mes souvenirs me reportaient vers la France, c'était pour songer à vous ; si, dans l'Afrique, je ne m'abandonnai point au désespoir, ce fut en espérant que je vous reverrais ; quand je fis quelque bien, ce fut en pensant à Marie. Oh ! qu'appelez-vous donc aimer? Moi ! dit-elle, j'appelle aimer, craindre avant tout d'affliger les autres, regarder comme le plus grand malheur l'absence, et comme le plaisir le plus doux celui de ne point se quitter. Cet amour-là, dit-elle en s'animant encore davantage, ce fut toujours pour moi un rêve ; je ne dois point le connaître, et je ne devrais jamais en parler. Oh ! j'en ai connu un qui ne laisse pas un seul instant de repos, M. André :

celui-là ne vit que d'inquiétude, et son unique bonheur, c'est un espoir incertain de retour, c'est d'apprendre quelquefois qu'on n'a point tout perdu : celui-là fait maudire l'existence; au lieu de la charmer, il fait répandre des larmes qui sont toujours ignorées. On pourrait peut-être l'oublier ; mais il cause une plaie trop profonde, et je viens de voir qu'elle ne pouvait jamais se fermer. Marie ! m'écriai-je en sentant que sa voix s'était altérée, Marie !... ne vous rappelez point ce que j'ai dit ; j'ignorais que vous fussiez là. — Aussi est-ce votre cœur qui a parlé. — Ne pleurez point, m'écriai-je encore. — Je ne pleure point. Mes larmes sont inutiles; ici vous les avez méprisées, et vous ne saurez vous les rappeler que lorsque je serai auprès de votre mère, qui avait aussi pleuré !

Que vous dirai-je ? Cette conversation ne fut pas la seule que j'eus avec Marie; et, pour la dissuader entièrement de l'idée que je voulais m'éloigner, je lui proposai d'unir mon sort au sien. Dans sa touchante naïveté, elle me disait quelquefois qu'elle préférerait être malheureuse avec moi que de goûter le bonheur avec un autre; mais ses parens ne pensaient point ainsi. A l'époque où j'étais

p. 58.



Marie!.... ne vous rappelez point ce que j'ai dit;

parti, nous étions dans l'aisance, parce que le travail de mon père n'avait point de relâche, et que les soins de ma mère augmentaient notre prospérité. Mon père ne pouvait plus travailler; la mère de Marie avait souvent répété pendant mon voyage : Pierre qui roule n'amasse pas mousse; et je prouvais la vérité du vieux proverbe.

Quand on m'opposa cette raison, au lieu de cultiver la terre, je résolus de naviguer encore; je voulais hâter mon bonheur, tout en suivant mes goûts. Cette fois c'était le commerce qui devait m'enrichir, et mon expérience était la garantie que je donnais. Cultiver les champs de la ferme était bien long; faire un voyage était bien court. Marie me pria en vain de suivre le premier parti. L'aisance de Granvel m'importunait; je voulus qu'elle disparût devant la mienne. Mais au moment de partir, après avoir fait encore de vains efforts pour me retenir, Marie me dit : Je puis vous aimer, mais je ne dois plus rien vous promettre; je puis mourir, mais je ne dois point sans cesse désobéir à mes parens. Ils vous ont accordé dix-huit mois, je vous donne deux ans; mais, André, restez, restez, je

vous en supplie. Ce furent les dernières paroles que j'entendis.

Je l'avouerai, j'éprouvai pendant quelque temps un nouveau plaisir à me retrouver au milieu des marins. J'étais devenu lieutenant du navire sur lequel je m'embarquai ; mais je n'avais rien perdu de l'amitié de mes anciens camarades, une joie franche m'accueillait quand je me trouvais au milieu d'eux. Pendant quelque temps, cette joie du moment et l'espoir me bercèrent doucement, mais bientôt la crainte s'empara de moi ; je songeai que la pacotille que j'avais emportée pouvait ne pas réussir, je pensai aux naufrages; Marie, je pensai à toi.

Nous allions débarquer sur les rivages de l'Inde, dont mes compagnons m'avaient si fréquemment vanté la fertile abondance. Oh ! me dis-je, du moins l'homme trouve ici ce qui a été quelquefois refusé par la nature aux pauvres habitans du Nord. C'est déjà une consolation que de ne pas voir des malheureux en butte aux misères des premiers besoins.

Nous arrivâmes devant Calcutta, et si je vous peignais toutes les scènes dont je fus témoin, les cheveux vous dresseraient d'horreur. Sur cette terre fertile, Jacques, des milliers d'hommes expiraient de faim, et d'autres hommes les regardaient sans pitié. De la pitié, comment en auraient-ils pu avoir? ils étaient venus chercher de l'or, il suffisait de l'or pour les rendre criminels. Malheureux Hindoux! vous prononciez le nom de vos bourreaux, et vous mouriez sans vous plaindre près de ces magasins immenses que gardait la cupidité.

Je vis des vieillards, vaincus par la faim, oubliant les lois de leur religion, demander un pain pour lequel ils donnaient l'espoir d'une éternelle félicité. Je vis, par un effet contraire, des hommes se réjouir d'un trépas que sur un champ de bataille il n'auraient su braver; je vis des mères prodiguer en vain à leurs fils les sources de la vie taries par la misère. Et moi, pauvre matelot, je voulais les consoler; mais ils voyaient un Européen, et ils détournaient la vue.

Qu'il meure avec moi! me dit une mère dont

j'avais pris le fils, qu'il meure! la reconnaissance serait pour lui un épouvantable fardeau ; pour la vengeance, elle est un crime... Malheureux Hindoux! peuple innocent! mes larmes ne purent adoucir votre misère : vous ne vouliez pas de mes secours, et vous ne croyiez point à ma pitié!..,

Après avoir quitté ces plages malheureuses, nous nous dirigeâmes vers l'Afrique, et je frémis en pensant dans quelle intention nous entreprenions ce voyage. C'était pour acheter des hommes, Jacques; ces hommes, nous devions les vendre; et telle est la force d'un infâme usage, que mes compagnons n'avaient jamais pensé que ce fût une action cruelle que d'aller s'emparer de leurs semblables : moi-même, je n'en sentais point toute l'horreur ; un événement me le révéla.

Notre capitaine avait emmené avec lui un jeune enfant qu'il chérissait, et auquel de bonne heure il voulait donner l'habitude des manœuvres. Sur lui reposait tout l'espoir de sa famille; sa mère n'avait pu conserver que lui, ses frères avaient succombé aux attaques d'une maladie violente. C'était en pleurant qu'elle l'avait confié à son mari : au

moment du départ, c'était avec la plus touchante ardeur qu'elle le lui recommandait. C'est ma vie, disait-elle, c'est toute mon existence ! En l'écoutant, les matelots sentaient leurs yeux se mouiller de larmes. L'enfant était entouré de protecteurs, et de tous il s'était fait des amis. Quand nous arrivâmes, il nous parla sans cesse de son désir de descendre à terre, et de voir cette nature si belle dont la splendeur l'avait frappé dans les campagnes de l'Asie. Le roi de la côte était notre allié, le capitaine n'hésita point à laisser son fils visiter les champs fertiles dont la vue nous enchantait. Un matelot l'accompagnait, un noir lui servait de guide.

La nuit vint, l'enfant ne parut point. Son père, livré à toutes les horreurs de l'inquiétude, parcourut les campagnes des environs pendant une partie de la nuit ; l'aurore parut, ce fut en vain que nous visitâmes les bois, les vallées, et que le roi seconda nos efforts. Tout fut inutile : on apprit seulement qu'un parti de Bambarras avait traversé les forêts, et quelques-uns des noirs prétendaient même avoir vu parmi eux un homme vêtu comme les Européens. A cette nouvelle, je fus obligé de soutenir mon malheureux capitaine, une pâleur mortelle se

répandit sur son visage, ses yeux devinrent immobiles ; il nous regardait avec l'horrible sang-froid du désespoir, et il nous conjurait de lui donner la mort... Bientôt sa douleur prit une autre forme, et ses paroles furent plus touchantes : il nous rappelait les charmes de son fils, il nous parlait de sa bonté, nous-mêmes il nous faisait pleurer ; mais à ces larmes succédaient les cris du désespoir, et tout le village en retentissait. Qu'a donc ce blanc ? s'écria près de nous un vieillard courbé sous le poids de ses chaînes : il n'est point comme ses semblables; ses cris ne sont point ceux de la joie. Je lui dis le malheur qui causait notre émotion : un sourire ironique anima son visage. Il a perdu un fils, me dit-il dans un langage corrompu, mais expressif; le navire qui s'est éloigné hier m'en enleva trois : on les a arrachés de mon sein, on m'a fait un crime de mes larmes. Je n'ai pu retenir mes sanglots, les coups ont redoublé. Eh bien ! maintenant je sens à ma joie que je suis vengé. Cet homme souffre une partie de ce que j'ai souffert : puisse-t-il ne jamais être consolé ! A ces paroles, notre malheureux capitaine frémit; sous le poids de cette malédiction d'un vieillard, il sent s'arrêter sa vie. Je lui prodigue mes soins et je le ramène à l'existence;

mais je n'essaierai pas de vous peindre ce qu'il éprouva le reste du jour : par un bonheur inattendu, son fils fut ramené vers le soir. Il s'était trouvé un instant prisonnier des Bambarras, qui ensuite l'avaient échangé. Le capitaine, en l'embrassant, fit un serment que je n'oublierai jamais. Puissé-je te perdre encore, avant d'être la cause d'un désespoir semblable à celui que j'ai éprouvé ! Demain, je pars ; je ne souille plus ces rivages de la présence des blancs. Vieillard, dit-il à l'infortuné qui l'avait maudit, que ta leçon serve à tous les Européens ; j'achète ta liberté, et, puisque je ne puis te rendre tes enfans, je veux que tu revoies ta patrie.

Le lendemain, nous allâmes trafiquer de l'ivoire et de la poudre d'or dans le royaume voisin, et la fortune nous sourit. Ce genre de commerce, qui convenait mieux à mon cœur, ne réussit cependant point complètement ; les bénéfices que devait faire le capitaine diminuèrent beaucoup, et nous allâmes à Cadix dans l'intention d'entreprendre un second voyage. J'étais alors bien décidé à revoir la France, dont je me trouvais si rapproché ; mais, je l'avouerai, le désir d'accroître mon aisance,

l'espoir de rendre Marie plus heureuse, les prières de mon capitaine, et la passion funeste des voyages dont je n'avais point tout à fait triomphé, tout m'entraîna, quoique j'eusse atteint l'époque du retour. J'écrivis en France, et je demandai encore une année pour venir me fixer à jamais dans le lieu de ma naissance. Le vent nous obligea à partir avant que j'eusse reçu une réponse que j'espérais devoir être tout à fait favorable : j'étais sûr, Marie, de ta constance, les vœux de tes parens pouvaient seuls m'inquiéter ; mais je ne sais quel désir de voir des contrées nouvelles m'aveuglait encore.

Nous avions résolu d'aller aux îles des Amis, trafiquer du bois de Sandal. Tout nous promettait un heureux voyage : nous atteignîmes rapidement les vents alisés, nous passâmes la ligne sans tempêtes ; mais bientôt des vents furieux nous entraînèrent, nous ne pûmes atteindre le groupe d'îles que nous cherchions, et nous voguions avec incertitude sur l'Océan du sud.

Un jour cependant nous vîmes une terre assez éloignée, dont les collines verdoyantes se perdaient

parmi les nuages, et dont les forêts attestaient la fertilité; elle n'était point marquée, même sur les meilleures cartes. Nous nous disposions néanmoins à l'aborder, quand nous aperçûmes une pirogue légère qui fendait rapidement les eaux et qui se dirigeait vers nous. Nous nous attendions à voir des sauvages, et nous étions préparés à les recevoir, quand nous distinguâmes avec nos longues vues deux jeunes gens d'une rare beauté, portant le simple costume des îles de la Société, mais différens par leur couleur des habitans de ces pays. Bientôt ils s'approchèrent davantage, et notre surprise redoubla; ils nous regardaient eux-mêmes avec une admiration mêlée d'étonnement. Cependant ils nous saluèrent en anglais, et nous prirent la main comme à d'anciens amis. Étrangers, nous dirent-ils, cette île (*) vous offre un doux asile; nous allons avertir nos compatriotes que nous vous avons vus. Ils s'élancèrent dans leur pirogue, ramèrent rapidement, et bientôt ils eurent disparu à nos yeux.

Les officiers s'assemblèrent, et, dans leur étonnement, ils hésitaient à se diriger vers cette île où

(*) C'était l'île de Pitcairn.

des Européens semblaient s'être réfugiés, où des Anglais formaient une colonie ignorée du reste du monde, et peut-être fatale aux navigateurs. L'heureuse physionomie des insulaires nous rassurait. Il fut décidé qu'on irait les visiter, et que d'ailleurs notre bâtiment, armé pour parcourir les mers de l'Inde, exercerait une active surveillance.

Le navire se dirigea donc vers la terre; nous trouvâmes un ancrage sûr, et bientôt notre chaloupe parvint près du rivage. Quelques habitans, vêtus comme les deux jeunes gens qui nous étaient venus visiter, nous attendaient avec une joie paisible : un vieillard vénérable semblait les diriger; tous annonçaient le calme du bonheur; des cabanes de bambous entourées de palmiers nous laissaient voir des champs couverts de cannes et de maïs; une foule d'oiseaux attestaient par leurs chants qu'ils étaient rarement troublés dans leurs amours; le roucoulement des tourterelles nous parvenait au loin, avec les plus doux parfums des fleurs.

Enfin, nous débarquâmes, et nos yeux ravis

quittèrent ce beau paysage pour se porter sur un spectacle encore plus doux ; des femmes, belles comme le jour, nous présentaient les fruits les plus savoureux dans des corbeilles tressées avec art : la crainte et la bienveillance se peignaient dans leurs regards. Des hommes au teint basané, mais aux membres robustes, venaient nous tendre la main, et nous offraient une touchante hospitalité. Nous sentions que nous avions atteint une terre privilégiée où se trouvait enfin le bonheur ; mais nous ignorions son nom, et nous ne connaissions point toute sa félicité.

Le vieillard que nous avions remarqué d'abord s'avança vers nous ; il parla, et nous reconnûmes l'accent d'un Européen.

Messieurs, nous dit-il, nous sommes inconnus à l'Europe et au reste de l'univers, et peut-être devrions-nous désirer de l'être toujours ; mais nous ne pouvons craindre des frères, et nous leur offrons l'hospitalité.

Il nons conduisit alors dans sa cabane, et nous admirâmes l'adresse sauvage, unie à l'industrie de

l'homme civilisé. Reposez-vous, nous dit-il ; vous ne trouverez ici que des amis, comme vous ne trouverez que des êtres heureux.

Tout ce que vous voyez excite sans doute votre surprise, et je vois sur vos lèvres les questions que vous voulez me faire : permettez à un vieillard de satisfaire sa curiosité. Quoiqu'il y ait vingt ans que je sois sorti d'Europe, je ne m'informerai point du destin de ses princes, ni même des événemens qui ont agité ses empires ; le sort d'un seul homme m'intéresse davantage, continua-t-il en essuyant une larme qui coulait sur ses joues vénérables, le capitaine Bligh, que son courage faisait estimer de tous les marins, vit-il encore, ou plutôt a-t-il jamais revu son pays ?

Oui, m'écriai-je ; quel que soit le motif de l'inquiétude qui vous agite à son égard, je puis la dissiper. J'ai entendu le récit de ses malheurs : après avoir été déposé par d'infâmes révoltés dans un frêle esquif, il mit sa confiance en l'Éternel, il prit un nouveau courage; son courage l'a sauvé, il a revu l'Europe.

Dieu soit loué ! s'écria le vieillard en levant les

yeux au ciel, mes derniers jours ne seront plus empoisonnés par le remords. Je vous ai dit, monsieur, que tout le monde ici vivait heureux, moi seul j'ignorais cette félicité que j'ai donnée aux autres et que j'ai tâché de rendre durable; une eau troublée à sa source peut répandre encore la fertilité.

Messieurs, il ne me reste plus qu'une épreuve à soutenir, c'est de vous raconter comment je suis venu dans cette île; regardez-moi sans frémir, je suis un des révoltés du navire commandé par le capitaine Bligh. Il lut dans nos regards le sentiment terrible que nous causait un affreux souvenir. Cet effroi est juste, continua-t-il, le vieux Smith devait s'y attendre; il s'y résigne. La nouvelle que vous venez de m'apprendre m'aide à le supporter.

Après nous être mis en rébellion contre notre capitaine, après l'avoir exposé sur les flots, nous fûmes tentés de nous établir à Otahiti; entraînés par l'aveugle fureur qui nous avait fait commettre un crime, nous voulions nous énivrer de voluptés dans cette île où tout semble fait pour enchanter

les sens. Nous craignions cependant d'être rencontrés et punis par des bâtimens d'Europe. Nous résolûmes de choisir chacun une compagne, de chercher une île déserte et d'y vivre inconnus au reste du monde. Il aurait fallu pouvoir nous cacher à nous-mêmes ce que nous étions ; un pouvoir secret entraînait mes compatriotes à leur perte.

Nous décidâmes quelques femmes d'Otahiti à partager notre dessein ; des esclaves qui leur appartenaient nous suivirent. Nous cherchâmes une île qui ne fût point habitée, celle-ci s'offrit à nos regards ; vous voyez, par sa beauté, qu'elle ne devait point convenir à des criminels. Ils n'en furent pas longtemps les maîtres : les esclaves otahitiens punirent ceux qui avaient cru pouvoir se cacher à la puissance de Dieu. En une seule nuit, tous les Européens furent massacrés, moi seul je parvins à échapper ; je m'enfuis au milieu des forêts.

Nos femmes avaient déjà donné naissance à quelques enfans ; elles eurent le courage de venger leurs époux. Les esclaves reçurent à leur tour le châtiment de leurs crimes. Ainsi cette île heureuse fut ensenglantée dès que les hommes l'eurent

choisie pour asile, mais ce sera sans doute la seule guerre qu'on y connaîtra.

Après la mort de nos ennemis, je sortis de la solitude où je m'étais enfoncé, je retrouvai ma compagne, Je dirigeai cette colonie naissante, j'instruisis les enfans dans le langage de leurs pères, je leur enseignai aussi une morale qu'ils avaient méconnue, et qui rentra dans mon cœur avec le repentir. Ils savent tous qu'il faut faire à autrui ce que nous voudrions qui nous fût fait ; que dans le doute, si une action est bonne ou mauvaise, il faut s'abstenir de juger, et qu'enfin on doit chercher sans cesse la vérité et sans cesse la dire. Ici la plupart des habitans sont jeunes ; ils sont tous remplis de simplicité, et cette île vierge, que la culture commence à embéllir, offre une image de sa naissante population.

Nous la visitâmes, et nous vîmes combien le récit du vieillard était vrai. Accoutumé à une paix profonde depuis tant d'années, il n'en sentait pas tout le prix comme nous. La peinture qu'il nous avait faite du bonheur des insulaires était bien faible encore. Là, tous les biens étaient com-

muns, et l'on n'imaginait point qu'il en pût être autrement : l'amour était pur et l'on ignorait le chagrin, le travail embellissait les instans que l'on ne consacrait point au plaisir.

Nous fîmes à ces heureux habitans un présent qui devait encore embellir leur existence; nous débarquâmes sur leurs rivages une génisse et un jeune taureau. Comme ils ne connaissaient point d'autres quadrupèdes que ceux que l'on rencontre dans les îles de la Société, leur naïve simplicité nous exprimait le plus vif étonnement; ils pensaient voir des porcs immenses revêtus de cornes menaçantes, et ne pouvaient croire que ces animaux rendissent leur séjour dans l'île plus agréable. Smith leur expliqua qu'ils allaient doubler leurs richesses, et leur reconnaissance se manifesta par mille démonstrations de joie.

Cependant une nouvelle circonstance me fit connaître l'impression que causait notre arrivée à quelques-uns d'entre eux. Un jour, je me promenais dans l'intérieur de l'île, je m'abandonnais aux douces pensées que fait naître sa fertilité, quand deux voix frappèrent mon oreille, je n'étais point vu j'écoutai.

Quel voyage ont fait ces étrangers ! disait une jeune fille à un jeune insulaire qui venait de cueillir les fruits d'un rima, et quelle admiration leur cause cette île ! N'ont-ils donc point, comme nous, un ciel pur, des arbres, des fruits, des fleurs qui parfument leurs campagnes ? n'ont-ils donc personne à regretter, Cornélis, ajouta-t-elle en rougissant, qu'ils s'arrêtent sans cesse près de nous ? Ils nous disent de les aimer, et ils sont ici depuis un jour ; hier, je disais à l'un d'eux : Allez visiter nos forêts, les tourterelles bleues d'Otahiti volent deux à deux, jamais elles ne se séparent. Le jeune insulaire paraissait agité, il lui répondit avec émotion : Les tempêtes avaient soulevé la mer ; c'était un devoir de leur offrir l'hospitalité ; mais je leur dirai, moi, que les éperviers au sommet de nos collines poursuivent les oiseaux du rivage et les font fuir vers l'Océan. Betty, ne crois point à leurs discours ; ceux qui quittent leur patrie pendant si longtemps n'ont jamais aimé et ne sauraient pas aimer davantage dans notre île. L'arrivée de ces étrangers me trouble ; ce n'est pas moi qui irai visiter leur navire... Il allait en dire davantage, je m'approchai de lui ; il garda tout à coup le silence : mais Betty m'offrit des fleurs, et tâcha par un sou-

rire d'adoucir ce que je venais d'entendre. Je la remerciai, et m'adressant avec amitié au jeune insulaire : Cornélis, lui dis-je, soyez sans inquiétude, j'apprendrai vos craintes, et personne ne troublera votre bonheur. Il me crut, car il n'avait jamais entendu que la vérité.

Trois jours après, le vieux Smith vint nous visiter à bord de notre navire. On allait célébrer une fète dans Pitcairn, il voulait que nous en fussions témoins.

Ici, dit-il, nous nous sommes imposé quelques lois; elles sont inutiles pour nous protéger, mais elles nous rendent plus heureux ; on ne les a point écrites, mais elles sont dans nos cœurs, on les aime et on les suit : il en est une qui prescrit aux jeunes habitans de s'unir, car nous regardons comme un devoir de donner à cette contrée des habitans qui goûtent le bonheur dont nous avons joui. Presque tous les insulaires sont mariés; c'est demain qu'on doit célébrer la dernière alliance : Cornélis s'unit à Betty, et ce sera pour nous un vrai plaisir que de voir nos frères de l'Europe joindre leurs vœux aux vœux des insulaires.

Le lendemain, les officiers du navire se rendirent à terre, et nous fûmes témoins d'une touchante cérémonie. Presque tous les habitans de l'île étaient réunis chez le vieux Smith, qui lisait des passages de la Bible et en expliquait la morale, qu'on écoutait avec recueillement. Quand il eut terminé ses touchantes exhortations, il nous dit : Ce n'est point ici que se célèbre l'union des deux jeunes gens, nous avons un lieu destiné aux fêtes qui doivent la consacrer, je vais vous y conduire. Alors nous traversâmes des campagnes cultivées, et l'on ne s'arrêta qu'à un lac entouré d'arbres et parsemé d'îles charmantes.

Aussitôt plusieurs pirogues parurent; elles étaient ornées de fleurs et parées de tiges de bananiers, toujours consacrées aux fêtes dans cet archipel : elles nous transportèrent rapidement sur un rivage où nous attendaient quelques habitans. Nous ne voyons d'abord qu'un bois épais, qu'une verdure brillante ; bientôt un nouveau spectacle frappa nos regards : un cercle immense était formé par les arbres qui croissent dans ces contrées ; ils mélangeaient leurs fleurs et leurs fruits, des lianes couraient de branche en branche et paraient de fleurs les troncs chargés de mousse.

Notre faible industrie, dit le vieux Smith, aurait su à peine élever une cabane plus vaste que celles où nous trouvons un abri ; plus notre reconnaissance était grande envers Dieu, plus nous sentions notre faiblesse. Ici, nous avons réuni les présens qui prouvent la prévoyante bonté du Créateur, et qui nous rappellent tous ses bienfaits. Voici l'arbre à pain, dont les fruits assurent notre subsistance ; le cocotier s'élance au dessus de lui, il semble fier des biens qu'il nous prodigue ; le bananier déploie ses larges feuilles qui retombent sur ses fruits dorés et forment la plus belle parure de ce lieu de délices. Ici la plupart des arbres ont leur utilité, mais nous ne rejetons point de cette enceinte les autres présens de la nature, et les fleurs du mougris parfument les fruits de l'attier. Si vous avancez un peu plus loin, vous verrez une faible vigne qui s'attache à un rima; on la cultive comme un souvenir de la vieille Europe, ajouta-t-il en étouffant un soupir, elle montre l'alliance qu'on faite les deux pays...

En achevant ces mots, il se tourna vers les jeunes époux et le plus profond silence régna dans l'assemblée. Sa morale était douce, mais elle était bien

simple; je fus surpris de ne lui entendre recommander qu'un si petit nombre de devoirs à remplir. Il y en a un que je ne puis leur imposer, dit-il, ils les ont toujours pratiqués. Je ne leur parle point de l'inconstance, de la perfidie, ils ne me comprendraient point; je les exhorte encore moins à fuir la vengeance et la haine, leur cœur en serait troublé; l'homme heureux est presque toujours bon, la preuve, il vous l'ont déja donnée.

Le reste du jour se passa dans la plus douce union; les danses succédèrent aux festins, et j'aurais oublié l'Europe, si Marie ne l'eût pas habitée!...

Oh! combien de fois je pensai à elle sur cet heureux rivage! Comme sa présence l'aurait embelli! Mais nous ne devions nous-mêmes n'y faire qu'un rapide séjour. Il fallut bientôt songer à continuer notre voyage; nous dîmes au vieux Smith quel en était le but, et il nous parla en ces termes :

Si j'avais de l'or, je vous le donnerais, il serait inutile dans cette île heureuse; mais la nature lui a prodigué d'autres trésors, le bois de sandal y croît de toutes parts; allez choisir dans nos forêts

ce qui peut vous enrichir, je ne demande pour prix de ce trésor qu'un éternel secret sur le lieu qui le renferme : dites qu'il existe un coin de terre dont les habitans sont heureux, mais ne le faites point connaître, c'est le seul prix que nous exigeons en échange de notre hospitalité.

Comme si les vœux des bons insulaires nous eussent accompagnés, jamais navigation ne fut plus rapide. Nous allâmes vendre notre cargaison à Sumatra, et le bonheur nous suivit encore dans notre commerce. Mais il y avait une loi dans ma destinée : mon esprit inquiet devait mêler ma vie aux scènes les plus diverses, aux spectacles les plus opposés. Après avoir visité ces régions que les Malais ont appelé d'une manière si poétique les paupières du monde, je m'en allai au Cap, puis je me dirigeai vers ces mers inconnues où Kerguelen rêva un continent, et où l'immortel compagnon de Bank vit s'évanouir devant son regard d'aigle ce monde imaginaire. Je débarquai aux îles Crozet, sur ces terres désolées où viennent mourir les dernières puissances de la nature, au milieu de ces brumes sans fin et de ces neiges éternelles, je vis qu'il y a parmi toutes les créatures vivantes une loi qui tire

sa force de cet instinct mystérieux que j'avais méconnu, les oiseaux de mers allaient bien affronter la tempête, mais ils revenaient près de leurs compagnes et un cri de joie disait leur amour.

La pêche de l'éléphant de mer m'enrichit.

Quand je m'embarquai pour l'Europe, j'avais acquis une honnête aisance ; de mes anciens compagnons je m'étais fait des amis, je pensai un instant que le bonheur n'était point seulement à Pitcairn. Cependant à mesure que nous avancions vers la France, je songeais davantage à la durée de mes voyages. Je n'étais point sans inquiétude, et pour la première fois je voulais me le cacher. Enfin nous débarquâmes à Lorient, et je m'acheminai vers notre village, plein de crainte, d'effroi et d'espérance.

Vous connaissez la cabane du vieux pêcheur qui est à un quart de lieue du rivage, j'y ai toujours été bien accueilli; ce fut là où je me rendis aussitôt que je pus quitter le bâtiment. Je ne me sentais point comme la première fois le courage d'aller moi-même savoir des nouvelles de tout ce qui m'était cher. Avant qu'on ait été frappé par le

malheur, on ne croit point qu'il puisse vous atteindre, mais quand on l'a vivement senti, on le redoute toujours, on devient timide à le braver.

Il y avait un assez grand nombre de personnes rassemblées chez votre vieil ami ; on m'accueillit comme on reçoit un marin : il importait fort peu à la plupart que je fusse resté dans ce monde, mais comme j'y étais, on me revoyait avec une sorte d'empressement ; les dangers recommandent à la pitié des hommes ceux qui les ont courus ; mais pour cela on n'en est pas plus aimé, on n'aime bien que ceux qu'on voit souvent. J'avais mille questions à faire, je n'osais les adresser à personne ; il me semblait qu'on aurait dû me deviner, et nul ne me comprit. Je m'étais empressé de demander des nouvelles de mon vieux père, il avait quitté le village pour aller vivre chez mes sœurs ; personne ne me parla de Marie.

Enfin la conversation tomba sur les derniers événemens qui s'étaient passés au hameau, j'espérais que mon inquiétude allait se dissiper. Oh ! mon cher Jacques ! j'entendis parler de noces, de joie, de danses, et Marie était mêlée à tous ces discours ; le nom de Marie retentissait à mes oreilles sans

qu'il me restât la force d'écouter. Au milieu du bruit cependant j'appris qu'elle était mariée et que Granvel était son époux. Chacun de ces récits me perçait l'âme, et personne ne remarquait mon agitation, car je m'étais retiré à l'écart : à quoi sert de montrer sa douleur, on ne la fait jamais bien comprendre.

Je ne vous parlerai point de ce que j'éprouvai, à cette affliction il s'en est mêlé tant d'autres! vous êtes toutefois les premiers que j'aie osé en entretenir. Les douleurs sont trop pénibles à raconter quand elles viennent de notre faute.

Je quittai la cabane, et quand je me vis seul sur cette bruyère, mille pensées vinrent m'agiter, des résolutions funestes me tourmentèrent. Eh bien! me dis-je, voilà ce qui m'avait été prédit par elle-même. Ses parens ont triomphé, et sans m'oublier peut-être elle me sacrifie.

Ce fut donc quand ce bien, sur lequel j'aurais pu fonder mon bonheur, m'eut échappé, que je sentis amèrement sa perte. Pour diminuer mon chagrin, je cherchai à trouver Marie coupable, et sans cesse ma conduite l'excusait. Oui, monsieur, je

passai la nuit entière non loin du lieu où nous sommes maintenant, je la passai dans le repentir. Si j'eusse été innocent, c'est un véritable désespoir que j'aurais ressenti : j'accusais cependant Marie, car j'accusais l'univers. J'aurais fui le lieu de ma naissance si l'on ne m'y avait point vu ; pour me venger, je voulus offrir l'image de la tranquillité à celle qui semblait m'avoir dédaigné. Hélas! je la connaissais bien peu!

J'allai visiter quelques parens qui me restaient dans ce village ; on me confirma dans tout ce que j'avais appris : Marie était mariée, et Marie, disait-on, se trouvait heureuse. Je saurai bien diminuer son bonheur, me dis-je avec un mouvement d'une odieuse joie que je me repens toujours d'avoir ressenti, nous verrons ce qu'elle me dira lorsque je me présenterai à elle. Hélas! la première fois qu'elle m'aperçut, la pauvre Marie ne me dit rien, car nous étions à l'église ; mais à sa pâleur je vis qu'elle souffrait, et je me reprochai un regard qui semblait lui avoir fait tant de mal. J'allai chez ses parens, on m'y accueillit froidement. Elle parut, et je fus tout à fait désarmé ; sa contenance était modeste, mais elle ne montrait

aucun embarras ; ses yeux étaient tristes, mais elle cachait par un doux sourire ce que nous auraient dit ses regards. C'était le compagnon de son enfance qu'elle revoyait, aussi exprima-t-elle sans détour la satisfaction qu'elle éprouvait à me voir échappé encore aux dangers d'une longue navigation. Je ne lui parlai point de son mariage, comme je me promettais de le faire, mais je lui témoignai mon étonnement de ce que l'on songeait encore aux périls que je pouvais courir. Il y a, me dit-elle, M. André, des amitiés qui ne s'oublient jamais ; elles sont venues avec la vie et ne finissent qu'avec elle. L'absence ne les fait point cesser, le retour ne les ranime point ; elles tiennent à l'existence, mais elles ne doivent point la troubler. La vertu donnait tant d'assurance à ce peu de mots, que je ne sus rien y répondre, j'y voyais toute la conduite que Marie devait tenir désormais. Je n'avais pas imaginé qu'elle pût en tenir d'autre ; mais je voulais lui faire des reproches, ils tournèrent tous contre moi.

Je la vis rarement, et j'aurais dû peut-être ne point la voir ; mais il y avait tant de douceur dans ses paroles, que mon affection pour elle avait re-

doublé, et cependant je ne dirai point mon amour. Ce fut elle-même qui m'engagea à me fixer enfin dans le pays, et à prendre de nouvelles habitudes quand il en était temps encore.

Voyez, me dit-elle un jour, si l'on est heureux ici, c'est parce qu'on ne se trouve étranger à rien de ce qui nous entoure. Ce peu de mots, hélas ! était pour moi un reproche cruel, mais alors je savais tout souffrir.

Granvel connaissait si bien sa femme, qu'il me voyait sans jalousie ; cependant son accueil était froid. Je sentis qu'il fallait m'éloigner du village ; d'ailleurs, depuis long-temps ma famille m'attendait. Je revis mon père et mes sœurs ; la joie qu'on me montra fut vive, mais au bout de quelques semaines, il me sembla que l'on me regardait comme un passager, et qu'en s'efforçant de me faire trouver le séjour de notre habitation agréable, on s'imposait une sorte d'empressement qui me rendait étranger aux habitudes de la famille ; en un mot, on eût dit qu'il me fallait des plaisirs plus vifs et que la même existence ne nous convenait plus. Hélas ! non, elle n'était plus pour

nous la même ! Mon cœur n'était pas assez simple, et ces joies paisibles qu'on goûte dans nos campagnes, je ne les ressentais plus, surtout depuis que rien ne devait m'y rattacher !.....

Je me rappelle qu'un jour je racontais à la famille rassemblée autour du foyer et nos craintes et nos plaisirs. Je leur peignais le grondement qui précède les orages, le soulèvement des flots, l'agitation du navire et le craquement des mâts tombant au bruit du tonnerre. Je leur faisais voir le matelot, jouet d'une tempête dont il ignore la fin, jetant ses regards autour d'un horizon troublé, et désirant la terre, quand la vague furieuse s'élève pour l'engloutir et mêle ses eaux amères aux torrens de la pluie. Je leur disais notre joie après l'orage, mais elle ne leur faisait point éprouver la même impression. Oh ! dit ma sœur en se penchant vers son mari, ici nous voyons bien des orages, mais nous ne les redoutons point ; quand nous sommes tous rassemblés, nos chansons nous empêchent d'entendre la pluie qui tombe sur le toit de chaume ; le tonnerre gronde, mais le rameau saint nous en garantit. Heureux, mon frère, qui n'éprouve point de vos plaisirs !

Au bout de quelques mois, me voyant sans cesse livré à une tristesse profonde que le temps n'affaiblissait pas, mon père me conseilla de cultiver moi-même le petit bien que nous possédons à quelque distance de la mer. Tu trouveras, me disait-il, dans nos champs quelque diversion à tes ennuis, les campagnes te parleront de ton enfance. Il y a bien des hommes, mon fils, qui ne peuvent être heureux qu'en se reportant à cette époque-là. Mon père, lui dis-je, vous êtes cependant heureux dans votre vieillesse. Mon fils, répliqua-t-il, je n'ai point quitté mon village, et c'est dans une chaumière que j'ai vécu.

Je voulus essayer de ce genre de vie dont on me vantait tant la douceur, je voulus n'avoir rien à me reprocher.

Hélas! comme j'étais inhabile à ce travail des champs qu'on me vantait! Il n'y avait que Marie qui aurait pu me le faire supporter; son image embellissait quelquefois ma solitude, mais il fallait me reporter à un temps si éloigné pour trouver quelque douceur en pensant à elle…!

Cependant si je voyais fleurir les bluets dans

nos campagnes, si la marguerite ornait nos prairies, je ne pouvais m'empêcher de songer aux belles années de notre enfance; chacun de nous préférait alors une de ces fleurs, et cependant un doux échange nous les faisait chérir également. Plus tard c'était en rougissant qu'elle les recevait, plus tard elles avaient fait couler ses larmes. Hélas ! me disais-je souvent, les douces images que me présentent ces fleurs ne sont plus faites pour moi. Le croiriez-vous, monsieur, au milieu de ces pensées mes anciennes habitudes reprenaient leur pouvoir. Je me plaisais à voir les épis encore verts inclinés par un vent léger, j'y voyais l'apparence d'une mer paisible ; mes yeux se portaient alors vers l'Océan : Oui, me disais-je, oui, c'est encore là que je trouverai l'oubli de mes maux; mais avant de partir je reverrai Marie, et si elle donne une larme, qui pourra la blâmer ?

Je partis en effet; je m'embarquai sur le navire qui m'avait ramené en France. Je fus encore témoin de tous les maux qui m'avaient frappé ; mais l'impression qu'ils me faisaient éprouver commençait à disparaître devant mes propres chagrins. Je vis que le bien qui me manquait appartenait en-

core à la plupart de ceux qui avaient excité le plus vivement ma pitié ; je vis que le noir soumis à toutes les horreurs de l'esclavage oubliait le fouet du commandeur quand un nouveau-né venait embellir sa cabane, et qu'il exprimait son bonheur par des danses prolongées jusqu'au milieu de la nuit, et par des chants qui le charmaient longtemps après, durant son travail. Je ne pouvais voir sans envie la tendresse des sauvages de l'Amérique pour leurs enfans, qui rendent à leurs yeux le séjour des forêts plus doux. Un jour, je contemplais deux jeunes Galibis qui venaient de s'unir ; nous voulions leur offrir quelques-uns de ces présens que désire leur innocente impatience, et chacun d'eux s'indiquait tour à tour, comme s'ils avaient voulu nous apprendre que désormais l'un était devenu pour l'autre ce qu'il avait de plus cher. Je vis sur les côtes de l'Afrique un Arabe partager à ses enfans le lait que venaient de lui donner ses chameaux, et chanter au milieu d'eux la félicité qu'on goûtait au sein des déserts les plus arides. J'entrais dans la cabane d'un paysan du Nord; on y oubliait toutes les rigueurs de la nature, l'on n'y sentait point la pauvreté, parce qu'une famille nombreuse se racontait son espoir et ses peines : par-

tout il y avait du bonheur pour ceux qui savaient le fixer.

Enfin, après plusieurs années, je me décidai à retourner en France. Un désir secret de revoir mes amis m'entraînait alors..... je n'étais cependant point décidé à me fixer pour jamais auprès d'eux, car mes affections s'étaient répandues dans bien des contrées. Presque toujours je désirais l'Europe; mais, en Europe, je ne pouvais point oublier ceux qui m'avaient accueilli dans tant de lieux différens. Durant ma dernière navigation, j'acquis l'amitié d'un homme que vous avez vu ici, et qui alors me donna des conseils que jamais je n'oublierai.

Assis sur la proue du navire, ce digne passager nous instruisait quelquefois. Ses paroles étaient simples comme nous, qui l'écoutions; il nous faisait connaître de si douces pensées, que les cœurs les plus durs en étaient émus.

O mes amis! disait-il un jour à ceux dont les paroles exprimaient le mécontentement et dont le regard peignait le chagrin, notre existence ne peut être calme comme la surface de cette mer qui se balance lentement : demain peut-être il y aura une tempête; et qui sait si les orages ne se succéderont

point? Nous ne pouvons les éviter ; mais on peut prévenir par une prudente manœuvre les malheurs qu'ils causeraient. Ces regrets qui vous agitent quelquefois plus vivement que les autres hommes, parce que vous avez presque toujours à désirer ce qu'ils ont sans cesse en leur possession, il faut diminuer leur pouvoir : la résignation pour vous est une vertu qui apporte avec elle ses consolations. J'en ai connu pour qui c'était un devoir. Le monde a ses orages et vous les ignorez. Rassemblés dans un faible espace, vous pouvez vous secourir ; le danger vous unit, si ce n'est l'amitié. Il y en a d'assez malheureux sur la terre pour que tout le monde soit étranger à leurs maux.

Ces paroles m'avaient frappé. Le soir j'allai le trouver ; car jamais il ne refusait d'écouter ceux qui avaient besoin de ses conseils ou de ses consolations. Monsieur, vous nous avez dit que l'on pouvait prévenir les malheurs qui menacent notre vie par une conduite prudente ou par la résignation ; et que direz-vous donc à ceux qui sont entraînés par un irrésistible penchant, ou plutôt par leurs chagrins, à suivre une carrière qui ne leur donne que des tourmens ? Car il y en a, ajoutai-je

en soupirant, qui n'ont jamais pu trouver la tranquillité, et qui cependant auraient su en jouir. O mon cher André! me répondit-il, le premier élément du bonheur manque en apparence à ceux-là; mais la Providence ne l'a cependant refusé à personne; il ne s'agit que de jeter un regard autour de soi pour trouver de la résignation. Vous avez vu le noir montrer de la gaîté jusque dans l'esclavage, qui ôte tous les biens de la vie, et vous ne pouvez supporter quelquefois un ordre qui doit vous garantir de la mort; vous avez vu le sauvage expirant de besoin sur des rivages stériles, et vous dédaignez l'abondance de l'Europe; vous avez entendu parler des dissensions cruelles qui règnent dans presque tous les pays, et vous ne savez point jouir de la tranquillité qu'on peut goûter loin des hommes; vous m'avez entendu gémir sur l'intolérance qui cause tant de maux, et vous ne savez point apprécier cette intelligence qui règne parmi des êtres las de remarquer leurs défauts. Cependant, mon cher fils, si j'en entendais d'autres que vous se plaindre, je leur montrerais les véritables inconvéniens de notre vie, et je les engagerais à être heureux du bien qui leur reste, et que vous n'avez point.

Le lendemain, j'allai visiter encore notre bon vieillard, et ce fut ainsi qu'il reprit la parole : Vous le voyez, André, ce matin les flots étaient irrités, et maintenant ils s'apaisent. Vous ne pouviez point prévoir ce matin, disiez-vous, que l'orage se calmerait ; il en est de même partout dans la nature. Un seul instant sépare le temps du repos de celui de l'agitation. Heureux celui qui a déjà éprouvé des tempêtes, car il y en a bien peu qui voguent toujours sur une mer calme ! André, vous n'êtes qu'au milieu du voyage ; il est si doux d'entrer au port poussé par des vents paisibles !

Je lui répondis : Il y en a qui font naufrage après bien des tempêtes. O mon cher André ! reprit-il, c'est que rien n'a pu les instruire. Vers le milieu de la vie il reste aux hommes deux manières de terminer le voyage, car ceux qui nous avaient accompagnés, presque toujours nous abandonnent : fatigué de ce que l'on a vu, on peut chercher un asile dans la solitude, et garder le silence sur ce qu'on a senti. L'existence est tranquille, mais elle est sans douceur. Si l'on se laisse aller au vœu de la nature, tout s'embellit ; mais la joie n'est point sans agitation : il reste encore bien des

émotions à éprouver. Il y a entre ces deux manières de vivre la différence qui se trouve entre l'absence de la peine et la joie sincère. Malheur à celui qui se méprend ! Il faut choisir promptement. Vous regrettez de ce qu'en rentrant dans le fond de votre âme, vous n'y trouvez jamais le contentement; et qu'avez-vous fait pour éprouver ce sentiment de paix, qui est presque le bonheur ? Il faut cependant bien peu d'efforts pour y arriver. La satisfaction que vous souhaitez vient toujours de l'idée qu'on rend les autres heureux. Dans la jeunesse, cet espoir nous entraîne à choisir une compagne ; dans l'âge mûr, il nous entoure de nos enfans. Croyez-moi, André, le bonheur n'est point si difficile à trouver. Je veux vous conduire dans mon modeste asile ; vous en verrez l'image, car rien n'égale la joie d'un retour désiré.

Tout ce que ce digne vieillard me disait adoucissait sans doute mes pensées; mais, quand j'étais seul, elles étaient encore bien amères. Pourquoi, me disais-je un jour, l'homme que la Providence a le plus favorisé par le climat et par l'industrie est-il celui qui s'exile sans cesse de sa patrie? Heureux habitans de l'Europe, ne savez-vous rien

aimer ? J'ai vu l'Indien, exposé aux feux d'un soleil dévorant, dédaigner nos fraîches vallées ; j'ai vu l'Américain demandant aux forêts de quoi soutenir sa pénible existence, et n'ambitionnant point un seul instant l'abondance de nos campagnes ; j'ai entendu les sauvages du Nord soupirer après leurs montagnes de glace, l'Arabe préférer ses déserts aux champs de l'Asie : loin des lieux qui les virent naître, ils ne savaient rien désirer, et le seul mot qu'ils répétaient, c'était le doux nom de patrie. Quand ils n'étaient point soumis à l'esclavage, c'était l'espoir de rendre plus heureuses leurs familles qui les avait fait voyager. Pour moi, mon désir avait été d'abord de satisfaire une vaine curiosité ; l'habitude ensuite m'avait entraîné : la passion des voyages avait surmonté les autres passions. J'ai tant voulu connaître le monde, que je ne connais plus mon pays, me disais-je. Tant d'êtres pouvaient m'aimer, qu'un seul être depuis mon départ ne m'est point resté attaché. Où les autres voient de l'affection, je n'ai trouvé que de l'indifférence. Je veux changer, il en est temps encore ; et d'ailleurs ne puis-je plus aimer ?

Je disais ces mots lorsqu'un matelot cria :

Terre !... Terre ! quand il s'agit des autres pays, répliqua un jeune voyageur, dis-nous que c'est la France. Mais l'émotion qu'il éprouvait, je l'avais eue tant de fois, qu'alors mon cœur ne parla point, et que mes yeux se tournèrent tristement vers l'horizon. Non, dis-je, non, je ne sais plus aimer.

J'arrivai enfin au bout de six ans ; et, cette fois, il me sembla que je ne pouvais être trompé par le sort : je m'étais attendu à tout ce que réserve le temps, à tout ce que prépare la vieillesse. Si je songeais à mon père, des larmes baignaient mon visage ; je me rappelais, en frémissant, mon premier retour ; mais, monsieur, comment ma pensée aurait-elle été au-devant d'autres malheurs? Devais-je craindre pour ceux que la jeunesse rapprochait de moi? Etait-ce parce qu'il existait quelque bonté sur la terre que j'aurais dû frémir en débarquant sur ces rivages? et six années écoulées pour moi dans les périls devaient-elles m'ôter tout espoir pour ceux qui ne quittaient point leur chaumière? Il n'avait pas fallu si long-temps à la mort. Oui, je les vois encore rassemblés, les habitans du village ; je les entends, ces champs lugubres : ce

n'était pourtant qu'un souvenir. Depuis deux ans, on venait prier en ce lieu... Quand je vis sur cette bruyère passer lentement ses parens et ses amis, je pensai à son vieux père, et je priai moi-même; il avait été peut-être injuste, je priai! Vous vous le rappelez sans doute, Jacques; je m'approchai de vous, qui suiviez aussi ses amis... O Marie! il y a des choses qu'on a ressenties, et que l'on ne peut plus dire. Vous savez ce que j'éprouvais pendant que vous parliez... O Jacques! pourquoi ne me laissiez-vous point mourir?

Hélas! vous étiez rempli de pitié pour moi, et votre chaumière me fut ouverte. Vous évitiez de me parler de Marie; mais, sans le vouloir, combien vous redoubliez ma peine en m'offrant la vue de ce bonheur que je n'avais point mérité!...

Je n'oublierai jamais que c'était au temps où vous veniez de marier votre fils; votre vénérable père lui parlait, et votre famille heureuse nous entourait en prêtant une oreille attentive : André, me dites-vous en me prenant la main, écoutez-le. Pour nous, l'entendre, c'est le plus grand des biens : si nous avions des chagrins, sa voix les

éloignerait ; quand nous sommes heureux, et qu parle, notre bonheur augmente.

O mon fils! dit le vieillard, le chagrin habite rarement cette cabane, parce que chacun de nous rend plus léger le fardeau qui pèserait sur tous les autres. Le mal qui se partage est déjà bien diminué; il en est tout différemment du bien, il n'est jamais mieux senti que quand il descend chez toute une famille. Pierre, continua-t-il en s'adressant au jeune homme, tu viens de doubler ton existence. Les tiens te donnèrent une part de leur bonheur; il faudra rendre les tiens heureux. O mon enfant! l'école du bien est sous ce chaume, près de ce vieux foyer. Tu n'y as pas entendu un soupir qui ne fût partagé, une larme n'a point coulé qu'une main amie n'ait pris soin de l'essuyer, et ces pleurs, jamais l'orgueil ne les a fait répandre ; c'est que le cœur était brisé par la perte d'un fils ou d'une mère : alors même qu'on les pleurait, on emportait l'idée qu'avant de goûter un bonheur éternel, ils tourneraient encore un regard vers ce séjour de tranquillité.

Mais combien plus souvent n'as-tu pas entendu

notre joie éclater seulement parce que nous étions réunis ? Combien de fois ne l'as-tu pas vue augmenter quand un convive ami se réunissait à la famille ? Ces fêtes-là se sont renouvelées tous les jours de la vie ; c'est bien rarement que les pleurs les ont troublées. O mon enfant ! ce bonheur vient de ce que nous n'avons point quitté notre chaumière ; et il augmentera, parce que ta chaumière sera près de la nôtre.

Ému par ce spectacle, je voulus encore goûter un instant de bonheur. J'allai voir ma sœur, j'embrassai mon vieux père ; j'essayai de leur cacher ce qui se passait dans mon cœur ; j'osai les interroger sur Marie. Ils prirent ma résignation pour de la tranquillité ; ils ne me cachèrent rien, et je n'ai rien oublié.

Quand elle vit sa fin prochaine, elle envoya prier ma sœur de venir la voir ; et, quoique ma sœur sentît elle-même que sa santé s'affaiblissait, elle entreprit ce voyage pour consoler cette ancienne compagne de son enfance. Marie ne lui fit point le récit de ses maux, car elle ne savait jamais affliger ; mais un soir que ses souffrances augmentaient, elle lui parla ainsi :

Ma bonne Elisabeth, je ne désire point de mourir comme on le croit ici; car notre cœur est bien faible, et la vie, avec ses chagrins, apporte avec elle un baume..... c'est l'espoir..... On croit toujours que les temps heureux que l'on a passés peuvent revenir; c'est la folie de ceux qui ont aimé... Un seul instant de leurs anciennes joies leur feraient oublier leurs chagrins; ils ne peuvent imaginer que tout a changé, hormis une seule idée du fond de leur cœur, et que cette idée les trompera toujours... Votre frère, puisque je ne puis m'empêcher d'en parler, votre frère ne revient point; et moi, qui n'ai jamais quitté ces lieux, il me faut songer à un départ qui n'a point de retour... Dites-lui donc, oh! dites à lui seul, que j'ai été visiter le verger de votre ferme; qu'il est bien triste maintenant, et que cependant il m'a rappelé notre enfance.

Quelques jours après, le mal augmenta; ma sœur resta auprès d'elle; mais je n'étais plus l'objet de leurs conservations: il y a des choses que le cœur éprouve et qui se comprennent malgré le silence; en parler, c'est faire saigner la plaie; tout le monde n'a point ce courage, quoique souvent il

soit salutaire. Jamais mon nom n'était prononcé.

Mais le cinquième jour, vers le soir, Marie voulut contempler la mer, et ses regards suivirent encore les voiles qui paraissaient dans le lointain. Encore un jour, dit-elle, et peut-être que ces bâtimens entreront dans le port... peut-être!... Elisabeth, un jour seulement!... La nuit vint; pour elle il n'y eut plus de jour.

Oh! ma sœur m'a dit encore d'autres paroles, mais elles se mêlèrent aux prières d'un ange; moi, je ne saurais les répéter.

Ma sœur m'a dit qu'elle osa aller la voir quand la vie eut cessé, et que, sur son visage, une lueur d'espérance, plus douce que celle de la terre, se mêlait aux traces de la douleur... Ce triste récit, combien me le suis-je fait répéter! Ses dernières paroles, j'aurais voulu sans cesse les entendre; et, pour goûter un funeste plaisir, j'eus le courage de cacher ce qui se passait au fond de mon cœur. J'allais interroger ses amis, ses vieux parens. Heureux celui qui ne doit point se contraindre! Sa douleur est vive, mais elle peut s'apaiser; plus

p. 102.



La nuit vint, et pour elle il n'y eut plus de jour.

elle est légitime, plus elle trouve de consolations. Je renfermai tout au dedans de moi ; le fer entra lentement, et me fit une plaie que rien ne peut guérir !...

Ici André s'arrêta... ses regards seuls parlèrent. Ses compagnons n'osaient l'interroger ; ils gardèrent long-temps un profond silence ; enfin Jacques le rompit.

M. André, lui dit-il, je ne suis qu'un pauvre berger, et mes conseils ne sont pas toujours suivis ; mais dans le repos nous réfléchissons, et souvent j'ai pensé à vous. A l'heure où je quitte la bruyère, je vous vois marchant de ce côté. Que va-t-il chercher là? me dis-je ; pourquoi se plait-il dans sa tristesse? et pourquoi n'essaie-t-il point de la dissiper? Ma vieille mère est morte, ma femme l'a suivie ; je n'ose entrer dans ce cimetière, et lui, il ne le quitte jamais. Il ne faut pas augmenter sa peine, M. André. Les voyages vous ont été malheureux ; mais maintenant ils vous consoleraient, si vous m'écoutiez : votre chagrin pourrait se guérir.

Il a raison, continua M. de L., qui, pendant ce

récit, avait plus d'une fois senti ses yeux humides de larmes; il a raison. Voyagez ou venez parmi nous, M. André, vous trouverez des amis; mais fuyez ces lieux, où vous consume le chagrin.

Mon Dieu! mon Dieu! dit le marin, il n'y a pas que de la douleur dans mon âme!... Je manque de ces affections qui accompagnent l'homme au déclin de ses jours. Il faut user la douleur, monsieur, plutôt que de la distraire : ce qu'on oublie au milieu de ce monde, on le retrouve dans une solitude à laquelle on ne s'est point accoutumé; tel est le malheureux que l'opium engourdit, et qui ne peut plus goûter le sommeil que la nature doit nous donner.

Eh! pourquoi donc irais-je chercher en d'autres lieux le bonheur que je n'ai pu trouver ici? Ici du moins il me reste un souvenir, et que ce souvenir a de puissance! Il m'arrête pour le reste de ma vie où ma mère, malgré ses pleurs, n'a pu me retenir, où Marie elle-même m'a supplié inutilement. Ta mémoire, ô Marie! a plus de pouvoir que ton désespoir, et je t'aime comme tu m'aimais quand tu ne peux plus m'entendre...

Jacques, vous me conseillez d'aller distraire dans les pays que j'ai déjà visités ce chagrin qui vous attendrit, et qui me rend parmi vous un objet de pitié... En d'autres lieux, Jacques, verrai-je cette croix!... pourrai-je découvrir sa cabane?... me dira-t-on sans cesse combien elle fut bonne?... entendrai-je le pauvre m'implorer en son nom?... verrai-je jusqu'aux enfans du hameau cesser leurs jeux quand je leur parle d'elle?... Marie, ta mémoire n'a point quitté ces rivages, et moi, je ne les abandonnerai plus!... La vue de ce rocher me punit; il me faudrait un châtiment éternel...Vous me demandez ce qui m'attache à cette croix; c'est ce sentiment dont j'ai manqué, c'est ce qui unit tous les êtres entre eux, c'est ce qui remplit les cœurs de tendresse : sa vue remplace tout pour moi... Isolé sur la terre, ici je suis attaché à quelque chose; fatigué de mon existence, ici j'en espère la fin! Ils disent que je n'ai rien chéri sur la terre, et que je ressemble au passager que nul n'a le temps d'aimer : ils se trompent; ici... il y a quelqu'un qui m'aime!...

Et d'ailleurs où porterai-je mes pas? quel pays n'ai-je point visité? que n'ai-je point observé?

Irai-je dans l'Afrique voir arracher des hommes à leur famille, et des cœurs sans pitié briser des liens qu'ils n'ont jamais connus? Là je n'éprouverais d'autre sentiment que celui de la haine. Non, je reste ici; j'ai besoin de pleurer !...

Sera-ce dans le Nouveau-Monde qu'il me faudra errer ? Là, quand on n'a point anéanti les peuples, on les asservit, et le fouet qui frappe des esclaves flétrit le cœur de l'homme libre. Si des villes nouvelles promettent le bonheur, les forêts parlent de nos crimes, les souvenirs ne retracent que des forfaits. Ici les souvenirs sont douloureux; mais ils rappellent tant de vertus qu'en faisant gémir ils consolent !...

Irai-je visiter les rivages de l'Asie? oublierai-je ce que j'ai vu, pour y chercher le repos ? Là, des peuples orgueilleux se vantent encore des crimes qu'ils ont commis. L'être faible qui rampe devant eux oublie les droits de la nature : son cri est celui de la soumission, le malheur est son partage ; mais la pitié qu'il m'inspire ne le toucherait pas. Ici, Jacques, quand je la plains, elle doit m'entendre ?...

Ce faible espace que nous habitons n'est point l'Europe, dites-vous? puisque partout on est cruel, l'Europe sera l'asile des vertus. Eh bien! moi j'y vois réuni tout ce qui afflige le reste du monde. Ici les cœurs sont peut-être indifférens à mon sort, mais ils sont simples ; ils plaignent quelquefois. Je ne puis goûter la tranquillité, mais la plage retentit des chants heureux de mon enfance ; le vieillard, prêt à descendre dans la tombe, me pardonne et me sourit! ma mère me voit!... un ange m'appelle?... Je n'ai plus que des souvenirs; les souvenirs sont tout pour moi!...

Ici André s'arrêta, et ses regards immobiles se fixèrent vers le ciel, car c'est ainsi que l'homme tourmenté d'un lent désespoir cherche à implorer le repos, qui le fuit ; mais l'infortuné sentit que sa prière était vaine, ses yeux retombèrent bientôt vers la terre, et il dit à voix basse : Ici, rien!... rien!... que l'isolement!...

FIN.

RENSEIGNEMENS

AUTHENTIQUES

SUR LA DÉCOUVERTE DE L'ILE DE PITCAIRN,

ADRESSÉS A L'AMIRAUTÉ DE LONDRES.

RENSEIGNEMENS

SUR LA DÉCOUVERTE DE L'ILE DE PITCAIRN,

(Voyez page 67.)

Nantukett, 1er mars 1813.

« Milords, V. S. voudront bien m'excuser si je prends la liberté de leur faire part d'une circonstance remarquable de mon dernier voyage à la mer Pacifique. En février 1808, je touchai à l'île de Pitcairn (lat. 25° 2, S. long, 130° O de Greenwich). Mon objet principal, dans ce voyage, était de me procurer des fourrures pour le marché de la Chine. D'après les détails donnés sur cette île par le capitaine Carteret(*), je la croyais déserte ; mais en approchant du rivage dans mon bateau, je vis venir à moi, dans un double canot, deux jeunes hommes qui m'offrirent des fruits et un porc. Ils s'adressèrent à moi en anglais, et m'apprirent qu'ils étaient nés dans l'île, d'un père anglais, qui avait appartenu à l'expédition du Capitaine Bligh.

« Après quelques conversations avec eux, je les accom-

(*) Cette île, qui a environ cinq milles de circonférence, fut découverte le 2 juillet 1767 par le capitaine Carteret, qui l'appela Pitcairn, du nom de M. Pitcairn, son lieutenant. Elle était habitée. Elle est éloignée d'environ cent cinquante lieues S. de celle de a Providence.

pagnai au rivage. Je trouvai là un Anglais nommé Alex. Smith, qui me dit avoir fait partie de l'équipage du *Bounty*, et qu'après avoir mis à la mer, dans un bateau, le capitaine et ses officiers, lui et ses camarades insurgés étaient revenus à Otahity dans l'intention de s'y fixer; mais que Christian et huit autres, lui compris, préférèrent de chercher un autre asile. Ils prirent à Otahity des femmes et six domestiques, ils partirent pour l'île Pitcairn, où ils détruisirent le vaisseau, après avoir retiré tout ce qui pouvait leur être utile. Au bout de six ans environ de séjour dans cette île, les domestiques assassinèrent tous les Anglais, à l'exception de lui, Smith, qui échappa, quoique grièvement blessé. Dans la même nuit, les veuves otahitiennes firent main-basse sur les assassins, et elles restèrent depuis cette époque seules avec lui et leurs enfans.

« Je fis un très court séjour dans cette île, et à mon départ, Smith m'offrit une montre marine et une boussole azimutale, qu'il me dit avoir appartenu au *Bounty*. Le gouverneur de l'île de Don Juan Fernandez me prit la montre environ six semaines après. Je réparai la boussole, et je m'en servis dans mon voyage en retour : on lui a mis depuis, à Boston, une nouvelle rose des vents. J'ai l'honneur d'envoyer cet instrument à vos seigneuries, présumant que la circonstance qui me l'a procuré peut lui donner quelque prix à vos yeux. »

Signé M. Folger.

A peu près dans le même temps, on reçut de nouveaux renseignemens sur cette intéressante colonie, dans une lettre adressée à l'amiral Dixon par sir Thomas Staines, du navire de S. M. *le Briton*. En voici la copie :

Briton, Valparaiso, 18 octobre 1814.

« Milords, j'ai l'honneur de vous informer que dans mon passage des îles Marquises à ce port, le 17 septembre au matin, je découvris une île qui, d'après les chronomètres du *Briton* et du *Tagus*, ne se trouve pas marquée sur les cartes de l'amirauté. Je mis en panne jusqu'au jour, et alors je m'en approchai pour voir si elle était habitée. Je vis bientôt qu'elle l'était, et à ma grande surprise, tous les individus qui vinrent à moi, au nombre de quarante, parlaient très bon anglais. Ils descendent de cette portion de l'équipage du *Bounty*, qui, après leur fatale révolte, vint d'Otahiti s'établir dans cette île, où ils brûlèrent leur vaisseau.

« Christian paraît avoir été le chef et le seul instigateur de l'insurrection. Le seul Anglais qui ait survécu à cet acte est un vénérable vieillard nommé John Adams (*), dont la conduite exemplaire et les soins paternels qu'il a pris dans cette petite colonie m'ont frappé d'admiration. L'éducation pieuse qu'il a donnée à tous les enfans, les sentimens religieux qu'il a su inspirer à ces jeunes âmes, l'ont entouré d'un respect et d'une prééminence tels, qu'il est révéré comme le père de toute la colonie.

« Le premier individu né dans l'île est un fils de Christian : il se nomme *Jeudi-Octobre Christian* (**). Son père fut victime de la jalousie d'un Otahitien, qui l'assassina environ trois ou quatre ans après leur arrivée. Ils avaien

(*) Il n'y avait aucun matelot de ce nom dans l'équipage du Bounty. Il est probable qu'Alexandre Smith prit ce nom pour n'être pas reconnu.

(**) On voit que Christian avait lu Robinson.

été accompagnés par six hommes et douze femmes des naturels d'Otahiti. Les hommes ont tous succombé aux querelles désespérées survenues entre eux et les Anglais, et cinq de ces derniers sont morts à diverses époques ; en sorte qu'il ne reste maintenant des fondateurs de la colonie qu'un homme et quelques femmes.

« Cette île est sans doute l'île Pitcairn, qui est mal placée dans les cartes. L'observation du soleil à midi nous donna 25° 1', latitude S., et les chronomètres du Briton et du Tagus, 130° longitude O. de Greenwich. L'île abonde en ignames, bananes, cochons, chèvres, volailles ; mais elle n'offre aucun abri aux plus petits navires : on n'y pourrait faire de l'eau qu'avec la plus grande difficulté.

« Je ne puis m'empêcher d'exprimer ici mon vœu que cette île puisse attirer l'attention de quelques-unes de nos louables sociétés religieuses, surtout de celle dont l'objet est la propagation de la religion chrétienne ; tous les habitans parlent également la langue anglaise et celle d'Otahiti ; cette circonstance serait particulièrement favorable.

« Ils n'ont eu connaissance que d'un seul vaisseau depuis leur établissement dans l'île. C'était un navire américain nommé *la Topaze*, capitaine Mai Hew Folger, qui y parut il y a environ six ans (c'est celui dont on vient de lire le récit).

« L'île est, comme disent les marins, cerclée de fer (*iron bound*), bordée de rochers abruptes. Il est difficile en tout temps d'y aborder, même en bateau ; mais un navire peut s'en approcher à peu de distance sans danger, la mer étant profonde. »

Signé T. STAINES.

Depuis la publication de ces lettres, il est parvenu en Angleterre de nouveaux détails fort curieux sur cette singulière société. Nous allons les mettre sous les yeux de nos lecteurs, persuadé qu'ils leur offriront autant d'intérêt que nous en avons trouvé à les lire.

« La persuasion des officiers du *Briton* et du *Tagus*, qu'une île qui ne se trouvait sur aucune carte était inhabitée, dut accroître beaucoup leur surprise de découvrir, en s'en approchant, des plantations régulières et des cabanes bien mieux construites que celles des îles Marquises. A deux milles du rivage, ils virent quelques habitans qui, portant leurs canots sur leurs épaules, traversaient hardiment la houle qui brisait sur la plage, et qui pagayaient vers le navire dans ces embarcations légères; mais l'étonnement fut sans mesure, quand on entendit un de ces insulaires, arrivé sous le vaisseau, crier en bon anglais: Won't you heave us a rope now? (holà! ne voulez-vous pas nous tendre un grelin?)

Le premier qui monta à bord du *Briton* expliqua bientôt l'énigme. Il dit qu'il s'appelait *Jeudi-Octobre Christian*, et qu'il était l'aîné des enfans nés dans l'île. Il paraissait avoir environ vingt-cinq ans : c'était un beau jeune homme d'environ six pieds (anglais) ; ses cheveux étaient noirs foncés; sa tournure était gracieuse et ouverte; son teint brun, mais sans mélange de la couleur cuivreuse particulière aux insulaires de l'océan Pacifique. Il n'avait d'autre vêtement qu'une pièce d'étoffe autour des hanches et un chapeau de paille orné de plumes. « Nous retrouvâmes avec grand plaisir, dit le capitaine Pipon, dans son visage, où se peignait la bienveillance, tous les traits d'un bon et honnête Anglais. Je ne pouvais le fixer sans me sentir ému de ten-

dresse et de compassion. Son compagnon, qui se nommai George Young, était un beau garçon de dix-sept à dix-huit ans. »

Si l'étonnement des capitaines des deux navires fut grand lorsqu'ils s'entendirent saluer en anglais, leur surprise et l'intérêt de la situation s'accrurent encore lorsque sir Th. Staines, ayant fait descendre les jeunes gens dans l'entre-pont et leur ayant offert quelque chose à manger, l'un d'eux se leva, et, joignant dévotement les mains, articula, du ton le plus recueilli, la prière d'usage : « Soyons reconnaissans envers le Seigneur pour le bien qu'il nous offre. »

A la vue d'une vache à bord du *Briton*, ces jeunes gens éprouvèrent beaucoup de surprise ; ils discutaient entre eux la question de savoir si c'était une énorme chèvre ou une truie à cornes.

Les deux capitaines des vaisseaux de S. M. accompagnèrent les deux insulaires à leur retour dans l'île ; ce ne fut pas sans quelque peine et sans être mouillés à fond qu'ils atteignirent le rivage. Ils virent aussitôt venir à eux un homme d'environ soixante ans (c'était John Adams), qui les conduisit à son habitation. Il avait avec lui sa femme, très vieille et aveugle. Il ne s'approchait pas sans crainte ; on s'empressa de le tranquilliser, en l'assurant que tout était oublié et que la visite était purement amicale. On ne peut décrire la joie touchante qui suivit cette déclaration et les transports de toute cette jeunesse en voyant arriver des *compatriotes*. Dans un instant des œufs frais, des ignames, des noix de coco et des fruits furent entassés devant eux. Le bon Adams voulut même tuer et apprêter de suite un cochon, mais la brièveté de la visite ne le permit pas.

On compta dans cette intéressante colonie quarante-six

individus de tout âge. Les jeunes gens, tous nés dans l'île, étaient taillés en athlètes, sous les plus belles formes; leur abord était ouvert et agréable, la bienveillance et la bonté du cœur se peignait dans leurs traits; mais les jeune femmes devinrent l'objet d'une admiration plus particulière encore ; elles étaient grandes, robustes, faites à ravir. Avec le sourire sur les lèvres et la plus douce sérénité sur le visage, elles se montraient modestes et timides à un degré qui honorerait la nation la plus faite aux habitudes de la vertu. Toutes avaient les dents comme de l'ivoire, et la population entière des deux sexes portait dans ses traits le caractère anglais le mieux prononcé. Les jeunes femmes n'avaient de vêtemens qu'une pièce d'étoffe qui descendait de la poitrine aux genoux; et la plupart portaient négligemment sur leur épaules une sorte de manteau qui descendait jusqu'aux pieds, mais qui, n'étant destiné qu'à les mettre à l'abri du soleil, était souvent mis de côté, et leur buste offrait alors les formes les plus gracieuses et les plus belles qu'il soit possible d'imaginer. Elles se font des bonnets tout-à-fait élégans, et quoiqu'elles n'aient reçu d'instruction dans ce genre que de leurs mères otahitiennes, le capitaine Pipon remarquait que les modistes de Londres pourraient prendre là des modèles de bon goût uni à la simplicité.

La modestie naturelle à ces jeunes femmes, et les principes de religion et de morale que John Adams a eu soin de leur inspirer dès l'enfance, les ont maintenues jusqu'à présent innocentes et pures. Adams affirma que, depuis la mort de Christian, on n'avait pas eu dans la colonie un seul exemple de désordre à cet égard, comme à aucun autre. Tous sont occupés des travaux de la culture, et lors-

qu'ils ont défriché de leurs mains assez de terrain et élevé assez de bétail pour fournir à l'entretien d'une famille, on leur permet de se marier, mais toujours avec l'approbation d'Adams, qui les unit alors par une sorte de cérémonie à laquelle il a donné le caractère religieux.

La plus parfaite harmonie paraît régner dans cette intéressante société : leurs querelles, qui sont rares, ne sont jamais, selon leur expression, que des *querelles de langue.* Leurs transactions se bornent à des échanges de denrées ou d'autres objets, opérations auxquelles préside toujours la plus parfaite loyauté.

Leurs habitations sont très propres en dehors comme en dedans. Le petit village de Pitcairn est bâti en forme de carré, dont le côté supérieur est habité par John Adams et sa famille, composée de sa femme aveugle, de trois filles entre quinze et dix-huit ans, et d'un garçon de onze ans; il a de plus une fille de sa femme d'un premier mari, et un gendre. Jeudi-Octobre Christian occupe le côté opposé du carré. La place est un gazon sur lequel on laisse aller la volaille, mais qui est défendu des dégâts du bétail par une barrière qui en fait le tour. Tout a été construit d'après un plan raisonné, et rien n'y ressemble à ce qu'on trouve dans les autres îles de cet océan. Les meubles de l'intérieur sont bien travaillés ; on voit des lits propres, des tables, des chaises, des coffres qui contiennent les vêtemens fabriqués avec de l'écorce d'un certain arbre, que les femmes d'Otahiti savent fort bien préparer. L'intérieur de la maison d'Adams est divisé en deux pièces, et les fenêtres ont des volets pour la nuit. Les jeunes gens des deux sexes travaillent presque toujours, sous la surveillance d'Adams, à la culture des cocotiers, des bananiers, de l'arbre à pain,

des ignames, des patates douces et des turneps. Ils ont aussi des cochons et des chèvres en abondance : il y a même des cochons sauvages dans les bois, et la mer fournit autour de l'île de l'excellent poisson.

Ils fabriquent eux-mêmes leurs outils d'agriculture avec le fer qu'ils retirèrent dans le temps du *Bounty*. Ils le forgent, non sans beaucoup de peine, pour en faire des bêches, des haches et d'autres instrumens. Ce n'est pas tout ; le bon vieillard a tenu un registre exact de la nature et de la quantité d'ouvrage fait par chaque famille, et chacune a son compte de recette et de dépense ouvert. Indépendamment des propriétés particulières, il y a un magasin général dont on tire divers objets pour les besoins des particuliers, qui en tiennent compte ; en outre, des échanges de toute espèce ont lieu entre eux selon leurs convenances, et sous l'inspection d'Adams, qui en garde registre. » (Extrait du *Journal des Voyages*, publié par Verneur.)

En 1829, un écrivain dont les admirables récits ne sont pas assez lus, M. Moerenhout, vécut plusieurs mois parmi cette peuplade. C'est dans sa relation surtout qu'il faut lire l'histoire de Pitcairn, c'est là qu'il faut étudier cette population innocente qui aura réalisé un moment les fictions du poète et les rêves d'un autre âge. Rien n'est oublié dans le voyageur; après qu'il nous aura raconté sa visite aux ruines de l'île, ses conventions avec les bons habitans qui l'accompagnent sur d'autres rivages, cette pêche aux perles qui doit l'enrichir et qui les éloigne un moment de leurs riantes habitations, il nous dira aussi la résignation des bons insulaires, puis les joies du retour, la douleur sainte, qui précéda la mort du vieil Adams, et enfin il

termine en nous instruisant des dernières destinées de cet empire d'un jour, qui finit comme tous les empires.

« Au commencement d'avril 1829, Adams mourut entouré de tous ses enfans. Pendant les derniers jours de la maladie qui le conduisit au tombeau, dans les courts intervalles où la violence de la douleur lui permettait de se reconnaître, il avait témoigné le désir de voir les habitans se choisir un chef, ce qui, néanmoins, ne se fit pas d'une manière officielle; mais après sa mort, Ed. Young, surnommé Tati, tout en refusant toute espèce de titre prit de fait le gouvernement de la petite colonie. Tout ce qui était d'intérêt général lui était confié: c'était un homme de sens et de conduite; aussi ferme que droit, il maintenait es étrangers et parvint en peu de temps à applanir toutes es difficultés qui s'étaient élevées sur le legs de Bunker. Il réussit même à réconcilier, du moins en apparence, Nobbs et Buffet, si longtemps ennemis et dont les inimitiés prolongées, pouvaient de nouveau compromettre la tranquillité générale.

» Dans cet état de choses, et sous la direction de ce nouveau guide, tout allait à peu près comme autrefois et promettait encore aux colons anglo-taïtiens, une longue suite de jours heureux; quand en mars 1831, un événement inattendu vint les surprendre au milieu de leurs douces jouissances, et détruire à jamais les charmes de leur paisible existence, en les arrachant à leur île chérie. J'ai parlé plus haut des craintes exprimées par Adams au capitaine Beechey en 1825, sur l'insuffisance présumée du sol de Pitcairn pour ses descendans plus nombreux, jointes à son désir que le gouvernement anglais voulût bien transporter sa petite colonie en tel lieu jugé plus sortable. De

retour en Angleterre, le capitaine, dans l'intention de servir un peuple auquel il s'intéressait vivement, soumit à son gouvernement la requête du vieillard, par suite de laquelle un bâtiment de guerre et un transport anglais vinrent en 1831, de Port Jackson à Pitcairn, à l'effet d'en transporter les habitans à Otaïti, lieux que quelques faux rapports avaient désigné comme le plus propre à les recevoir. Les vaisseaux arrivèrent le 7 mars. Les habitans étaient au désespoir; car instruits de la démarche du vieux Adams, ils avaient depuis longtemps écrit en Angleterre pour demander en grâce qu'on ne les arrachât point à leur foyer. Mais leur supplique n'était pas parvenue; et maintenant que ces bâtimens étaient là attestant la sollicitude du gouvernement anglais pour eux, ils n'osaient refuser. Ils se contentèrent de demander qu'on les ramenât à Pitcairn, s'ils ne se trouvaient pas bien dans leur nouvel asile. J'ignore si cela leur fut promis; je ne crois pas que le commandant leur en eût personnellement fait la promesse, mais il est certain qu'ils y comptaient.

» Ils arrivèrent à Otaïti le 24 mars 1831 dans un moment peu favorable, puisqu'alors la reine et quelques chefs en querelle avaient des armées en présence prêtes à en venir aux mains. Les vaisseaux entrèrent vers le milieu du jour dans la baie de Papaïti, au nord-ouest de l'île. Je m'y trouvais alors, et prévenu qu'à bord d'un de ces bâtimens étaient les habitans de Pitcairn, je m'y rendis aussitôt pour les voir; car j'étais dans Otaïti la seule personne qu'ils connussent. Nous renouvelâmes connaissance de la manière la plus cordiale, et j'appris d'eux tout ce qui s'était passé dans leur île depuis mon départ. Ils ne paraissaient pas trop satisfaits de leur voyage, mais ils trouvaient l'île belle, et espéraient y pouvoir vivre heureux et tranquilles.

Je ne partageai pas leur espoir, et cependant afin de ne pas les attrister par des réflexions tardives, je fis de mon mieux pour les encourager ; m'affligeant en secret plus que jamais de voir ce bon et vertueux peuple arrivé dans un lieu aussi profondément immoral, dans une telle école de corruption ; et jetant un œil de pitié sur toutes ces jeunes filles, je maudissais les imprudens dont les absurdes suggestions pouvaient amener tant de malheur.

»Dès la première nuit les Pitcaïrniens furent désabusés et connurent à la fois tous les dangers de la démarche qu'on leur avait fait faire, et toute l'horreur de leur position, en devenant témoins de scènes telles, que loin d'en avoir l'idée, ils n'en auraient pas même osé soupçonner l'existence. »

. . . .

La licence qui règne habituellement à Otahiti ne pouvait s'allier avec la pureté irréprochable de leurs mœurs ils allèrent dès le lendemain déclarer au commandant du bâtiment de guerre qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient rester en un tel lieu. Ils demandaient avec instance qu'on les ramenât à Pitcairn.

» Il était trop tard, on ne put les écouter, et le jour même tous furent débarqués. La reine leur accorda un territoire, eut pour eux des égards, et les habitans même de l'île, hospitaliers et bons, malgré la dissolution de leurs mœurs, les accueillirent favorablement : moins vertueux, ils auraient pu s'y trouver bien, mais purs comme ils l'étaient, autant eut valu pour eux le séjour des enfers que celui d'Otaïti.

» Ils restèrent quelques jours à Papaïti, nourris aux dépens du gouvernement anglais par un résidant de cette nation avec lequel le commandant avait pris des arrangemens pour leur entretien pendant six mois ; puis ils par-

tirent pour Papaoa, district de la reine, au nord de l'île, où se trouvait le territoire qu'on leur avait accordé; mais là n'ayant point encore de demeures, ils furent obligés de loger avec des familles indiennes, ce qui devait leur mettre sous les yeux les infernales scènes du bord, dans la nuit de leur arrivée; aussi n'y tinrent-ils pas longtemps, et peu de jours après ils revinrent à Papaïti, où tous logés dans une maison spacieuse, ils étaient moins exposés au spectacle d'actions et à l'ouïe de discours qui révoltaient leur délicatesse.

» Ne sachant que devenir, transplantés qu'ils étaient de lieux où ils avaient coulé une vie si douce et si tranquille en d'autres lieux où il leur était impossible de se fixer, découragés, abattus, inquiets, craignant pour leur famille, ces infortunés de tout sexe, de tout âge, furent atteints bientôt d'une nostalgie qui, en peu de temps, en enleva plusieurs, et qui les eût tous moissonnés si l'on n'avait trouvé moyen de les rendre à leur île, ce dont on s'occupa sans délai, quand on vit qu'ils ne voulaient absolument pas rester et qu'ils étaient exposés à une mort presque certaine. Moi, le premier, ayant affrété une goëlette pour l'île Hood, je pris à frais communs des arrangemens avec le capitaine pour en ramener douze à Pitcairn, afin de conserver leurs plantations et les animaux qui pouvaient être détruits si quelque bâtiment y touchait. Il leur fallait longtemps pour s'y rendre, et déjà atteints de la maladie, deux d'entre eux, après avoir langui pendant le voyage, moururent peu après leur arrivée. . . . .

» J'attendais de Valparaiso une grande goëlette, je promis de l'employer à les ramener à Pitcairn, mais ce bâtiment n'arriva pas; et la maladie faisant des progrès, j'offris d'acheter la goëlette des missionnaires et de les transporter dans leur île.

» Ils quittèrent Otaïti le 14 août après avoir perdu douze d'entre eux, et plusieurs emportant le germe de leur singulière maladie. Les Pitcairniens, déjà si intéressans par la beauté et par la douceur de leur caractère, le devinrent encore davantage par leur malheur pendant leur séjour à Otaïti, de sorte qu'ils s'y firent aimer et longtemps regretter de tous : heureusement leur traversée fut courte, et aucun ne mourût en route ; mais il ne trouvèrent que dix individus des douze qui étaient partis les premiers. Robert Young et un fils de Christian étaient morts, ces dix survivans à leur tour eurent à regretter la perte de plusieurs de ceux qui existaient encore lors de leur départ d'Otaïti.

. . . .

» L'histoire et les maux de ce peuple ne finissent pas là. Nous avons su quelque temps après par des bâtimens qui y avaient touché, que rétablis dans leur île, ils avaient demandé des consolations à la religion et reprenaient peu à peu leur ancien genre de vie sous le guide prudent dont il a déjà été question ; mais malheureusement lui aussi tomba malade et mourut. Ce fut pour eux un coup fatal ; quelques uns même ensuite se livrèrent à l'ivrognerie et se mirent à fabriquer des liqueurs fortes, mais je ne crois pas que les choses aient été portées à des excès coupables, et ils vécurent encore en paix jusqu'au moment où un autre aventurier, arrivé dans l'île, en chassa les blancs qui l'y avaient précédé et y règne actuellement en tyran, s'il faut en croire les dernières nouvelles.

. . . .

On va même, dit-on, par ses ordres, construire une prison dans l'île. Une prison à Pitcairn!... la plume me tombe des mains à cette pensée. »

p. 125.



VOYAGE
AUX ILES MARION ET CROZET,

PAR LESQUIN, DE ROSCOFF.

(Voyez page 80.)

Les îles Marion et Crozet, dont il est fait à peine mention dans les plus savans traités de géographie, n'ont guère été décrites que par un voyageur resté inconnu, et qui a mis cependant tant de sincérité, j'allais dire tant de charmes, dans son récit, que c'est une bonne fortune toute littéraire de la reproduire. Nous en sommes bien sûr à l'avance, nul ne nous saura mauvais gré d'avoir remis en lumière cette relation toute naïve d'une région restée ignorée, et dont la découverte est due à l'un de ces aventureux voyageurs français dont on oublie trop souvent le nom et les services lorsque quelques années seulement se sont écoulées. Au moment où de nobles intelligences s'en vont explorer les limites de notre monde, et contempler les glaces du Spitzberg; quand d'intrépides explorateurs cherchent, dans le voisinage de l'autre pôle, les moindres vestiges de ces terres brumeuses

que rêva Kerguelen, il est sans doute du plus haut intérêt de soulever un coin du voile qui cache le deuil éternel de ces régions. Laissons parler M. Lesquin de Roscoff; je ne connais, pour ma part, que l'admirable fiction de de Foë que l'on puisse comparer au simple récit qu'il nous a fait.

« Ce fut le 28 mai 1825 que, guidé par une malheureuse étoile, je fis voile du Port-Louis (Ile-de-France), sur la goëlette l'*Aventure*, allant aux îles Crozet. Le désir de connaître ces îles, et l'espoir de bénéfices assez considérables m'avaient engagé à faire ce voyage, dont le but était de débarquer, sur une des îles, des barriques, pour être remplies d'huile d'héléphant marin et des vivres pour la partie de l'équipage qui devait rester à terre, afin de faire cette huile, après le départ du navire. L'armateur, M. Black, avait confié la direction de la pêche à un M. Fotheringan, et comme sujet anglais, ce dernier avait expédié la goëlette. L'équipage était composé de seize hommes Français, Anglais, Espagnols, Portugais et Hollandais, mélange qu'il est difficile d'éviter dans les colonies où les marins sont rares, et se paient extrêmement cher. Neuf hommes devaient rester sur l'île avec le maître de pêche; le reste était destiné à revenir à Maurice sous mes ordres, lorsque le chargement du navire serait effectué. Ces dispositions faites, on s'attendait généralement à une réussite : nous étions loin de prévoir quelle serait la fin de l'expédition.

» Avant de commencer le récit de nos malheurs, je crois devoir prévenir mes lecteurs que l'*Aventure* était du port de 55 tonneaux, et qu'une traversée de vingt-cinq à trente jours au plus ayant été jugée suffisante pour nous rendre à Crozet, l'armateur avait fait charger le navire autant qu'il l'avait pu, ne réservant qu'un très petit espace pour la quantité de pièces à eau nécessaires à la consommation pendant quarante jours.

» Poussés par un bon frais de vent de *sud*, nous perdîmes bientôt de vue les côtes de l'île-de-France, et les hautes terres de Bourbon, et dans peu de jours nous ressentîmes les vents variables. Du 6 au 19 juin, le temps fut extrêmement mauvais, et le froid se fit sentir d'une manière violente. Une neige épaisse tombait tout le jour, et la lune seule éclaircissait le ciel, et nous dirigeait par l'observation de ses hauteurs méridionales. Sans ce secours, il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de naviguer en hiver dans ces hautes latitudes sud, le soleil ne s'y montrant guères pendant les mois de juin et juillet. Les mers sont d'ailleurs très grosses, et chaque nuit est marquée par un coup de vent. Les temps terribles que nous éprouvions, nous avaient déterminés à ne faire délivrer qu'une bouteille d'eau par homme, dès le 10 juin ; et, le 25, nous rationnâmes à une demi-bouteille par homme ; ration que l'usage des viandes salées fait, comme on le doit bien penser, trouver extrêmement petite.

» Le 4 juillet au soir, nous vîmes une terre, et le 5, nous mouillâmes par un coup de vent de nord-ouest sur la côte du sud-est de l'île occidentale des îles Crozet. Malgré le besoin pressant d'eau, nous ne pûmes, à raison du mauvais temps, envoyer aucune embarcation en faire à terre.

Nous restâmes à bord, spectateurs de la scène pittoresque que nous avions devant les yeux. L'île était couverte de neige, le ciel était noir et menaçant, les vents soufflaient avec fureur; des oiseaux marins, surpris de voir un navire aussi près du rivage qu'ils avaient choisi pour asile, nous entouraient de tous côtés. Cette tristesse générale de l'île, à notre arrivée, cette image de désolation qui régnait partout, m'affectèrent : je crus y voir un pronostic de nos malheurs, et cette impression m'a vivement frappé depuis.

» Le mauvais temps dura jusqu'au 25 juillet, c'est-à-dire pendant 20 jours consécutifs, durant lesquels il nous fut constamment impossible de nous rendre à terre pour nous procurer de l'eau. Nous avions, dès le 10, réduit la ration à un verre par jour pour chaque homme; et le 25 toute l'eau était épuisée : nous nous décidâmes donc a expédier une pirogue à terre pour en faire, quoique le temps fut encore terrible et la mer très grosse. Neuf hommes s'embarquèrent, et nous eûmes bientôt, à l'aide de nos lunettes, la satisfaction de les voir débarquer sains et saufs. Nous ne restions à bord que trois hommes bien portans; le reste était malade, quelques uns d'eux faisaient craindre pour leur vie. Nous avions expédié dans la pirogue les plus robustes et les plus agiles de l'équipage. Les ordres les plus stricts avaient été donnés au patron de revenir à bord aussitôt l'eau faite ; mais le temps qui survint peu après leur départ du bord ne nous permit pas d'espérer que nos ordres fussent exécutés. La nuit fut terrible, les vents soufflaient du nord-ouest, et bientôt des grains multipliés les firent passer au nord-est. Ces derniers vents rendirent lamer affreuillase au mouge. Le mouvement du

navire le fatiguait : il se déclara une voie d'eau assez considérable pour nous tenir constamment la pompe à la main.

Vers minuit, un de nos câbles se rompit ; et, à deux heures du matin, notre chaîne-câble, notre dernier espoir, éprouva le même accident. Nous fîmes aussitôt porter la voilure convenable en pareille circonstance, c'est-à-dire que nous mîmes à la cappe, dès que nous fûmes au large de l'île. Pendant les dernières heures que nous passâmes au mouillage, le navire fut entièrement et continuellement inondé par des lames effrayantes, et alors nous perdîmes notre seconde pirogue, qui fut enlevée par un fort coup de mer. Notre situation, en ce moment, était vraiment critique. Sans autre ancre qu'un ancre à jet, sans canot, sans eau ; avec des hommes que leurs misères récentes, et l'état d'humidité continuelle dans lequel ils se trouvaient depuis six semaines, avaient totalement épuisés, à quoi devions-nous nous décider ? Nous résolûmes d'aller à l'une des îles orientales, et de nous assurer d'un endroit où nous pourrions nous approcher assez de terre pour y envoyer un radeau, et par ce moyen, nous procurer de l'eau. Nous visitâmes donc l'île du roi Charles ; mais en aucun endroit nous ne pûmes approcher la terre de moins d'un mille. Cette distance étant trop forte, et la mer d'ailleurs déferlant d'une manière épouvantable sur les rescifs qui, dans toutes ces îles, avoisinent et bordent le rivage, nous fîmes voile vers l'île Chabrol, et nous découvrîmes bientôt ses sommets blanchis : les vents soufflaient encore violemment. Nous parcourûmes le sud et l'est de l'île, et nous n'y vîmes que brisans. Dès que le temps se modéra, nous nous présentâmes à l'entrée d'une baie, où la mer ne nous

semblait pas aussi agitée que sur les côtes : nous y mouillâmes le 28 juillet au soir, à un mille de terre, avec notre ancre à jet. Le vent avait perdu de sa force. Vers le soir, un calme profond succéda aux tempêtes du jour ; et, pleins d'ardeur, à la vue d'un changement aussi inopiné, nous travaillâmes sans délai à notre radeau, qui fut terminé vers deux heures, le 29. M. Fotheringham, quoique malade, accompagné du matelot Louis, s'y embarqua ; trois hommes, dont deux aussi malades, les suivirent. On plaça deux pièces à eau sur le radeau, et ils s'efforçèrent, à l'aide d'avirons, de gagner la terre. Leurs efforts furent vains : après trois heures de tentatives infructueuses, ils furent obligés de revenir à bord. Le jour se faisait ; et bientôt les vents, se fixant au nord, nous chassâmes, sur notre ancre à jet. Nous voulûmes appareiller, parce que la direction dans laquelle chassait le navire nous faisait craindre d'être portés sur des brisans que nous avions derrière nous, et sur lesquels nous nous fussions d'ailleurs perdus corps et biens, les vents soufflant du nord avec violence, et rendant la mer très grosse. Nour levâmes notre ancre, et nous nous efforçâmes de sortir de la baie ; mais nous eûmes la douleur de voir que chaque bord nous approchait du rivage. Nous laissâmes encore tomber notre ancre à jet, espérant qu'elle pourrait tomber entre deux roches, et par ce moyen retarder notre perte. Elle ne tint pas le navire qu'une vague très élevée emporta sur un rescif, sur lequel la mer déferlait avec fureur. La secousse terrible qu'éprouva la goëlette fit tomber le mât de misaine. Une seconde vague nous retira du rescif et nous porta sur un autre rescif à une encâblure de terre. Alors, le navire s'ouvrit, et chacun chercha à se sauver : je m'élançai à

l'eau, et une forte lame me porta dans peu de temps à terre. La violence de la lame me pressa tellement contre une roche à mon arrivée à terre, que je perdis la respiration par le choc subit que j'éprouvai. Cependant, craignant une autre vague, je fis mes efforts pour gagner le haut du rivage, que j'atteignis sans peine. Aussitôt en sûreté, je regardai autour de moi, et j'aperçus deux de mes compagnons d'infortune, venus pareillement à terre, et qui tâchaient de gagner le lieu où je me trouvais. Bientôt je vis le reste de notre malheureux équipage porté à terre sur quelques matériaux, et sur la vergue sèche. Ils s'y rendirent tous heureusement, et à neuf heures, nous nous trouvions sur le rivage au nombre de sept hommes ; savoir : Fotheringham ; Pierre Aline, maître d'équipage ; Louis Joseph ; Jouan Salvador ; Christiern Metzelaar ; Adolphe Fortier et moi. Chacun remercia, dans son cœur, l'être bienfaisant qui, veillant sur nous, venait de nous délivrer de la fureur des flots et des horreurs de la soif ; et des sentimens de gratitude envers lui, succédèrent aux impressions de la terreur et de l'incertitude de notre vie. Ce premier devoir rempli, nous jetâmes les yeux autour de nous et nous contemplâmes quelques instans, dans le plus grand silence, le tableau désolant de cette déserte solitude. Une neige épaisse couvrait la terre, et la blancheur du rivage n'était ternie, çà et là, que par quelques troupeaux d'éléphans marins. Le froid nous tira bientôt de notre contemplation, et nous fit naturellement penser à nous en garantir. J'avais eu la précaution, lorsque je vis la perte du navire assurée, de me munir d'une corne d'amorce, contenant environ un quart de livre de poudre, et de deux pierres à fusil. La poudre avait été mouillée lorsque je

vins à terre ; mais cependant j'en trouvai une partie assez sèche pour pouvoir espérer d'être à même, par ce moyen, d'allumer du feu. L'île était dénuée de bois; mais quelques éléphans marins se trouvaient sur le rivage, et nous nous mîmes en devoir d'aller sur le champ en tuer un, pour employer sa graisse à notre feu. La houle, entre autres objets, venait de porter à terre un aviron de canot; nous nous en servîmes pour assommer le plus jeune éléphant du troupeau, les autres ayant quitté la place, dès qu'ils nous virent nous avancer en nombre vers eux. Nous dépeçâmes l'animal à l'aide de trois couteaux que nous nous trouvions avoir, et nous en portâmes la graisse à l'endroit où nous voulions allumer le feu. A l'aide de la poudre, et d'un morceau de velours provenant du collet de ma veste, nous eûmes bientôt du feu, sur lequel nous passâmes plusieurs pièces de graisse, et la grande quantité d'huile qui en découlait produisit dans peu de temps une flamme superbe. Nous nous approchâmes tous, et nous tachâmes de nous réchauffer. Dès que nous fûmes revenus de l'engourdissement général que nous avait causé le froid, nous retournâmes au rivage, sur lequel se trouvaient épars quelques objets précieux pour nous dans cette circonstance, entre autres quelques vergues et le grand mât d'hune, avec leur gréement et voiles, quatre barriques vides, un sac contenant environ 50 livres de biscuit, et le fond d'un coffre de charpentier, dans lequel il y avait une scie, une hache de tonnelier, une grosse vrille et un marteau. Nous transportâmes aussitôt ces objets dans un endroit où la mer ne pouvait les atteindre, et nous prîmes les voiles pour nous mettre à l'abri de la neige. Nous

dressâmes une tente, au milieu de laquelle nous entretînmes le feu, et nous nous disposâmes à nous garantir du temps terrible dont nous menaçait la nuit prochaine. Un besoin réel se faisait vivement sentir : la faim nous pressait, le sac de biscuit était tellement mouillé, que le pain n'était guères mangeable. Cependant, nous nous rationnâmes à une galette chacun : nous la mangeâmes et nous la trouvâmes bonne. Nous coupâmes ensuite quelques tranches de la chair de l'éléphant marin que nous avions tué, et nous les fîmes rôtir à l'aide de deux morceaux de cercle de barrique ; dès que nous les jugeâmes suffisamment rôties, nous essayâmes d'en manger ; mais le goût en était tellement mauvais, que nous fûmes obligés de nous décider à terminer notre repas de la même manière dont nous l'avions commencé, c'est-à-dire aux dépens de notre sac de biscuit. Le repas achevé, nous formâmes un cercle autour du feu ; et, après avoir nommé celui qui devait veiller à son entretien, nous nous laissâmes tous aller à nos réflexions. La neige, qui traversait la tente, nous empêchait de nous livrer au sommeil. Quelle fut cruelle et longue pour moi cette nuit, la première de ma captivité ! Que d'idées ne me suggéra-t-elle pas ! Je me trouvais sur une île située par de hautes latitudes sud, une île dont la position était très peu connue, que les navires ne fréquentent jamais, qui n'offrait aucune trace de végétation, et qui semblait n'avoir été produite que pour servir d'asile aux monstres marins ; je me trouvais sous un climat rigoureux, sans vêtement pour me garantir du froid, sans savoir même ce que nous devions employer pour nous mettre à l'abri du temps, et incertains si nous pourrions toujours nous procurer des alimens. Le souve-

nir d'une mère chérie, d'une sœur et de deux frères que j'affectionnais, que j'étais probablement condamné à ne plus revoir, absorba tellement mes idées qu'accablé de lassitude, je m'endormis sur une douvelle de barrique sur laquelle j'étais assis pour me préserver de la neige. Mon sommeil ne fut malheureusement pas de longue durée : un tourbillon de vent emporta les voiles qui nous couvraient et nous laissa ainsi exposés aux injures du temps. Nous fûmes obligés, alors, de nous lever et de nous tenir toujours en mouvement pour ne pas geler. Enfin, le jour parut à notre extrême satisfaction, et nous nous rendîmes aussitôt au rivage, pour voir ce que la mer y avait jeté pendant la nuit. Nous n'y trouvâmes que les débris du navire, et des paquets de douvelles de barriques. Nous fûmes ensuite à la recherche des voiles que le vent nous avait enlevées la nuit dernière : nous n'en trouvâmes qu'une, l'autre ayant probablement été emportée à la mer. Nous fûmes ensuite détruire un second éléphant pour l'entretien de notre feu, et nous revînmes déjeuner sur notre sac de biscuit, dont nous retirâmes un peu l'amertume en le faisant imbiber d'eau douce. Après cela, nous nous consultâmes pour décider à quel ouvrage nous devions nous livrer d'abord, et nous arrêtâmes que nous devions nous bâtir une maison des débris du navire; mais qu'en attendant nous devions chercher un abri provisoire contre l'air, et voir si la partie de l'île dans laquelle nous étions, n'offrait aucun moyen de subsistance préférable à celui que nous avions déjà employé. Nous nous séparâmes donc en deux bandes : j'allai avec l'une, m'assurer d'un asile pour la nuit, et M. Fotheringham, avec l'autre, visita la vallée. Je trouvai bientôt à une petite distance du

lieu du naufrage une caverne entaillée dans le roc, pouvant contenir cinq à six personnes. J'annonçai cette bonne nouvelle à mes compagnons d'infortune : un cri de joie fut leur réponse. Nous y établîmes donc notre feu, et la vue de l'autre revenant chargée de jeunes oiseaux, acheva de nous donner courage. Ils nous dirent avoir parcouru la vallée aussi loin qu'ils y avaient pu s'enfoncer à cause de la grande quantité de neige qui la couvrait; ils ajoutèrent qu'elle était terminée de tous côtés par de très hautes montagnes, qu'ils n'y avaient trouvé aucune trace de végétation, et qu'ils nous apportaient douze jeunes albatros, dont ils présumaient la chair meilleure que celle d'éléphant marin : c'était tout ce qu'ils avaient pu trouver. Nous fîmes rôtir cette viande, et nous la trouvâmes excellente, malgré la fumée dont elle était couverte. Nous travaillâmes ensuite à mettre en sûreté tout le bois que nous trouvâmes sur le rivage. Vers le soir, nous nous retirâmes dans notre caverne, et nous soupâmes de chair d'albatros rôtie au feu de graisse, et de notre biscuit avarié. La soirée se passa plus gaiement que la soirée précédente : quoique consternés à la vue du sort qui les menaçait, et des risques qu'ils couraient de passer toute leur vie, ou plusieurs années, sur un pareil rocher, mes compagnons ne se laissèrent pas abattre entièrement : mais, pensant à se résigner à leur malheur et à se procurer le plus de commodités possibles, ils entamèrent une conversation sur les moyens de se les donner, et de pourvoir à leur subsistance. Nous résolûmes donc de commencer dès le lendemain notre maison, nous réservant d'imaginer plus tard un moyen de la couvrir, la caverne dans laquelle nous étions étant très incommode à raison de son peu d'élévation qui n'était guère

que de trois pieds ; à cette décision se joignit celle de tâcher de fabriquer quelques ustensiles de cuisine avec le doublage en cuivre du navire, qui se trouvait sur plusieurs morceaux des débris venus à terre. Une chose, cependant, nous inquiétait : il nous fallait, pour entretenir notre feu, un grand nombre d'éléphans marins, et nos gens nous rapportaient en avoir vu très peu sur la grève. La crainte de manquer, par la suite, de feu, diminua un peu notre courage ; mais espérant dans cette providence qui vient toujours au secours des malheureux, nous réparâmes par un profond sommeil nos forces qu'avaient affaiblies nos misères.

Le dimanche 31 juillet, nous sortîmes de la caverne dès que le jour parut. Après avoir déjeuné de biscuit et du reste de notre viande d'albatros, nous nous disposâmes à bâtir la maison. Le temps qui, depuis longtemps avait été sombre et obscur, sembla ce jour se radoucir en notre faveur : le ciel était clair, mais il glaçait extrêmement fort. Nous passâmes la journée à porter les pierres nécessaires à la construction de la maison, tandis que l'un de nous s'occupait à fabriquer un vase en cuivre pour faire bouillir nos alimens ; mais la quantité de trous percés dans les feuilles de doublage, pour le passage des clous, l'empêcha de venir à bout de son projet. Vers trois heures de l'après-midi, la neige nous obligea de quitter l'ouvrage. Nous nous retirâmes encore dans notre caverne, et nous diminuâmes encore sensiblement notre sac de biscuit, ne pouvant nous résoudre à manger de la chair d'éléphant tant que nous aurions du pain, quelque mauvais qu'il fût. Cette nuit, il s'éleva un vent de nord-ouest violent, et la mer fut terrible dans la baie.

Le 1er août, nous sortîmes de notre caverne, et nous courûmes au bord de la mer, où nous trouvâmes plusieurs objets, véritables trésors pour nous, et venus à terre d'une manière extraordinaire dans le rouf que nous avions sur le pont. De ce nombre se trouvaient une caisse contenant une douzaine de couteaux, des fusils, une lance, une marmite, qui, bien que cassée, venait fort à propos à notre secours, un matelas qui m'appartenait, un outil de tonnelage, sept planches entières, composant le dessus du rouf, etc. Nous nous emparâmes aussitôt de tous ces objets, et les portâmes à notre magasin, nom que nous donnâmes à l'endroit où nous déposions les débris sauvés. Nous continuâmes ensuite les travaux du jour précédent, et nous eûmes, vers le soir, une quantité suffisante de pierres pour les murs de la maison. La nuit fit cesser le travail; en retournant à la caverne, nous rencontrâmes un amphibie récemment venu à terre, différant beaucoup de l'éléphant marin: la variété de sa peau nous fit lui donner le nom de léopard de mer. Nous le tuâmes sur-le-champ à coup de lance; nous le dépeçâmes et l'emportâmes à la caverne. Cet animal avait huit pieds de long, la tête longue et plate, les mâchoires garnies de deux rangées de dents très aigues, et il se remuait ainsi que l'éléphant; mais il avait les nageoires infiniment plus longues que ce dernier. Nous fîmes cuire la chair dans la marmite cassée que nous venions de trouver; mais nous préférâmes la chair de l'éléphant à celle du léopard : cette dernière avait un goût détestable, et quelques uns se crurent empoisonnés après en avoir mangé. La joie d'avoir sauvé tant d'objets nécessaires, et particulièrement les couteaux, fut sensiblement diminuée dans cette soirée par la manière dont notre équi-

page commençait à se conduire envers M. Fotheringham et moi. Quoique nous fussions les premiers à l'ouvrage toutes les fois que l'intérêt général le demandait, ils ne laissaient pas de trouver à redire sur notre conduite à cet égard, et osaient très souvent accompagner leurs reproches d'injures et même de menaces. Le partage des couteaux et la réclamation que je fis du matelas qui avait été sauvé, comme m'appartenant, et dans l'intention, d'ailleurs, de le prêter à un malade pour y reposer un peu plus commodément que sur la dure, donnèrent lieu à une vive discussion, à la fin de laquelle le ton ferme et décidé que nous prîmes ferma la bouche à leurs clameurs. Ces dissentions naissantes ne pouvaient que nous attrister, en nous faisant envisager l'affreux avenir qui nous attendait : aussi, cette nuit, ne fermai-je pas l'œil.

Le 2 août, la grande quantité de neige ne nous permit pas de travailler à la construction de la maison. Nous parcourûmes le rivage de la baie et nous trouvâmes une boîte renfermant un instrument de navigation et une légère somme d'argent. Le propriétaire ramassa l'instrument ; mais, croyant l'argent chose inutile désormais pour lui, il le laissa sur le rivage, et, tant était grande la persuasion que l'île devait être notre tombeau, personne n'y toucha. Nous rencontrâmes vers le milieu de la baie un troupeau d'éléphans marins, composé d'environ sept animaux. Nous en tuâmes trois et en transportâmes la graisse et la chair à la caverne. Nous en fîmes bouillir une épaule entière, car il ne nous restait plus que trois galettes de biscuit ; nous en fîmes sept parts que nous mangeâmes avec l'épaule bouillie. Tandis que nous avions du pain, la chair d'éléphant nous paraissait dégoûtante ; mais lorsque nous

fûmes privés de cet aliment, nous trouvâmes à cette chair à peu près le même goût que la chair du bœuf.

Le 3, nous déjeûnâmes de notre épaule bouillie, et nous commençâmes les murs de notre future habitation. Nous résolûmes de lui donner douze pieds de longueur, huit pieds de largeur et cinq pieds de hauteur. Ces dimensions paraîtront extrêmement petites à mes lecteurs; mais quand on considérera la rigueur du climat où nous nous trouvions, l'on conviendra que la petitesse de notre logement devait le rendre bien plus chaud que s'il avait été plus vaste.

Le 4, nous nous livrâmes aux mêmes travaux; mais une neige épaisse nous força à quitter l'ouvrage, vers midi : nous nous retirâmes donc à la caverne, où nous fîmes cuire pour notre souper les cœurs, les langues et les foies des trois éléphans que nous avions détruits le jour précédent. Ces parties n'étant point aussi huileuses que la chair, nous semblèrent meilleures; aussi nous les mangeâmes de très bon appétit. Toute la nuit, il tomba une grande quantité de neige; mais comme dans la matinée nous avions bouché l'entrée de la caverne par un mur de pierres, ne laissant pour y entrer qu'une très petite ouverture, nous n'en souffrîmes pas pendant la nuit, quoique le vent, soufflant sur la côte, y entassât des monceaux de neige.

Le 5 au matin, nous trouvâmes que le jour tardait beaucoup; ce que nous regardâmes d'abord comme un effet de l'ennui que nous éprouvions dans notre asile souterrain. Cependant, un de nous s'étant avancé à l'entrée de la caverne, ne tarda pas à s'apercevoir que la neige en avait bouché l'entrée. Il vint d'un air consterné nous annoncer ce malheur. Nous levant aussitôt, nous mîmes la

main à l'œuvre pour abattre le mur et déblayer l'entrée de la caverne : le mur fut abattu ; mais un amas de neige qui n'était retenu que par le rempart, tomba sur le champ, et forma un second rempart plus difficile à déblayer que le premier. Enfin, rivalisant d'ardeur pour nous tirer de cette dangereuse position, nous parvînmes, au bout d'environ deux heures, à revoir le jour. La neige tombait encore à flocons : nous continuâmes à travailler jusqu'après avoir rendu le passage libre, et nous rebâtîmes ensuite le mur. Alors, pour notre sûreté future, nous établîmes un quart, composé de deux hommes, chargés de déblayer le passage, à mesure que la neige l'encombrerait. Cette nuit, grâces à ces précautions, nous nous reposâmes en sécurité, après un souper excellent de chair d'éléphant, bouillie dans notre morceau de marmite. Nos gens de quart eurent beaucoup à faire dans la nuit, la neige ne discontinuant point de tomber.

Le 6, je me trouvais de quart, lorsque le jour parut, et le premier objet que j'aperçus fut un jeune éléphant sortant de la mer : nous le tuâmes et le dépeçâmes aussitôt. Ce surcroît de provisions venait fort à propos, car nous n'avions plus que peu de graisse pour notre feu, et la grande quantité de neige nous empêchait de parcourir la grève pour en chercher. Vers midi le temps changea, et un vent de sud-ouest très sec mit fin à la neige, et fit glacer toute la surface de l'île. Nous fûmes donc encore obligés de nous tenir cois dans notre caverne, nous occupant à faire du fil d'une pièce de cordage que nous avions sauvée : nous destinions ce fil à réparer nos effets, mais nous étions très incertains de ce que nous prendrions en guise d'aiguile, ne voyant rien propre à cela.

Le 7, le temps fut encore le même, et nous ne pûmes sortir de notre caverne. Nous vécûmes, du reste, de l'éléphant que nous avions tué la veille, et nous passâmes encore la journée à convertir les fils de carret en fil fin propre à coudre. Vers la nuit, le temps s'adoucit, et un vent violent du nord-ouest fit enfler la mer au point que nous passâmes la nuit dans des appréhensions continuelles qu'elle n'atteignit notre caverne, qui n'en était pas très éloignée ; cependant, elle se borna à venir deux ou trois fois en laver l'entrée sans s'y répandre.

Le 8, le vent était encore extrêmement violent ; mais le froid n'était pas aussi vif que le jour précédent. A la pointe du jour, nous courûmes sur le rivage, pour tâcher d'y trouver un éléphant, n'ayant plus rien à manger. Quelle fut notre surprise d'y voir, échoué, une partie du navire, et notamment une partie du rouf. Nous nous occupâmes sur le champ à démolir le rouf, qui était formé de planches très belles, et fort propres à couvrir notre maison. Nous portâmes ces planches au magasin, avec ce que nous avions trouvé dans le rouf, consistant en trois livres de navigation, et un exemplaire anglais des *Nuits d'Young*, ouvrage m'appartenant, une boîte de compas, deux lances à éléphant, et un sac contenant environ dix livres de haricots rouges, gonflés par l'eau salée. Possesseurs de ce dernier objet, nous nous rendîmes à la caverne, où nous déjeunâmes de ces haricots, que nous mangeâmes avec avidité, après en avoir réservé une partie pour semer au printemps prochain. A la suite du déjeuner, nous travaillâmes à la maison, quoique le froid se fît sentir d'une manière très vive. Avec un de mes compagnons, je parcourus le rivage pour tâcher de trouver un éléphant ; mais, en

dépit de mon attente, nous n'en trouvâmes aucun. Arrivés à l'autre extrémité de la baie, nous montâmes sur une colline qui la séparait d'une petite anse, et nous y descendîmes en nous laissant glisser sur la neige. Ne trouvant rien sur cette grève, nous nous disposions à nous en retourner, lorsque j'aperçus, à l'extrémité de l'anse, quelques taches sur la neige. Voulant m'assurer de ce que c'était, je m'y rendis ; et là je trouvai une centaine d'une espèce de pingoins, couchés sur leurs nids, et qui, effrayés sans doute de nous voir si près d'eux, se mirent en devoir de nous disputer le terrain. Cependant, les bâtons dont nous étions armés l'un et l'autre, ayant bientôt décidé la victoire en notre faveur, les pingoins abandonnèrent leurs nids, dans lesquels nous trouvâmes 138 œufs. Nous les ramassâmes avec ravissement, et les portâmes à la caverne, où nous trouvâmes nos compagnons d'infortune déjà rendus, ayant terminé deux des murs de la maison. Les œufs nous servirent à souper, et le lendemain ils formèrent notre déjeuner. Nous les fîmes frire à l'aide de notre marmite cassée, dans de l'huile d'éléphant, et nous les trouvâmes très bons : nous en mangeâmes 72 entre nous sept. Ces œufs sont un peu plus gros que les œufs de poule, ont la coque très dure, et diffèrent des autres œufs, en ce qu'ils sont ronds, et en ce que la partie que l'on nomme communément le jaune, est d'un rouge éclatant. Ils ont, comme nous l'avons éprouvé depuis, la propriété d'être un violent purgatif.

Le 9, le temps fut sombre et enclin au dégel ; nous terminâmes les murs de la maison, et tuâmes un éléphant mâle, extrêmement gros, que nous vîmes de loin sortir de la mer, et s'avancer vers la vallée. Nous le perçâmes

de plusieurs coups de lance, et le dépeçâmes ; puis, comme de coutume, nous portâmes sa graisse et sa chair à la caverne. La vue de cet animal nous fit plaisir, car nous étions assurés qu'il venait à terre pour y attirer les femelles, qui viennent mettre bas sur les grèves sous la protection des mâles, et que, dans cette saison, la grande quantité d'éléphans nous offrirait toujours le moyen d'avoir du feu et des vivres. Cette espérance nous fit passer la soirée assez gaîment, et quelques uns de nos gens, oubliant un instant leurs misères et l'avenir qui les attendait, firent retentir la voûte souterraine de leurs voix, qui n'étaient rien moins que mélodieuses. Je les voyais avec plaisir dans ces dispositions, persuadé que notre tranquillité commune ne serait fondée que sur la résignation que nous montrerions à notre sort. Mais trop de souvenirs m'agitaient, trop de pensées et de réflexions cruelles m'empêchaient de partager la gaîté commune. Pour leur cacher ma tristesse, qui eût probablement altéré leur joie, je parus m'endormir, et je pus m'abandonner librement aux impressions que j'éprouvais. L'avenir m'inquiétait : suis-je donc condamné à passer ma vie dans un pareil endroit, et, si je devais y rester toujours, trouverais-je toujours à me procurer les alimens dont j'aurais besoin ? D'ailleurs, comment se vêtir ? comment se procurer divers objets nécessaires à l'existence de l'homme ? Comment résisterai-je aux fatigues de courses journalières sur des montagnes couvertes de neige, sans chaussures, et par un froid rigoureux, dans toutes les parties de l'île, pour nous procurer de quoi subsister ? Telles étaient les questions que je m'adressais, et j'y répondais en moi-même. Quant à l'espoir d'une délivrance, Dieu seul savait quand elle aurait lieu. Je n'avais

que l'espoir bien vague d'une expédition faite à l'Ile-de-France, pour venir à la recherche du navire, et il n'était pas certain que, même dans ce cas, le navire expédié rencontrât les îles. Je ne pouvais donc même entrevoir quand je sortirais de cet aride rocher. Je ne craignais qu'une saison pour le manque de subsistance : c'était l'hiver, c'est-à-dire depuis mars jusqu'à septembre; attendu qu'en été l'île abonde en éléphans et en jeunes oiseaux de mer. En hiver, au contraire, les éléphans sont rares; et les jeunes oiseaux, à l'exception des albatros, ont tous pris leur essor et quitté la terre. Je m'endormis sur ces réflexions, et je trouvai dans le sommeil un oubli momentané de mes maux.

Le 10, un temps épouvantable nous empêcha de sortir; nous restâmes dans la caverne autour de notre feu, et nous nous occupâmes encore à faire du fil pour réparer nos effets, et à songer à ce que nous pourrions employer pour couvrir la maison. Après de mûres réflexions, nous résolûmes de la couvrir en peaux d'éléphant, cousues les unes avec les autres; mais, pour cela, il nous fallait des aiguilles, et nous ne savions qu'employer pour en faire.

Le 11, le temps se radoucit, et nous vîmes luire le soleil pendant toute la matinée, ce que nous n'avions pas vu depuis longtemps. A la pointe du jour, un de nous, sortant de la caverne, vit deux pingoins royaux sortir de la mer et s'avancer vers la montagne. Les chasser, les atteindre, et les tuer à coups de bâton, fut l'affaire de peu d'instans. Pensant que leur chair devait être meilleure que celle d'éléphant, nous fîmes rôtir ces deux pingoins pour déjeuner; mais nous préférâmes, après en avoir goûté, la chair d'éléphant, celle du pingoin étant sèche et ayant un

goût détestable. La vue de cette viande noire eût, je n'en doute pas, suffi pour dégoûter des gens moins affamés que nous. Cependant, pour épargner notre éléphant, nous en fîmes un repas. En dépouillant les pingoins, nous cassâmes une de leurs nageoires, que nous trouvâmes formée de plusieurs os très minces et longs : l'idée d'en faire des aiguilles nous frappa sur le champ, et nous la mîmes à exécution. Nous prîmes un des os ; nous lui pratiquâmes un chas avec un clou rougi, et lui fîmes une pointe. L'aiguille finie, nous y passâmes le fil que nous avions fait, et nous nous mîmes à coudre. Quelle fut notre joie, quand nous vîmes que cet instrument remplirait complétement nos vues. Nous fîmes quatre aiguilles des nageoires des deux amphibies ; après quoi, nous nous rendîmes au lieu où nous avions bâti la maison : elle était pleine de neige, que nous fûmes obligés de lever à l'aide de planches ; travail qui nous fit perdre presque toute la matinée. L'emplacement de la maison vide, nous élevâmes des bigues sur les murs pour supporter les planches. Cela fait, nous les ajustâmes sur la maison aussi près que possible l'une de l'autre. Nous venions de terminer ce dernier ouvrage, quand nons vîmes deux de nos gens, partis dès le matin pour l'endroit où nous avions trouvé des œufs de pingoins, revenir avec une charge d'œufs. Cette seconde trouvaille nous remplit de joie, et nous soupâmes de ces œufs, de préférence à nos autres mets. Nos gens nous dirent que les pingoins avaient abandonné leurs nids, dès qu'ils les avaient vus au haut de la colline. Les œufs qu'ils nous avaient apportés avaient probablement été déposés par les mêmes auxquels nous en avions retiré trois jours avant, et cela nous donnait l'espoir d'en avoir une pareille quan-

tité tous les trois ou quatre jours, pendant un certain temps. Cette journée était donc la mieux employée depuis notre naufrage. Nous avions trouvé le moyen d'avoir des aiguilles ; nous nous étions arrêtés à un moyen de couvrir la maison, nous en avions terminé la charpente ; nous avions trouvé une centaine d'œufs, mets délicat dans notre situation : c'était assez pour nous rendre joyeux, de sorte que la gaîté de la veille ne fut pas plus grande que celle de cette soirée.

Le 12, le temps fut froid et nébuleux ; nous nous rendîmes sur la grève de la baie, et nous y vîmes cinq éléphans mâles ; nous nous armâmes de lances, et en attaquâmes deux que nous réussîmes à tuer. Nous les dépouillâmes de leurs peaux, que nous transportâmes à notre habitation, et nous les joignîmes ensemble ; après quoi nous les étendîmes sur les planches et les roidîmes autant que nous le pûmes par des amarrages de bitord, fixés à des os d'éléphant piqués dans le mur ; ensuite, nous nous occupâmes à paver l'intérieur de notre habitation, et à y transporter la graisse et la chair des deux éléphans que nous avions détruits. La nuit mit fin à nos travaux et nous la passâmes dans la caverne.

Le 13, un froid violent se fit sentir, et nous ne pûmes d'abord déménager ; mais, vers 9 heures, le temps étant un peu plus modéré, nous transportâmes notre bagage, qui consistait en très peu d'objets, à notre nouvelle demeure, où l'on tira au sort à qui choisirait les places. Chacun, ayant sa place désignée, s'occupa à s'installer le mieux qu'il lui fut possible, prenant des pièces des débris du navire pour se garantir de l'humidité du pavé et s'en former un siége et un lit tout à la fois. On plaça le feu au

milieu de la maison, et nous commençâmes à trouver notre nouvelle maison préférable à la caverne ; mais un vent de sud très fort nous fit bientôt nous rappeler un objet que nous avions oublié : c'était une porte. Nous courûmes au bris, et nous trouvâmes un morceau des pavois très propre à cela. A l'aide d'une scie de tonnelier, que nous avions trouvée deux jours auparavant sur la grève, nous vînmes bientôt à bout d'exécuter notre projet, et avant la nuit nous eûmes une porte à notre habitation. Tout ce jour, nous fûmes assaillis d'une nuée d'oiseaux, seule espèce d'oiseaux terrestres que j'aie jamais vue dans ce pays et que j'appelle pigeons. La graisse qui se trouvait sur les peaux d'éléphans qui couvraient la maison les attirait en foule ; mais nous ne pouvions les atteindre à coups de pierres, tant ils étaient prompts à s'envoler dès que l'un de nous sortait de la maison. Vers le soir, le temps qui avait été couvert tout le jour, s'éclaircit ; je m'écartai de la maison, et je montai sur la colline au pied de laquelle elle se trouvait. De là je vis toute la vallée dans laquelle nous nous trouvions, et les hautes montagnes qui la bordaient en tous sens. La neige la couvrait entièrement, et le vent en faisait voler des tourbillons jusque sur le sommet de la haute montagne de l'est. Quelques éléphans mâles faisaient paraître, au-dessus de la surface blanchie, leur énorme rotondité, et semblaient, par leur immobilité, défier les frimas et les tempêtes. Des débris du navire, des paquets de douvelles de barriques épars çà et là sur le rivage, attestaient un naufrage récent, et le toit rougi de notre demeure indiquait que des êtres humains y avaient survécu. La vallée pouvait avoir deux milles de profondeur. Je vis, entre deux montagnes, une gorge qui sem-

blait devoir abréger le chemin à faire pour aller en quelque autre endroit de l'île. Cette découverte et la certitude que j'avais de l'existence d'une autre vallée dans le nord-ouest de l'île me fit prendre la résolution de partir le lendemain pour découvrir cette vallée, et m'assurer en même temps si elle était plus abondante en éléphans que celle dans laquelle nous vivions. Je descendis donc, et, à mon arrivée à la maison, je communiquai mon projet à M. Fotheringham : il se décida à m'accompagner, et nous convînmes de partir le lendemain matin, à la pointe du jour. Dans la soirée, nous fîmes cuire quelques morceaux de chair d'éléphant pour porter avec nous dans notre voyage.

Le 24, au point du jour, nous nous mîmes en route, M. Fotheringham et moi, par un temps humide et brumeux, munis chacun d'un bâton et d'un sac de toile contenant nos vivres; arrivés au bout de la vallée, après une marche d'environ deux heures dans la neige, nous entrâmes dans la gorge que j'avais aperçue la veille. Nous montâmes pendant à peu près une heure; après quoi, la brume augmentant, nous suivîmes un étroit défilé sur le haut de la montagne, aussi loin que nous le pûmes. Nous fûmes bientôt arrêtés par une masse énorme de neige qui se trouvait au pied d'une autre montagne qui nous parut extrêmement haute. Nous trouvâmes, cependant, un endroit par lequel nous montâmes jusqu'au sommet avec beaucoup de difficulté, la pente ne formant qu'un morceau de glace, et étant obligés de percer avec nos bâtons l'endroit où nous voulions mettre le pied. Après une marche pénible, entourés d'une brume épaisse, nous arrivâmes dans un endroit où nous crûmes pouvoir descendre. Nous nous assîmes donc sur la glace; et, nous gouvernant avec no

bâtons, nous nous laissâmes glisser jusqu'au bas de la montagne que nous fûmes très aises de gagner, la rapidité de la descente nous ayant presque coupé la respiration. Nous suivîmes une gorge qui partait en pente douce du pied de la montagne, et qui nous conduisit dans une vallée que nous crûmes aboutir à la mer. Des cris variés attirèrent notre attention, et nous en reconnûmes bientôt quelques uns pour des cris d'éléphans : mais ce ne fut qu'au bout de la vallée, et près du rivage, que nous vîmes d'où partaient les autres cris. Plus de trois millions d'une espèce de pingoins, bien différens de ceux que nous avions trouvés près de notre baie, étaient rassemblés sur un plateau de pierres, au milieu duquel coulait un fort ruisseau, et la place qu'ils occupaient était sans neige, mais répandait au loin une odeur infecte. Les petits, encore couverts de duvet, se tenaient ensemble, et tout autour d'eux étaient rangés leurs pères et mères. Un espace large d'environ deux pieds, était laissé inoccupé pour donner un libre passage, jusqu'au milieu du lieu de la ponte, aux pingoins qui revenaient de la mer pour nourrir leurs petits. L'harmonie la plus parfaite semblait régner parmi eux, et tous leurs efforts paraissaient se borner à chasser loin d'eux cette espèce de pigeons dont j'ai parlé, et qui tâchaient de se faire donner les alimens réservés aux jeunes pingoins. Nous nous rendîmes ensuite sur la grève, où nous trouvâmes quelques éléphans marins. En parcourant le rivage, nous aperçûmes une voûte qui nous parut noircie; nous nous approchâmes et reconnûmes qu'on y avait fait du feu, trouvant d'ailleurs deux pierres longues et plates qui avaient sans doute servi à poser les grilles. Un peu plus loin, nous trouvâmes quelques planches que nous pensâ-

mes provenir de quelque canot, mais dont le mauvais état nous prouvait la vétusté; près de là se trouvait une centaine de ces mêmes pingoins que nous avions vus dans la baie du nord-est, tous couchés sur leurs nids. Nous leur trouvâmes des œufs, mais tous trop couvés pour pouvoir être mangés; nous n'en rapportâmes donc aucun. Nous étant avancés vers le sud de la vallée, nous y vîmes une quantité de ces oiseaux appelés *nelleys*, que j'appellerai corbeau austral; ils avaient tous des nids faits sur la neige: ils ne les quittèrent pas quand ils nous virent nous avancer vers eux : nous leur supposâmes des œufs, et à coups de bâtons nous les forçâmes à se lever de leurs nids, ce que plusieurs ne firent qu'après avoir été frappés à mort et en vomissant sur nous les matières fétides que contenait leur panse. Nous trouvâmes quarante-cinq œufs que nous mîmes dans nos sacs pour les porter à la maison; plus loin, nous vîmes de jeunes albatros sur un plateau de neige; nous en tuâmes douze, en prîmes six chacun, et nous nous acheminâmes vers notre demeure, à nuit tombante, lassés, mais contens de la découverte que nous venions de faire, et enchantés de connaître le lieu de la ponte des pingoins royaux, car nous savions que ces pingoins sont toute l'année à terre; ainsi, nous étions certains que tant que nous aurions des forces pour aller chercher notre nourriture dans cette vallée, que nous nommâmes vallée de l'abondance, nous ne souffririons jamais de la faim. Quant à y demeurer, cela devenait impossible, parce que nous n'y avions vu aucune caverne, et qu'indépendamment du bois que nous serions obligés d'y transporter, pour bâtir une maison, nous serions aussi dans la nécessité d'y porter des pierres, les grèves qui bordaient le

rivage étant composées de sable mouvant et de cailloux trop petits pour élever un mur. Pleins de ces réflexions, nous suivîmes, pour nous en retourner, la route que nous avions faite le matin ; mais la nuit nous ayant surpris en sortant de la vallée, nous nous égarâmes, et, après une marche de trois heures dans la neige qui couvrait la terre, et qui tombait à gros flocons depuis le commencement de la nuit, nous nous trouvâmes sur le haut d'une montagne où le froid nous saisit d'une manière si violente, que nous fûmes obligés de laisser là nos jeunes albatros et nos œufs pour pouvoir marcher plus vîte et nous exercer plus activement. Après plusieurs marches çà et là, sur le haut de la montagne, nous arrivâmes au bord d'une glacière qui nous semblait s'étendre doucement jusqu'au pied de la montagne ; nous crûmes donc n'avoir rien de mieux à faire que de nous y laisser glisser, comme nous avions fait le matin. Nous ne fûmes pas plutôt sur la glace que nous fûmes obligés de nous étendre sur le ventre et de laisser nos bâtons, pour tâcher de nous accrocher avec les doigts, la pente étant beaucoup plus forte que nous ne nous l'étions imaginé. Après avoir roulé pendant très peu d'instans, nous perdîmes prise à un endroit perpendiculaire, et nous fûmes jetés sur la neige, qui heureusement se trouvait molle dans l'endroit de notre chûte. J'eus tout le côté meurtri et le pouce gauche démis. M. Fotheringham étant tombé sur les pieds, en fut quitte pour éprouver une vive douleur dans les cuisses, douleur qu'il a ressentie plus d'un an après cet accident. Le pouce me faisait horriblement souffrir ; mais je l'enveloppai et je le pressai vivement dans un mouchoir que j'avais sur moi. Décidés à ne plus risquer ainsi notre vie, en essayant de descendre, nous

restâmes toujours en exercice près de l'endroit de notre chute, en attendant impatiemment le jour. Le froid nous tourmentait violemment et une neige épaisse nous traversait jusqu'aux os.

Le 15, le jour si ardemment désiré parut enfin, et nous permit d'examiner le lieu où nous nous trouvions. Notre premier soin fut de regarder d'où nous étions tombés, quelle fut notre surprise de nous trouver vivans, lorsque nous vîmes que nous avions parcouru, en tombant, un espace d'au moins cinquante pieds. Nous remerciâmes avec reconnaissance l'être puissant et bon qui nous tendait une main secourable, au milieu de tant de misères, et qui veillait lui-même sur une vie qui commençait à nous être à charge, et à laquelle, sans nul doute, nous ne tenions plus que par le lien naturel, qui est l'horreur de la destruction. Le temps s'éclaircit au point du jour, et nous permit de retrouver notre chemin. Une pluie abondante succéda à la neige, et comme nous marchions à grands pas, nous trouvâmes bientôt un endroit par lequel nous descendîmes dans la vallée. Vers midi, nous arrivâmes à la maison. Nous trouvâmes nos gens assis autour du feu, déplorant déjà la triste fatalité par laquelle nous avions été entraînés à parcourir ces montagnes glacées, que des crevasses remplies de neige rendent très dangereuses, et dont ils s'entendaient retracer les risques par quelques uns qui avaient été à l'île Kerguélen, et qui accompagnaient leurs démonstrations d'exemples terribles. Quoique sans égard pour nous, et d'une insolence sans égale, ils eussent été fâchés de nous perdre en ce que nous avions toujours soutenu leur courage en leur montrant l'espoir d'une délivrance prochaine, par un navire venant de l'Ile-de-France.

D'ailleurs, nous avions avec nous la poudre que nous avions sauvée du naufrage, seul moyen d'allumer du feu dans l'île, si nous avions le malheur de laisser éteindre le nôtre. Cette dernière considération, je n'en doute pas, contribua beaucoup à la joie qu'ils éprouvèrent en nous voyant de retour : ils la témoignèrent d'une manière non équivoque. Notre état, il est vrai, était pénible ; nous étions transis de froid, entièrement mouillés, nos pieds, nos souliers étant restés dans la neige, et nos joues extraordinairement enflées, laissaient à peine voir des yeux, dont l'abattement devait prouver l'anéantissement de nos forces. Notre premier besoin fut de sécher nos vêtemens auprès du feu. Dès qu'ils furent secs, nous voulûmes nous livrer au sommeil, mais la douleur que me causait mon pouce était trop vive pour me laisser fermer l'œil. Je me résolus donc d'y mettre un appareil, que je priai un de nos gens de faire. C'étaient deux petits morceaux de bois engougés, que j'appliquai des deux côtés du pouce. Un de nos gens les entoura d'un fil de carret qu'il roidit jusqu'à faire joindre les deux morceaux de bois, afin de faire tenir le pouce droit. La douleur que me causa cette opération fut inouïe. Les personnes qui ont éprouvé de pareils accidens pourront seules s'en faire une idée. L'opération finie, je gardai l'appareil bien roidi sur le doigt, et je résolus de ne plus y toucher. Me trouvant alors un peu plus à l'aise, et n'ayant aucune envie de manger, je leur fis part du succès de notre voyage, qui se trouvait presque sans fruit, dès que nous ne pouvions habiter cette vallée, ayant à parcourir, pour nous y rendre, un chemin impraticable pendant l'hiver. Si je ne leur apprenais rien de consolant, ce qu'ils me dirent ne le fut guères pour moi, lorsqu'ils me rapportèrent que les

oiseaux avaient dévoré la chair des éléphans mâles que nous avions tués pour couvrir la maison, et qu'il n'en restait plus qu'un morceau, qui nous devait à peine suffire pour la journée ; qu'ils avaient essayé d'en tuer d'autres, mais qu'ils s'étaient tous enfuis à leur approche, après avoir vu couler le sang du premier auquel ils avaient donné un faux coup de lance. Nous résolûmes donc de nous rationner, sur ce morceau, jusqu'à ce que nous vissions quelque éléphant sur la grève. Vers le soir un léopard de mer monta très près de la maison, mais il se retira dès qu'il nous vit près de lui. Dans la soirée, je pus dormir, et je me remis un peu des fatigues de la nuit précédente.

Le 16, la neige dura tout le jour, et le vent en amoncela une grande quantité auprès de la maison. N'ayant rien à manger, nous nous hasardâmes à sortir pour tâcher de trouver quelque éléphant ; mais, à notre désespoir, après avoir parcouru la grève, nous revînmes à la maison sans avoir rien rencontré : pas un éléphant, pas un pingoin ne s'y voyait. Les oiseaux marins mêmes, cherchant un abri derrière d'énormes rochers, semblaient participer à la désolation générale. Un très petit morceau de chair d'éléphant fut partagé en sept parties bien égales ; mais ce léger repas n'assouvit pas notre faim. Tout le jour se passa de même, et, vers le commencement de la nuit n'ayant plus de graisse pour entretenir notre feu, nous fûmes obligés de brûler le bois que nous avions sauvé du naufrage. La faim nous tourmenta vivement toute la nuit ; je tâchai, mais en vain, d'appaiser la mienne en buvant beaucoup d'eau. Dans la nuit, la neige cessa, mais il glaça très fort.

Le 17, le temps fut le même que la veille. Au jour, je me levai et je voulus sortir croyant être plus heureux que

le jour précédent ; mais je ne fus pas plutôt au ruisseau qui nous séparait de la grève de sable, que je vis qu'il n'y avait pas moyen de le passer, la neige y étant élevée de plus de dix pieds. Je jetai les yeux sur la grève, mais rien n'avait changé, on n'y voyait pas un être vivant. Je rentrai donc à la maison, et je communiquai ces nouvelles à mes malheureux compagnons ; alors, ils crurent que c'en était fait d'eux : depuis le 16 au matin nous n'avions pas mangé : cette journée allait se passer de même, et il était évident que, ce temps continuant à être le même pendant quelques jours, nous succomberions à la fin au manque de subsistances ; c'est ce qu'ils ne manquèrent pas de m'observer. Je voulus les consoler en leur retraçant des exemples de gens qui avaient échappé à de plus grandes crises que la nôtre, et je les exhortai, autant qu'il me fut possible, à se confier à cette providence qui nous avait déjà tant de fois secourus. Ils se couchèrent en rond autour du feu, et là, le plus profond silence régna pendant tout le jour. Vers le soir, une faiblesse générale s'empara de nous, et plusieurs crurent toucher à leur dernier instant. Des plaintes sur leur situation, de profonds gémissemens, des cris de rage et de désespoir, désormais devenus inutiles, furent les suites de cette persuasion. Ce fut dans cet état d'accablement que se passa la terrible nuit du 17 au 18. Les élémens semblaient conjurés pour nous détruire. Les vents soufflaient avec une fureur inouïe; un temps noir, triste précurseur des tempêtes, laissait à peine voir la vallée couverte d'une neige épaisse. Ce fut une nuit de douleurs, une nuit de pensées amères et de regrets déchirans. Je savais que nous pouvions supporter encore la faim deux jours; mais, si ce temps continuait, la mort me paraissait inévitable. Elle

l'était, en effet, dans ce cas, et ma fin prochaine me suggéra de tristes réflexions. C'était sur ce rocher qu'allait aboutir ma vie! c'était donc là le terme de ma carrière! sur une terre destinée à servir d'asile aux monstres de la mer, loin de ma patrie, loin de mes parens, loin de mes amis, j'allais me séparer à jamais d'un monde où jadis j'avais goûté tant de plaisir, pour errer dans l'incertitude de l'avenir. O ma famille chérie! quels furent mes regrets de quitter la vie sans vous faire mes adieux, sans pouvoir vous dire que nous nous trouverions un jour dans une vie plus heureuse.

Le 18, nous vîmes enfin le jour; mais il ne servit qu'à nous éclairer sur notre malheureuse position, et détruisit conséquemment les espérances que nous avions conçues d'une plus belle journée. Nous promenâmes nos regards tout autour de la maison : nous ne vîmes rien. Nous étant rendus jusqu'au ruisseau, nous ne pûmes le passer, et nous retournâmes au logis résignés à mourir. Notre faiblesse augmenta ce jour au point que quatre de nos compagnons ne purent sortir de la maison. Je continuai à boire de la neige fondue, et je crus y trouver un soulagement : personne ne voulut suivre mon exemple. Vers le soir, j'eus encore assez de force pour aller chercher quelques morceaux de bois à notre magasin, afin d'entretenir le feu. Mais ce fut tout ce que je pus faire. A mon retour, je tombai de lassitude, et je restai en cet état jusqu'au lendemain.

Le 19, il ne neigeait plus aussi fortement. M. Fotheringham et moi, qui nous sentions encore les plus forts, nous sortîmes et nous eûmes la force de parcourir la grève. Nous ne trouvâmes rien, et revînmes à la maison sans aucune espérance. La mort nous paraissait certaine. Rien

ne s'offrait qui pût nous en préserver. Deux hommes paraissaient déjà en ressentir les agonies, et je craignis que le manque d'alimens n'engageât quelqu'un à proposer le sacrifice d'un de nous pour sauver les six autres. Cette horrible pensée fit qu'après avoir bien réfléchi, je m'écriai vers midi que, si quelqu'un voulait m'accompagner à la grève de l'Abondance, je me faisais fort d'y être de retour promptement avec des provisions; j'affirmai avec assurance que la neige étant devenue très molle, nous n'aurions à courir aucun risque, si nous marchions avec précaution. Je leur fis ensuite envisager la certitude d'une mort prochaine, si nous ne faisions point tous nos efforts pour nous en garantir. Ces considérations déterminèrent deux d'entre eux à accompagner M. Fotheringham et moi à la vallée de l'Abondance; mais nous n'avions pas de chaussures. Nous coupâmes une des peaux de la couverture de la maison; nous la partageâmes en divers morceaux, et nous laçâmes les pièces autour de nos pieds. Cette chaussure toute froide et tout incommode qu'elle était, ne laissa pas de nous être très utile pour marcher dans la neige. Nous partîmes donc aussitôt au nombre de quatre, et, vers six heures, nous arrivâmes à la vallée de l'Abondance, après avoir couru les risques d'être engloutis mille fois dans les amas de neige entassés au pied de la montagne. Nous trouvâmes quelques éléphans sur la grève; nous les tuâmes et nous allumâmes un grand feu sous la voûte que nous avions vue le 14. Nous fîmes rôtir quelques morceaux de chair, et, je l'avouerai ici, cette viande, toute fumée, toute huileuse qu'elle était, me parut le mets le plus agréable que j'eusse jamais mangé. Je me gardai cependant de me livrer entièrement à mon appétit,

et j'exhortai mes compagnons à suivre mon exemple : ce qu'ils firent cette fois sans murmurer. Nous passâmes la nuit dans cet état, et heureusement pour nous elle ne fut pas aussi mauvaise que les nuits précédentes.

Le 20, au point du jour, nous prîmes chacun une charge de chair d'éléphant et de jeunes albatros, et nous reprîmes le chemin de la *Vallée du Naufrage*. Nous y fûmes vers les cinq heures du soir, ayant été obligés de laisser sur une montagne un de nous, qui, dégoûté de tant de misères, jeta là sa charge, s'étendit dans la neige, et fut sourd aux invitations que nous lui fîmes de se lever. Désespérés de sa résolution, nous essayâmes de le porter ; mais cette entreprise était au-dessus de nos forces. Nous prîmes sa charge de provisions, lui fîmes nos derniers adieux, et le laissâmes là !..... A notre arrivée à la maison, nous trouvâmes nos trois compagnons dans un triste état ; ils ne pouvaient selever, et avaient laissé le feu s'éteindre. Ils ne répondaient plus que vaguement à nos questions, et la vue de la nourriture que nous leur apportions ne parut faire aucune impression sur eux. A l'aide d'un peu de poudre, nous allumâmes du feu, et nous fîmes aussitôt cuire la viande que nous avions apportée. Aucun d'eux ne voulut y toucher, mais nous les forçâmes à en manger, en leur mettant nous-mêmes les morceaux dans la bouche, et les obligeâmes à les mâcher et à les avaler. La fatigue nous fit ensuite nous endormir, et chacun reposa aussi profondément que la pensée du malheur arrivé ce jour à l'un de nous, pouvait le permettre. Vers minuit, des cris effroyables me réveillèrent en sursaut. Je me levai, et incertain d'où ils pouvaient provenir, j'éveillai mes compagnons. En entendant les cris répétés pour la deuxième fois, ils furent

saisis d'une frayeur extrême. Ils s'imaginaient que c'était l'âme du Hollandais Metzalaar, l'homme qui était resté sur la montagne, qui leur demandait des prières; quelques uns crurent qu'elle faisait des menaces, et affirmèrent qu'elle parlait hollandais. Aux troisièmes cris, je reconnus la voix, et je ne doutai pas que ce ne fut le Hollandais en personne qui se trouvait là. Mais ce que je ne pus comprendre, c'était comment il avait pu revenir pendant la nuit de cet endroit périlleux, et qu'elle pouvait être la cause de ses cris effrayans. Je sortis sur le champ de la maison avec M. Fotheringham, et les plus braves d'entre eux nous suivirent par derrière. Nous nous acheminâmes au lieu d'où partaient les cris, et, rendus au ruisseau dont j'ai déjà parlé, nous en reconnûmes la cause. Nous y trouvâmes Metzelaar au milieu d'un monceau de neige, faisant tous ses efforts pour s'en retirer, et ne pouvant en venir à bout. Nous le dégageâmes avec assez de peine, et, enfin, nous fûmes obligés de le transporter jusqu'à la maison. Là, il reprit ses sens, et nous raconta qu'il s'était endormi où nous l'avions laissé; qu'il avait été réveillé à la nuit par une grande douleur dans les jambes, et qu'il avait essayé alors de marcher, pour s'en délivrer, ce qui lui avait réussi; qu'après une marche pénible, et tombant à tous momens dans des trous de neige, il avait gagné le bord du ruisseau, et croyant pouvoir le passer, il avait été englouti dans un endroit profond, où il enfonçait à mesure qu'il voulait s'en dégager. Comme son état était véritablement triste, nous lui donnâmes le matelas des malades (mon ancien matelas) pour s'y coucher, et un sommeil non interrompu le conduisit, ainsi que nous, au lendemain matin.

Le 21, à notre lever, nous apperçûmes, près de la mai-

son, cinq éléphans mâles, et, en allant vers le ruisseau, nous en découvrîmes une quantité dans la vallée. Pleins de joie, nous déjeunâmes des vivres de la veille, et, ensuite, nous attaquâmes à coups de lance deux des éléphans que nous avions vus. Nous eûmes le bonheur de les tuer. Nous en prîmes toute la graisse, et la chair que nous trempâmes dans de l'eau de mer, et que nous suspendîmes ensuite dans la maison pour fumer, dans le cas où de nouveaux mauvais temps nous empêcheraient encore de trouver des vivres dans la vallée. Nous prîmes aussi les peaux, nous les étendîmes sur la maison, pour en faire des chaussures quand nous serions obligés de voyager. Le reste du jour, nous nous occupâmes de réparer nos effets avec le fil que nous avions déjà fait de carret du gréement.

Tout le reste du mois d'août fut employé à perfectionner notre habitation, et à la clore toutes les fois que le temps permit d'y travailler. Dans cet intervalle, les éléphans montèrent en grand nombre sur le rivage, et nous ne craignîmes plus de manquer de vivres; mon pouce ne me causait plus qu'une légère douleur, et nos différentes occupations firent reprendre à chacun une certaine gaîté.

Au commencement de septembre, les femelles des éléphans marins montèrent à terre, et bientôt toute la grève en fut couverte, ainsi que de leurs petits. Les mâles se tenaient sur la grève entre la mer et leurs femelles, pour les empêcher de se retirer à l'eau, et de laisser leurs petits sans soutien, et d'autres mâles plus jeunes croisaient dans les brisans du rivage, pour y faire retourner celles qui eussent pu tromper la vigilance de leurs gardiens. Il est inconcevable avec quelle fureur se battent ces animaux :

leurs cris sont affreux, et ils se déchirent souvent en pièces avant d'abandonner le champ de bataille.

Les petits éléphans nous fournirent une ressource très grande. Nous en écorchâmes un grand nombre, et nous fîmes sécher leurs peaux dans la maison ; ces peaux, bien séchées et frottées avec soin pendant un temps considérable, devenaient aussi souples que de l'étoffe ; nous en fîmes des vestes, pantalons, gilets, bas, souliers et chapeaux, et nous trouvâmes ces vêtemens très chauds. Tout le mois fut employé à ces occupations ; nous ne nous apercevions du mauvais temps que lorsque nous étions obligés de sortir pour faire notre provision de graisse et de chair d'éléphant. Les pingoins royaux, qui commençaient à se montrer en quantité dans notre vallée, nous permettaient de varier nos mets. De temps en temps nous allions à la grève où nous avions trouvé les premiers œufs de pingoin, et nous en revenions avec une charge de vingt à trente œufs, que nous faisions cuire dans notre morceau de marmite, n'ayant encore rien dont nous puissions fabriquer des pots propres à étuver.

Notre santé se raffermit considérablement ; nos malades avaient repris toute leur vigueur, et je commençai à me résigner à ma destinée. Nous avions tout réglé relativement au ménage. Chacun avait sa semaine de cuisine, et, en récompense, durant le tepms de son service, il était exempt de toute corvée. Deux hommes étaient chargés de transporter chaque jour à la maison une quantité suffisante de graisse, pour l'entretien dn feu, et deux autres se relevaient la nuit pour veiller à ce qu'il ne s'éteignît pas. Ceux que leur tour faisait rester à la maison, réparaient dans ces intervalles les effets déchirés et en mauvais état,

et préparaient du fil de carnet pour les coudre. Les corvées générales étaient les voyages au lieu de la ponte des pingoins, les attaques des éléphans mâles, et les réparations de la hutte. Le service ainsi disposé, tout commençait à bien aller ; souvent on semblait oublier ce que notre exil avait d'affreux, pour ne penser qu'aux commodités que nous avait procurées notre industrie ; avec quel plaisir entendions-nous le vent siffler autour de la hutte, lorsque, réunis près d'un grand feu de graisse, nous savions pouvoir le braver impunément. Notre hutte était petite ; et par conséquent la chaleur y était forte ; mais la fumée nous incommodait extrêmement : nous résolûmes donc de tâcher d'y remédier. Nous pratiquâmes une cheminée à un des murs de la hutte, et elle ne fuma effectivement que très peu ; mais nous tombâmes de Charybde en Scylla. Le froid violent qui se fit sentir dans la maison après cette opération, nous engagea à suivre notre premier plan, nous bouchâmes donc la cheminée, et nous remîmes le foyer au milieu de l'habitation.

Tout le mois de septembre fut terrible sous le rapport du froid et du vent. Nous en vîmes avec plaisir la fin, espérant qu'en octobre, qui répond à avril dans l'hémisphère boréal, nous trouverions le temps plus modéré, et surtout le terme de la chute des neiges qui nous empêchaient très souvent de sortir de chez nous. Les équinoxes se firent sentir fortement, et, pendant près d'un mois, le vent fut continuellement véhément.

Octobre ne s'annonça pas sous de meilleures auspices. Le froid continua à être vif, et la neige tomba toujours en abondance. Au commencement du mois, nous fûmes obligés de renoncer à parcourir la grève, les éléphans s'y

trouvaient en trop grande quantité. Plus de vingt mille de ces amphibies occupaient un espace de deux milles de longueur, et là se voyaient le vieux mâle, reconnaissable par sa grosseur et sa trombe énorme qu'il enfle d'une manière étonnante, lorsqu'il veut épouvanter son ennemi par ses cris ; le mâle de 4 à 5 ans, dont la trombe peu formée ne paraît que très peu, et que la présence du gardien empêche de se joindre au troupeau ; la femelle inquiète pour son petit, qui généralement se tient près d'elle, en se jouant dans le sable. Notre aspect suffisait pour épouvanter les troupeaux, car à notre vue les petits se retiraient en arrière de leurs mères, et le maître mâle s'avançait pour nous en défendre l'approche. Les fortes marées qui eurent lieu en octobre détruisirent une grande quantité de ces jeunes éléphans, que la vague enlevait du rivage et faisait rouler sur les rescifs, assez fortement pour les tuer. Dans ces grandes marées, d'ailleurs, il arrive qu'un énorme poisson, que j'ai nommé le *Boucher*, et que je n'ai vu qu'à Crozet, s'approche du rivage assez près pour s'emparer des éléphans qui se trouvent dans les brisans ; c'est ce dont j'ai été diverses fois témoin. Ce poisson est long de quinze à vingt pieds, j'en ai même vu de plus grands, il est très vorace et fait la guerre non seulement aux amphibies, mais encore aux oiseaux marins, qu'il approche doucement quand ils se posent sur l'eau, et avale en un instant. Le corbeau austral surtout m'a paru être sujet à être ainsi dévoré.

Les derniers jours d'octobre furent assez beaux, c'est-à-dire sans neige, et le froid diminua sensiblement dès cette époque.

Le 31, nous nous hasardâmes à aller visiter la vallée de l'Abondance, pour nous procurer quelques jeunes alba-

tros, et nous trouvâmes que le chemin n'en était plus aussi dangereux qu'auparavant. La neige était molle et rendait par là les montagnes assez praticables. Nous trouvâmes plusieurs jeunes albatros et une espèce d'oiseaux leur ressemblant assez, mais différant d'eux en grandeur. Ces oiseaux occupaient le haut d'une colline et y avaient fait des nids en creusant la neige; ils avaient tous des œufs très gros, mais trop couvés pour être mangés. Nous rapportâmes donc seulement des albatros, et nous retournâmes le soir à la *Vallée du Naufrage*, aussi contents de notre journée, qu'un général d'une grande victoire. Du haut d'une montagne nous aperçûmes un énorme banc de glace se dirigeant du sud-est au nord-ouest, et qui paraissait dériver rapidement.

Le 1er novembre le temps fut encore assez beau, nous parcourûmes la côte du nord-est de l'île, et nous trouvâmes une espèce de pingoins qui nous était absolument inconnue; une colline entière était couverte de ces amphibies, qui en avaient déblayé la neige et s'y étaient composé des nids avec de petites pierres. J'évaluerai à trois millions le nombre de ces pingoins, et je crois que j'approcherai de la vraie quantité. Ils me parurent être de l'espèce des huppés du premier genre, et nous leur trouvâmes soixante-quatre œufs; nous retournâmes à la maison, pleins de joie de cette découverte, et nous promettant bien de venir retirer tous les œufs que nous pourrions ramasser dans quelques jours.

Les 2, 3, 4, 5 et 6, le temps était excessivement mauvais et les pluies continuelles, nous ne sortîmes que pour des destructions d'éléphans destinés à notre cuisine et à notre feu.

Le 7, le temps étant un peu plus beau, nous volâmes au lieu de la ponte des pingoins huppés, et nous en retirâmes sept à huit mille œufs, nous pratiquâmes sur le haut du rivage un carré avec des pierres, et nous les y cachâmes. Ayant apporté avec nous des sacs de peau de jeune éléphant, nous en prîmes une chacun; et nous revînmes à la maison. Ce jour, la neige avait presque entièrement disparu de la vallée, et nous commençâmes à voir le sol qui nous avait toujours été caché. Le milieu de la vallée était composé de petites pierres, parmi lesquelles s'élevaient quelques tertres couverts d'une petite mousse, et de cette mousse sortait une plante à laquelle nous donnâmes le nom de chou. Nous la goûtâmes, mais nous la trouvâmes excessivement amère; néanmoins nous nous en servîmes en guise de légumes dans un ragoût que nous fîmes le soir, avec de la chair d'éléphant cuite dans notre morceau de marmite, et des œufs de pingoins. Nous avions rapporté à quatre 480 œufs dans nos sacs, et ce qu'on aura peine à croire, nous mangions dans un seul repas, à nous sept, de 80 à 90 de ces œufs, dont la grosseur est au moins le double d'un œuf de poule. Notre manière de les apprêter consistait à les faire frire un à un dans l'huile d'éléphant, quelquefois nous les faisions bouillir dans notre morceau de marmite, qui était notre seul ustensile de cuisine. Cette manière était fort incommode, parce qu'il était difficile d'y faire étuver quelque chose, ce morceau étant fort plat; et nous n'avions encore rien vu qui pût nous être meilleur.

Tout le reste du mois fut pluvieux et très venteux. Nous nous bornâmes à expédier chaque matin deux de nous pour chercher, au lieu de la ponte des pingoins, le nombre d'œufs nécessaires au lendemain. Vers la fin du mois,

toute la neige avait disparu, à l'exception de celle des montagnes, et nous eûmes le bonheur de voir monter à terre, non loin de la maison, des pingoins huppés de la seconde espèce, venant à terre pondre et élever leurs petits. Nous leur prîmes tous leurs œufs, au nombre d'environ cinq à six mille, et nous les trouvâmes meilleurs au goût que tout autres œufs de pingoins.

Les femelles des éléphans avaient toutes quitté la grève vers le 10 du mois, pour faire place aux jeunes éléphans d'un an, qui venaient muer à terre. Les jeunes éléphans de l'année, déjà forts, s'exerçaient à nager dans les ruisseaux qui traversaient la vallée, et très souvent même dans les brisans du rivage. Combien de fois suis-je resté spectateur de leurs ébats, et ai-je trouvé dans ce passe-temps l'oubli de mes misères. Elles commençaient à être accablantes, ces misères; elles commençaient à ne plus être soulagées par l'espoir d'une délivrance prochaine. Novembre était déjà passé, et il me semblait extraordinaire que l'armateur n'eût pas expédié le second navire qui devait prendre l'huile que l'établissement eût été supposé avoir fait à cette époque. On ne savait pas, en effet, à l'Ile-de France, si le navire avait péri, ou non; mille conjectures pouvaient être déduites de sa disparition. Si même M. Black, dégoûté par le malheur de la première expédition, de poursuivre son opération, avait eu l'humanité d'exposer au gouvernement anglais de Maurice ses craintes à notre sujet, il n'était pas douteux que celui-ci n'eût expédié, à la visite des îles Crozet, un des navires de guerre de la station; et cet acte nous eût évité une captivité de 18 mois sur notre île.

Quoique vers la fin de novembre je ne conçusse plus

aucune espérance de délivrance, et que je fisse tous mes efforts pour me résigner à ma triste situation, je ne laissai pas d'affecter ma gaîté ordinaire et de continuer à parler de mes espérances de libération par un navire venant de l'Ile-de-France.

L'île nous étant totalement inconnue, M. Fotheringham et moi nous résolûmes de la reconnaître. Le temps, quoique généralement pluvieux, n'était plus aussi froid, et la neige avait disparu de dessus les collines. Nous nous préparâmes donc à un long voyage; nous prîmes chacun un habillement de peau nouvellement fabriqué, notre sac de peau dans lequel nous fîmes entrer le plus de chair d'éléphant rôtie que nous pûmes, et une douzaine d'œufs bouillis; nous nous munîmes aussi d'un peu de poudre, de quelques fils de carret pour allumer le feu, de nos couteaux de chasse, et d'un énorme bâton. Nous eûmes en outre la précaution de porter avec nous quelques morceaux de peau sèche d'éléphant pour nous garnir les pieds Aucun de nos compagnons ne voulut nous suivre dans notre expédition, la regardant comme extrêmement dangereuse. Nous avions en effet de très hautes montagnes à gravir : peut-être serions-nous exposés à y passer souvent la nuit, et n'y ayant point de feu, nous risquerions d'y mourir de froid, ce qui avait failli nous arriver dans la nuit du 13 au 14 août.

Quoi qu'il en fût, le 29 novembre, au point du jour, nous nous mîmes en route. Nous nous dirigeâmes vers le sud de l'île, et nous parvînmes au bout de la vallée, qui pouvait avoir quatre mille de longueur dans ce sens. Nous escaladâmes ensuite une très haute montagne, et arrivés au sommet, nous vîmes une autre vallée, mais bien plus longue que la nôtre. Nous découvrîmes la mer couverte

de bancs de glace d'une hauteur étonnante. En descendant la montagne du côté du sud, nous trouvâmes un terrain couvert de matières jaunes et métalliques; nous creusâmes environ à la profondeur d'un pied avec nos bâtons, et nous retirâmes encore plusieurs morceaux de ces matières que je crois être du cuivre. Nous nous rendîmes sur le bord de la mer, que nous trouvâmes couvert d'éléphans marins; nous yaperçûmes aussi quelques léopards de mer. La grève pouvait avoir deux à trois milles d'étendue, et la mer y brisait fortement. Cette vallée contenait quelques jeunes albatros, déjà prêts à prendre leur essor, et une infinité de pingoins royaux. Du reste, nul vestige de l'industrie humaine, nuls débris n'y paraissaient. Décidés à passer la nuit sur cette grève, nous tuâmes quelques pingoins pour allumer du feu avec leur graisse. En les tuant, nous leur trouvâmes à chacun un œuf. Ces amphibies ne se bâtissent pas de nids : ils couvent leurs œufs en les serrant entre leurs cuisses, et marchent avec. Ces œufs, que nous fîmes rôtir, nous firent faire un excellent souper.

Le lendemain matin, nous partîmes au point du jour, et nous nous dirigeâmes vers l'est de l'île. Nous marchâmes jusqu'à midi, et nous nous trouvâmes dans une vallée qui aboutissait à la mer. Une petite grève de sable la terminait; elle était couverte de jeunes éléphans de l'année. Nous nous y reposâmes quelque temps; et le temps, qui avait été pluvieux toute la matinée, commençant à s'éclaircir, nous continuâmes notre voyage, en côtoyant l'île le plus qu'il nous était possible, car des endroits perpendiculaires nous obligeaient souvent à gagner les montagnes. Vers la nuit, nous fûmes obligés d'en monter une très haute, et l'obscurité nous fit courir de grands risques en la descen-

dant. Nous arrivâmes dans une gorge qui traversait un fort ruisseau ; nous le suivîmes, et nous descendîmes bientôt sur la grève, où, trouvant des éléphans, nous en tuâmes un, et passâmes la nuit près du feu, traversés par une pluie abondante qui ne cessait pas de tomber. Aussi, vîmes-nous avec joie le point du jour. Après un frugal déjeuner, nous reprîmes notre route et nous nous acheminâmes vers le nord-est de l'île. Je marchais un peu devant mon compagnon, la tête baissée, pour éviter les raffales de pluie que le vent me portait à la figure, lorsqu'un cri terrible partit d'un endroit très voisin. Je portai sur le champ les yeux de ce côté, et je vis sur une roche, au pied de la montagne, un énorme loup-marin me menacer en secouant la tête et me montrant les dents ; sauter de la roche, et se faire un passage à la mer entre nous deux, fut pour lui l'affaire de peu d'instans. Peu après nous en vîmes un autre, mais beaucoup plus petit : nous réussîmes à le tuer, nous l'écorchâmes et en emportâmes la peau. J'en trouvai le duvet très beau, et je compris sur-le-champ combien il nous était important de connaître la partie de l'île où se trouvaient ces animaux ; car leur duvet fait que leur peau est beaucoup plus convenable à l'habillement que la peau d'éléphant ; elle est, d'ailleurs, infiniment plus souple.

Après une journée pénible, nous vîmes enfin notre vieille demeure, et ce fut avec un grand plaisir que nous nous reposâmes à l'abri, après trois jours de courses. Nous trouvâmes, en arrivant, nos gens dans le plus grand désordre : ils s'étaient battus, et avaient presque assommé le matelot hollandais qui, depuis, ne pouvait plus bouger aucun membre, et qui avait reçu une grave blessure par

un coup de couteau que lui avait donné le Portugais Salvador. Nous nous fîmes rendre compte des causes du tumulte, et il nous parut que le massacre des Anglais à Amboine (Java) par les Hollandais, pendant le siècle passé, avait donné naissance aux troubles. De sanglans reproches avaient été faits, à ce sujet, à Metzelar, qui avait répondu en invectivant contre les Anglais et même contre les Français. L'honneur national avait aussitôt poussé les deux Français, qui étaient témoins de la dispute, à venger l'injure faite à leur pays. Ils s'étaient saisis de bâtons, et avaient réduit le malheureux Hollandais au point où nous le voyions. Le Portugais même avait poussé la rage jusqu'à lui porter un coup de couteau dans le dos, au moment où il était tombé. Nous nous déclarâmes contre une inhumanité aussi grande, en leur annonçant que désormais nous n'habiterions plus le même toit.

Le lendemain matin, décidés à nous séparer, nous cherchâmes un emplacement pour bâtir une maison ; en ayant trouvé un, nous mîmes sur-le-champ la main à l'œuvre. Dans huit jours nous eûmes une maison longue de huit pieds, et large de six, avec une hauteur suffisante pour s'y tenir droit : nous nous y installâmes sur-le-champ, et prîmes avec nous le Hollandais, qui commençait à marcher. Nous partageâmes la marmite cassée en deux morceaux à peu près égaux ; mais nous n'y pûmes plus rien faire bouillir. Tout ce mois, nous vécumes bien : des millions de pingoins huppés de la seconde espèce venaient pondre presque à notre porte. Nous ramassâmes environ vingt mille de ces œufs, et les conservâmes dans un endroit sec en dehors de la maison. Les gens de l'autre maison faisaient de même ; mais nous ne leur parlions plus ; et de leur

côté, ils n'approchaient plus de la maison, et nous évitaient même, lorsqu'ils nous voyaient nous diriger vers eux.

Le 11 décembre fut un jour célèbre de notre histoire. Vers les trois heures de l'après-midi, je me promenais près de la pointe est de notre baie, lorsque, entraîné par mes réflexions, je m'acheminai, sans y penser, dans le fond de la vallée. Je lève tout-à-coup les yeux, et j'aperçois une caverne près d'un énorme rocher; j'y entrai, et quelle fut ma joie en y voyant, des deux côtés du ruisseau, une terre bleue très fine, que je reconnus être d'excellente argile. Tout le fond de la caverne était composé d'une terre très sèche, pareille au bois d'un vieil arbre. Je conçus sur-le-champ l'idée d'essayer à faire de la poterie, et de me servir de cette terre pour la cuire. Je courus donc au logis; je fis part de cette découverte à M. Fotheringham; il vint avec le Hollandais, et nous transportâmes à la maison assez d'argile pour faire une couple de pots, et une grande quantité de cette terre pour tenir lieu de bois. Tant était grande mon ardeur pour cet ouvrage, que j'y passai toute la nuit. Le lendemain, j'avais terminé six pots, et je les exposai au soleil pour les faire sécher en peu de temps; mais, à mon grand mécontentement, je les vis tous se fendre à mesure qu'ils séchaient. J'en fis d'autres, mais je les fis sécher à l'ombre, et même loin du feu; ceux-là ne se fendirent pas. J'allumai alors un grand brasier avec cette terre sèche, qui fit bientôt un feu aussi ardent que celui de charbon, et je plaçai mes pots au milieu de la braise. Après une cuisson de six heures, je les retirai, et je vis que de ces six pots un seul pourrait servir, tous les autres étant plus ou moins fendus. Ce pot pouvait con-

tenir quatre bouteilles ; je l'essayai, et je vis qu'il soutenait très bien le feu. Le soir, nous y fîmes bouillir une épaule d'éléphant avec une sauce d'œufs de pingoins battus ensemble : nous décidâmes que c'était, sans contredit, le meilleur souper que nous eussions fait depuis notre naufrage. Je fus longtemps indécis si je ferais jouir mes gens de la grande maison du bénéfice de ma découverte ; mais l'humanité, et peut-être un peu de vanité, l'emporta sur le ressentiment. J'allai leur montrer mon pot ; je leur dis où trouver les matières, et je leur expliquai le procédé que j'avais suivi pour fabriquer mes vases. Ils se dirent très reconnaissants de ma démarche ; mais ils ne pouvaient profiter alors de cette découverte, attendu qu'ils avaient construit un canot pour aller à l'île du roi Charles, où ils espéraient trouver meilleur chance qu'à l'île Chabrol. Je fus curieux de voir ce canot : il était construit de douvelles de barriques amarrées ensemble par des fils de carret, et le tout était recouvert d'une peau d'éléphant mâle. Je fis mes efforts pour les dissuader de s'exposer ainsi à une mort presque certaine. Je leur dis que la distance était de dix-huit milles, et que très souvent, en outre, on ne voyait pas une île de l'autre, ce qui pourrait leur faire courir les plus grands risques. Sourds à mes avis, ils persistèrent à me dire qu'au premier beau temps ils courraient leur chance. Je leur souhaitai alors un heureux voyage, et les quittai, bien persuadé que je leur avais parlé pour la dernière fois. Je fis part de leur résolution à mes deux compagnons ; M. Fotheringham en fut affligé ; mais le Hollandais vit dans leur mort une juste punition de la manière dont ils l'avaient traité ; et, plein de cette opinion, il ne déplora point leur sort.

Le 17, au point du jour, le Hollandais me réveilla en me disant que les *quatre démons*, telle était son expression, étaient déjà embarqués. Je me levai et je vis effectivement le canot sortant de la baie; il avait une voile latine faite de peau de jeune éléphant, et semblait voguer rapidement; il me paraissait très chargé. Nous montâmes alors sur une très haute montagne pour le voir plus longtemps. Le temps était clair, il ne ventait pas violemment, mais de larges bandeaux de brume paraissaient à l'horizon. Nous perdîmes de vue le canot, et nous descendîmes à la maison; vers huit heures, les vents passèrent au sud, grand frais, et nos inquiétudes sur le compte de nos malheureux compagnons se changèrent en certitude de leur perte; nous savions, en effet, que les vents du sud les empêcheraient de gagner l'une ou l'autre île, et qu'ils devaient alors nécessairement périr à la mer. Tout l'après-midi le vent s'accrut, et, le soir, nous eûmes une véritable tempête.

Le 18, les vents soufflaient du nord-ouest; ils n'étaient pas aussi violents que la veille; mais la mer paraissait très grosse autour de l'île. Sûrs de la perte de nos compagnons, nous fûmes chez eux nous assurer de ce qu'ils avaient laissé. Nous transportâmes à la maison ce que nous trouvâmes devoir nous être utile; et, entre autres leur porte qui, faite de planches, était infiniment préférable à la nôtre, composée seulement d'un morceau de peau d'éléphant qu'on laissait retomber à l'entrée de l'habitation. Comme les femelles des éléphants venaient alors muer à terre, et que les dernières nuits quelques unes étaient entrées jusque dans la maison, nous jugeâmes à propos de barricader la porte en dedans au moyen de deux morceaux

de bois coupés à cet effet. Vers minuit ou une heure, des coups redoublés sur la porte et une confusion de voix se firent entendre au dehors. Des coups plus violents que les premiers menacent de faire tomber la porte. Je saisis mon couteau de chasse, je coupe la couverture en peau du derrière de la maison, et, mes deux compagnons faisant de même, nous sortons sur-le-champ. Au même instant, la porte cède aux efforts des assaillans. Ils entrent, regardent avec surprise où nous pouvons être, brisent nos pots, et sortent, avec la porte et un paquet de peaux de jeunes éléphans, que nous réservions pour nous en faire des vètemens.

Rentrés chez nous, après leur sortie, nous constatâmes le dégât causé, et nous restâmes toute la nuit auprès du feu, tirant mille conjectures sur leurs intentions, en nous rendant cette visite à une heure aussi indue et d'une manière si violente. Ne leur supposant pas des intentions très pures, nous résolûmes de nous armer et de nous rendre, au jour, à leur habitation, pour leur demander la restitution de notre paquet de peaux, et l'explication de l'assaut donné à notre château la nuit dernière. Au jour, nous prîmes donc nos armes, je saisis mon couteau de chasse que je portai en ceinture, et, une lance d'éléphant à la main droite, je m'acheminai vers la grève. M. Fotheringham avait aussi son couteau de chasse, et portait un bâton au bout duquel se trouvait fixé un gros clou. Le Hollandais avait une énorme massue, et avait rempli un sac de pierres pour étonner l'ennemi, prétendait-il. Dans cet accoutrement militaire, et remplis d'une ardeur martiale, nous arrivâmes près de la maison de nos gens. En nous entendant frapper à leur porte, car ils l'avaient déjà mise en place, le maître d'équipage vint

ouvrir, et nous demanda d'un ton arrogant ce que nous voulions. Je lui pointai aussitôt la lance au cœur, et lui déclarai que s'il ne me rendait mes peaux sur-le-champ, je lui ôterais la vie sans scrupule. Ses gens voulurent le secourir, mais le mouvement que je fis pour percer l'Espagnol de ma lance, leur fit aussitôt jeter le paquet de peaux en dehors de la maison. Nous nous retirâmes alors, et de dehors je les sommai de me dire quels avaient été les motifs de leur conduite de la nuit passée. L'Espagnol sortit seul, et me dit qu'après avoir couru les plus grands dangers dans le canot qu'ils avaient été obligés de laisser au gré des flots, pendant vingt quatre heures, ils avaient profité de la saute des vents pour retourner à notre île : qu'ils avaient abordé dans le sud de l'île, que le canot avait chaviré dans les brisans, et qu'ils avaient tous été assez heureux pour gagner le rivage, qu'ils s'étaient mis en route sur-le-champ, pour retourner à la vieille vallée, où ils étaient arrivés, vers onze heures du soir, et que, voyant leur porte enlevée ainsi que d'autres objets, ils avaient résolu de s'emparer de tout ce qu'il y avait chez nous. Je leur répondis que la certitude où nous étions de leur mort, nous avait fait faire cette démarche; mais qu'à l'égard de leur conduite, rien ne pouvait la rendre excusable, en ce qu'il me semblait prouvé que leur intention avait été de nous ôter la vie. Je me retirai en les prévenant qu'une seconde tentative de ce genre, nous ferait leur déclarer une guerre qui ne finirait que par leur mort à tous.

Il nous fallut donc alors être, de nouveau, potiers. Vers la fin du mois, j'eus terminé, à l'aide de mes compagnons, huit fort bons pots, mais je ne pus réussir à les vernir,

mon savoir en poterie ne s'est jamais étendu jusque-là. Je vis aussi les gens de l'autre maison aller diverses fois à la caverne, et je présumai qu'ils se livraient au même genre de travail que moi.

Bientôt arriva le 1er janvier de l'année 1826 ; ce jour si gai en Europe fut loin de l'être aux îles Crozet. Il pleuvait à torrent. Étendus près du feu, nous restâmes livrés à de profondes méditations. Le silence n'était interrompu que par les exclamations de notre vieux Hollandais, qui ne cessait de s'écrier, en soupirant : « Ah ! si j'étais aujourd'hui en Hollande. » Sans penser aux plaisirs du nouvel an, je trouvais dans mes réflexions un sujet de tristesse bien fondé, plus d'espoir de délivrance du côté de l'Ile-de-France ! rien que le hasard ne pouvait nous retirer de cette terre de douleur. Que dis je, le hasard? notre délivrance ne pouvait être que l'ouvrage d'une providence bénigne, en un mot l'ouvrage de l'Éternel. C'est dans de pareilles situations, c'est lorsque abattu par le malheur, l'homme peut à peine envisager l'avenir, ou frissonne en y jetant un coup d'œil inquiet, que ses idées s'élèvent vers celui de qui il tient l'existence, et que, poussé par un mouvement naturel, il tombe à genoux et l'implore. Ah ! elle est sans hypocrisie la prière de l'homme malheureux ; elle part du fond du cœur ; et, dégagée de toute influence étrangère, elle s'élève vers le Dieu bon qui l'exauce toujours. Nous passâmes tout le mois de janvier à la chasse des loups-marins, et nos gens de l'autre maison firent de même. Vers la fin du mois nous en eûmes ramassé près de deux cents peaux. Cette chasse était très pénible, parce que nous étions obligés de nous rendre par les montagnes au lieu fréquenté par les loups-marins, et de rapporter à

notre habitation les peaux que nous trouvions sèches. Or, une charge de douze peaux est forte pour un homme. On concevra donc que nous devons avoir eu de fréquens voyages à faire pour rapporter deux cents peaux à notre ancienne vallée. Aussitôt notre arrivée de la chasse, nous nous occupâmes à fabriquer des lits en peaux, pour nous coucher, et telle fut notre industrie à cet égard, que nous nous crûmes aussi bien dans nos lits de peaux, que dans le meilleur lit de l'Europe. Nous nous fîmes aussi plusieurs effets, et, nous nous disposâmes à passer l'hiver plus commodément que le précédent.

Janvier fut généralement beau, il fit même quelquefois chaud, vers le milieu du jour, mais le coucher du soleil rendait toujours l'air très froid.

Février vit disparaître le beau temps. Il tomba une neige très forte pendant trois jours; mais elle ne tint pas sur la terre. Nous profitâmes d'un intervalle de beau temps pour recouvrir notre maison avec les peaux des éléphans mâles qui venaient muer à terre. Nous transportâmes près de l'habitation une grande quantité de tourbes pour conserver le feu pendant notre sommeil, nous rendîmes enfin notre hutte aussi commode que possible. Ces dispositions faites, nous attendîmes bravement l'hiver et ses frimas.

Mars se fit bientôt sentir, et amena les tempêtes et la neige. Les cimes des montagnes dont la blancheur avait été souvent ternie au mois de janvier dernier, reprenaient leur ancienne couleur. Deux mois s'étaient déjà écoulés depuis que nous n'avions point communiqué avec nos compagnons, lorsqu'un matin Louis Cremon vint nous annoncer que l'un d'eux Adolphe Fortier, venait de mourir, et nous invita à aller constater sa mort naturelle. Nous

nous y rendîmes, et vérification faite du cadavre, nous jugeâmes qu'il était mort d'épuisement. Il était malade, disait-on, depuis environ huit jours. Il fut alors question de l'enterrer. Je me chargeai de l'office de fossoyeur, et j'eus bientôt, à l'aide d'un marteau, creusé une fosse de quatre pieds. Mes compagnons ayant enveloppé le cadavre dans des peaux de loups-marins cousues ensemble, nous nous disposâmes à faire la cérémonie dans la journée. A midi nous décidâmes qu'elle allait avoir lieu. On plaça donc le cadavre sur deux morceaux de bois, on l'y attacha, et on marcha vers l'endroit de la sépulture. Le silence le plus profond régnait parmi nous, la tristesse était peinte sur toutes les figures ; l'obscurité du temps contribuait à donner à la cérémonie un aspect lugubre. Le cadavre fut confié à la terre, nous revînmes à l'habitation, personne n'avait encore ouvert la bouche ; nous semblions tous occupés de la même idée, de la crainte de subir bientôt un pareil sort sur notre rocher.

Sur le point de quitter les autres pour retourner à notre maison, je fus accosté par notre Hollandais, qui me dit qu'il désirait nous quitter pour vivre avec ses compagnons, et qu'il allait venir avec nous, emporter ce qui lui appartenait. Nous restâmes donc seuls, M. Fotheringham et moi.

L'hiver s'annonça par des tempêtes violentes, et des chutes de neige pendant des semaines consécutives, nous eûmes toujours des éléphants jusqu'au mois de juin ; mais à cette époque, ils nous manquèrent, et nous fûmes obligés souvent d'aller chercher des vivres à la vallée de l'Abondance, ce qui nous occasionnait des maux inouis et de terribles fatigues.

Un jour, nous revenions accablés de lassitude, après avoir passé une nuit sans feu dans la vallée de l'Abondance. Nous mangeâmes à notre retour une partie des vivres que nous avions apportés, et nous nous couchâmes. Nous nous endormîmes aussitôt. Après un sommeil d'environ deux heures, nous fûmes éveillés par une masse d'eau qui tombant sur la couverture de la maison, la défonça, renversa deux murs et remplit la maison de goëmon. J'avoue que ma première idée fut que l'île était submergée. Nous parvînmes à sortir, et, très heureusement pour nous ; car nous étions à peine dehors, qu'une vague très élevée balaya tous les murs et dispersa tout ce qui se trouvait dans la maison. Nous nous aperçûmes sur-le-champ que cette inondation subite ne provenait d'autre chose que d'un très fort raz-de-marée. Nous passâmes toute la nuit à tâcher de recueillir tout ce que la lame rejetait au plain, et le cœur gonflé d'amertume à la vue de ces désastres inopinés, nous ne cessions de nous demander l'un à l'autre ce que nous allions faire. Nous nous décidâmes à rebâtir notre maison plus enfoncée dans la vallée, pour que la mer ne pût nous inquiéter dorénavant, et le lendemain matin, ayant sauvé presque tout ce que nous avions perdu, nous mîmes la main à l'œuvre.

Nos gens avaient vu les effets du raz-de-marée ; mais comme leur maison était beaucoup plus loin que la nôtre du bord de la mer, ils ne s'en étaient pas ressentis. Ne voyant plus notre maison le lendemain, ils se rendirent à son emplacement, et nous aperçurent, de là, occupés à en bâtir une autre ; alors ils nous engagèrent si fortement à retourner demeurer avec eux, par de belles promesses de déférence et de respect pour nous, que nous nous décidâ-

mes à condescendre à leurs désirs. Depuis cette époque, je n'ai eu effectivement des torts à reprocher qu'à un seul, et je les ai toujours attribués à une teinte de folie, et au cerveau un peu dérangé de l'individu.

A l'exception de cet accident, l'hiver se passa sans rien de remarquable. Deux de nos gens furent constamment malades, et nous souffrions tous beaucoup des pieds, étant tous les jours obligés de marcher sans chaussure dans la neige. J'ai souvent dans des temps de brume suivi les pas de mes compagnons, aux traces du sang que laissaient couler sur la neige leurs pieds enflés et fendus par le froid. Mais autant que possible, nous évitions de quitter la vallée, à raison des dangers que nous courions en passant des nuits sans autre abri que le ciel; cependant cela nous arrivait quelquefois.

Les éléphans furent rares jusqu'au mois de septembre, où les femelles montèrent à terre. La quantité en fut encore très considérable. Nous écorchâmes un grand nombre de petits, et nous en fîmes sécher les peaux.

L'hiver, en général, ne fut pas aussi rude que celui de 1825. La neige couvrit la terre depuis la fin de mars jusques fin d'octobre; mais nous ne trouvâmes pas le froid aussi violent.

Mes compagnons d'infortune, pénétrés de la vérité de mon adage continuel, que, de notre bonne intelligence, dépendait la prolongation de notre existence sur cette île, nous témoignèrent plus d'égards qu'ils n'en avaient jamais eus, et notre situation quoique affreuse, semblait être quelquefois oubliée par nous. Une nuit du mois de septembre, je rêvais, auprès de notre feu, sur les chances que nous pouvions avoir d'échapper à la destinée qui nous me-

naçait, lorsque deux idées se présentèrent à mon esprit.

Je savais que les jeunes albatros, en quittant leur nid, et en prenant l'essor pour la première fois, se dirigent toujours vers le nord, et se rendent souvent dans des parages que fréquentent les navires, à bord desquels ils sont quelquefois pris à l'hameçon. Je formai donc le projet de leur attacher au col des petits sacs de peau, dans lesquels je déposerais un billet qui indiquerait la position des îles, et par lequel je prierais le navigateur entre les mains duquel ce billet pourrait tomber, de dévier un peu de sa route, pour nous retirer de notre misérable situation; j'engagerais, en outre, un baleinier à venir par l'appât de la grande quantité d'huile que l'on y pourrait faire en peu de temps. Toutes les fois, en effet, qu'un baleinier dépèce une baleine dans ces mers, il est entouré d'une grande quantité d'albatros, et j'avais lieu d'espérer que la curiosité de savoir ce que contenait le petit sac suspendu au col de l'albatros, engagerait quelque personne à s'efforcer de le prendre.

Le lendemain, je mis la main à l'œuvre, et je fis cent sacs de peau. J'écrivis ensuite cent billets de même teneur, que je plaçai dans chaque sac bien cousu. Au premier beau temps, nous nous acheminâmes tous vers la vallée de l'Abondance, et nous attachâmes nos sacs aux jeunes albatros. Notre illusion fut si grande, que nous crûmes être certains de sortir de l'île par ce moyen.

La seconde idée qui m'avait préoccupé, eut des résultats plus importants. Il n'était rien moins question que de construire un canot, afin de nous mettre en mer, pour tâcher de rencontrer quelque navire ou quelque terre, en nous guidant sur les astres, en place de compas de route

dont nous étions privés. Ce projet était praticable, parce que nous avions une quantité de douvelles de barriques, dont nous comptions border le navire, et quelques uns des débris du navire pour le membrer. Le tout devait être recouvert de peaux de loups-marins cousues ensemble, et roidies sur les hauts du bateau. Cette résolution, toute téméraire qu'elle était, fut adoptée par M. Fotheringham, Louis Cremon et moi. Les trois autres nous déclarèrent qu'ils nous aideraient à travailler, mais qu'ils ne s'embarqueraient point dans une aussi frêle embarcation.

Etant donc décidés à commencer notre ouvrage, nous coupâmes le 11 octobre le guy de l'Aventure, pour nous servir de quille. Nous liâmes ensuite l'étrave et l'étambot à la quille, par de grands clous extraits de pièces de débris. Nous sciâmes quelques membres du navire et nous nous en servîmes pour membrer le nôtre. Tous les clous que nous avions se trouvèrent épuisés après la fin de la membrure. Nous fûmes obligés, lorsque nous posâmes les douvelles de barriques, de percer des trous dans chaque douvelle, et à travers chaque membre, pour y passer les fils de carret, qui devaient servir à les lier, on conçoit que cela dut être fort long. Cependant, le 15 décembre, l'ouvrage qui avait été poussé jour et nuit quelquefois, fut complétement achevé. Nous étions donc possesseurs d'une embarcation ayant seize pieds de quille, et six pieds de bau, très bien pontée et mâtée. Notre voile était faite de peaux de jeunes éléphans cousues ensemble, et rendues souples par le frottement. Nous avions rempli d'eau douce une barrique vide sauvée du naufrage, et nous l'avions placée dans le canot avant de terminer le pont. Une autre barrique était pleine de viande d'éléphant que nous avions

salée avec du sel extrait de l'eau de mer, et nous avions entassé dans les extrémités du bateau une quantité d'œufs de pingoins pour varier nos mets à la mer.

Nous attendîmes donc pour lancer notre bateau, et nous mettre en mer, que nous l'eussions couvert en peaux, et, à cet effet, nous résolûmes d'aller le 25 décembre commencer la chasse des loups-marins. Mais la providence, toujours prévoyante, veillait sur nous, et ne permit pas que nous entreprissions un voyage qui devait indubitablement nous exposer à une mort certaine.

Le 21 décembre, il avait fait une brume épaisse dans la matinée. Vers 11 heures le temps s'éclaircit, et M. Fotheringham, étant sorti de la maison, poussa tout-à-coup un grand cri, et rentra sans pouvoir proférer un mot. Surpris de cela, je l'invitai à parler; il ne me répondit qu'en faisant des contorsions et poussant de grands cris. Je crus d'abord que les misères qu'il éprouvait avaient affaibli le cerveau de ce jeune homme; mais, à la fin, il me fit signe de sortir, et qu'elles furent ma joie et mon étonnement, lorsque je vis clairement un navire courant sur la terre, et n'en étant éloigné que d'environ trois lieues. Tous mes compagnons vinrent admirer ce spectacle nouveau, et nous allumâmes aussitôt un grand feu sur une colline. Mais il est probable qu'il ne le vit pas... A la nuit il disparut, et nous laissa livrés au plus affreux désespoir : nous craignîmes que l'île ne lui eût paru inabordable, et qu'il ne l'eût tout-à-fait quittée. Nous formâmes mille conjectures sur cette apparition inattendue. Elle anéantit notre projet de lancer notre bateau, et elle nous fit rôder tous les jours par toute l'île, suivant le navire qu se présenta pendant quinze jours trois fois à notre vue;

deux fois surtout à une très petite distance de terre. Nous fîmes toujours des feux; mais il ne les aperçut jamais.

Le 5 janvier 1827, un de nous, sortant de la maison la nuit, vit un feu très près de terre. Il nous appela, et nous vîmes, comme lui, ce feu que nous pensâmes provenir des fourneaux du navire, sans doute occupé à faire de l'huile. Nous montâmes aussitôt sur la colline, et nous y allumâmes un grand feu, que nous continuâmes tout le jour. Le navire fit diverses manœuvres sous la terre, mais ne s'approcha point de la baie, à notre grand dépit.

Le 6, il continua les mêmes manœuvres, mais sembla avoir en but de gagner la baie. Vers 4 heures, nous eûmes la joie de voir une embarcation se diriger vers le rivage; elle attérit bientôt, et nous vîmes encore, après dix-huit mois, des figures humaines; car nos figures couvertes de suie, nos longues barbes et les peaux qui nous couvraient, semblaient nous avoir ôté le droit de prétendre au titre d'homme.

Dès que l'équipage du canot fut à terre, ils restèrent à nous regarder avec étonnement, et se risquèrent enfin de nous demander en anglais qui nous étions, et ce que nous faisions en ce pays. Après avoir répondu à leurs questions, je les priai de nous recueillir, et leur demandai, à mon tour, quel heureux hasard les avait conduits en ces lieux. Ils me répondirent qu'ils nous mèneraient avec joie à leur bord, et qu'ils ne doutaient pas que leur capitaine nous reçût avec grand plaisir; que le navire en vue était *the Cape Packet*, de Londres; que, poursuivant des baleines, après avoir été aux îles du Prince-Édouard, ils avaient été très surpris de se trouver un matin sur des îles qu'ils ne savaient pas exister dans cette latitude, mais qu'ils avaient

présumées être les îles Crozet ; qu'ils n'avaient vu nos feux à terre que la nuit dernière, et qu'ils avaient déjà fait quelques tonneaux d'huile sur l'île la plus au sud.

Alors s'évanouirent toutes mes craintes. Un riant avenir se présenta devant moi, et à sept heures du soir je quittai l'île Chabrol, sur laquelle j'avais passé dix-sept mois et huit jours. Nous arrivâmes à bord du *Cape Packet*, vers huit heures. Nous fûmes reçus par le capitaine Duncan, avec toute l'humanité possible, et il nous promit d'aller, aussitôt son chargement terminé, délivrer de l'île Dauphine les neuf hommes que nous y avions laissés.

Depuis notre délivrance par M. Duncan, je m'occupai sans relâche de suivre les observations que j'avais commencées sur l'*Aventure*, et avant mon départ. J'eus le bonheur d'être assez favorisé par le temps pour pouvoir déterminer la vraie situation des îles, et en faire d'exacts relèvemens.

Le 3 février, le chargement du *Cape Packet* étant terminé, nous fîmes route pour l'île Dauphine, où nous revîmes les neuf hommes de notre équipage que nous y avions laissés, et les prîmes à bord.

Nous fîmes ensuite route pour le Cap-de-Bonne-Espérance, où nous arrivâmes et débarquâmes le 5 mars suivant. Y ayant trouvé le navire le *Fils-de-France*, de Nantes, commandé par M. Geoffroy, armateur M. Dobrée, et allant de Chine à Nantes, je m'y embarquai, et le 7 mai de cette année j'arrivai à Saint-Nazaire, où je respirai l'air de cette vieille patrie, si chère à tous les cœurs français. W. LESQUIN.

LE BRAHME VOVAGEUR

PRÉCÉDÉ D'UN

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DE SANCHO.

LES PROVERBES.

Essai

SUR LA PHILOSOPHIE DE SANCHO (1).

Sancho dit quelque part : « Il n'y a que deux familles, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas ; » il ajoute, le pauvre homme, avec sa fine naïveté : «Ma grand'mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont, et je suis de son avis. » Il y a tant de gens de cette opinion, qu'à bien examiner l'histoire, voire même la politique, tout roule sur l'avis de Sancho ; c'est la grande question qui agite la société ; elle en parle aux siècles passés, elle en parle à l'âge présent, elle en parle même à Dieu, et tout cela dans une litanie séculaire de proverbes, sans commencement ni fin.

(1) Cet essai sur les proverbes a paru dans le tome 43e de *la Revue de Paris.*

C'est un murmure perpétuel qui fait le tour du monde, et de ce bourdonnement confus, psalmodie de tous les peuples, vous entendez s'élever des voix moqueuses ou lugubres, des chants joyeux, des gémissemens amers, des *à parte* de honteux égoïsme, des cris de détresse; puis tout à coup un mot consolant, une parole sublime, si bien, à mon avis, et probablement selon l'avis de Sancho, que l'on a mal défini les proverbes en les appelant la sagesse des nations; c'est tout simplement la voix vivante de l'humanité, de cette humanité qui parle, pleure et rit toujours, et qui ne se taira jamais.

Quand donc sont nés les proverbes? Quand l'homme a commencé à envier et à souffrir, quand il a osé surtout se consoler de sa misère en riant de celui qui l'opprimait. Mais comme en toutes les choses où se trouve mêlée l'humanité, il y a le côté sublime à côté du grotesque, la parole véhémente et qui fait marcher les siècles, à côté du rire naïf, ou de la raillerie sanglante et moqueuse qui flétrit les hommes, on rencontre dans cette philosophie vulgaire des adages, quelques pensées sublimes, qui se déguisent en proverbes, comme la véritable sagesse se déguise sous les traits de Sancho.

Si bien, qu'on peut trouver toutes choses dans

ces courtes sentences que les peuples se soufflent les uns aux autres, qu'ils se transmettent de siècle en siècle, qu'ils se crient dans leurs douleurs, qu'ils se chantent dans leurs joies. Il y a peut-être maintenant tel proverbe en circulation habituelle de l'Inde à l'Allemagne, qu'on pourrait regarder même comme antédiluvien, et qui nous dit la sagesse d'Énoch ; comme les mastodontes de Cuvier nous disent l'histoire de Mathusalem et de Noé.

Voyez : ce que je viens de dire n'est déjà qu'un proverbe ; c'est un proverbe de Laotseu, ce philosophe chinois, qui contient, à ce que l'on assure, la plupart des idées de Platon, et dont force a été à Platon de se passer, puisque probablement de son temps on n'avait pas encore traduit le *Tao*.

« L'homme est un enfant né à minuit ; quand il voit le soleil, il croit qu'hier n'a jamais existé. »

Pauvre Sancho : tu ne pouvais guère te douter, fût-ce même au milieu des grandeurs de l'île de Barataria, que pour la plus grande édification du genre humain, ta sagesse serait un jour rapprochée de celle de Laotseu et de Platon ; toi qui ne sais pas lire et qui débites de si excellens proverbes, toi qui faisais rire un roi qui ne riait guère qu'en entendant tes joyeux démêlés avec ton bon

maître. Mais dans les proverbes il y a, je l'ai dit, le sublime et le grotesque, le plaisant et le grave; et je suis naturellement porté aujourd'hui à voir ce dernier côté. C'est si bien le côté que j'ai vu dans les proverbes, que j'y trouve la poésie primitive, la psycologie et la physiologie des premiers âges, toutes les grandes questions historiques, la philosophie éclectrique surtout et qui ne conclut pas, car l'homme ne conclut jamais. J'y vois bien plus encore que tout cela ; j'y vois la question du progrès, et cela dans un proverbe basque, et nulle autre part, car pour un proverbe progressif il y en a mille de rétrogrades : mais enfin la langue *escuara* le dit : « Quitte le bon pour le meilleur. »

Certes je n'ai point la prétention d'être le premier qui se soit occupé des grands enseignemens contenus dans la parole vivante du genre humain. Depuis Aristote jusqu'à Nodier (1), le mérite des proverbes a été bien des fois discuté, énuméré et même combattu. Savez-vous ce qu'en dit Vico, qu'on ne peut maintenant décemment se passer de

(1) Au rapport de Synesius, Aristote avait formé un recueil de proverbes. Voyez aussi les « Mélanges tirés d'une petite bibliothèque. »

citer ? le créateur de la science nouvelle y voit les débris de la sagesse passée, et, je crois, les moyens d'en édifier les philosophies à venir. Tel qui a créé, il y a trois mille ans, un proverbe, a été dans son genre un grand homme, et a peut-être découvert une grande loi de l'organisation sociale; car, comme le dit fort bien Niebuhr, mais je ne puis m'assurer en ce moment si c'est à propos des proverbes, « telle idée qui dans un temps suffit pour faire juger de la profondeur de celui qui l'a conçue est aujourd'hui à la disposition de tout le monde. »

Il faut bien que l'on me pardonne de mêler tous ces grands noms vénérés de la science à la sagesse ignorante du bon Sancho Pança, puisque les proverbes ne sont eux-mêmes que des reflets plus ou moins effacés de la sagesse scientifique de toute l'antiquité hindoue, pélasge, étrusque, chinoise et romaine ; il y a tel proverbe grotesque dont on serait tout surpris de savoir l'origine, qu'on répétait dans la bonne compagnie de Rome, et qui court les rues de Madrid ou de Paris : Caton s'est amusé à faire des proverbes, et Sancho les a répétés.

O Sancho ! sagesse populaire, sagesse vivante,

miroir grotesque de la société, où l'homme est forcé de se regarder et de reconnaître au moins un de ses côtés, le côté qui fait rire, le côté qui instruit gaiement, c'est toi qui as dit pour l'instruction des gouvernans et des gouvernés :

« Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches y viennent bientôt. »

« Les sottises du riche sont des sentences. »

« La roue de la Fortune tourne encore plus vite que celle du moulin. »

Tu ne te doutais certainement pas que tu n'étais que l'écho du vieux Romain, quand dans la Sierra déserte tu t'écriais piteusement et en songeant aux noces de Gamache :

« Ventre affamé n'a pas d'oreilles. »

Oh ! c'est un horrible proverbe que ce proverbe-là, et il est capable, Sancho, de faire oublier toute ta joyeuse humeur ; car cette voix sinistre partie de Rome semble n'avoir ému les riches de nulle nation. Si cela était autrement, on n'aurait pas inventé : « C'est un long jour qu'un jour sans pain. » Ne vous semble-t-il pas entendre un cri de détresse, un long cri de la pauvreté qui supplie avec une effrayante énergie qu'on s'occupe d'elle, qu'elle a besoin d'être rassasiée ?

Hélas! oui, c'est la pauvreté qui a inventé la plupart des proverbes, et je vous assure qu'elle en a créé de plus touchans dans leur religieuse simplicité, que les élégies les plus *rêvées*, comme on disait il y a quelques temps. C'est elle qui a dit :

« Les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître-d'hôtel. »

Et elle s'est rencontrée avec le génie de Racine. C'est elle qui a répété le proverbe russe : « Dieu sèchera ce qu'il a mouillé. »

Quelle autre que la pauvreté aurait pu parler à un âne, au grison de Sancho peut-être, et trouver dans sa misère quelque espoir d'être consolé ?

« Ne meurs pas, ô mon âne, le printemps viendra, et avec lui croîtra le trèfle. »

Si, pour découvrir la sagesse des nations, vous aviez lu comme moi Vichnou Sarma l'indien, Érasme, Gruter et son *Florilegium*, Erpenius et Scaliger, Cornazzano l'italien subtil, et le grand conservateur des proverbes espagnols, Hernand Nunez, surnommé *el Commentador Griego;* si vous aviez lu encore Oudin le compilateur ; Delicado, Bellingen, les illustres proverbes nouveaux ; Tuet et ses *Matinées Sénonaises* ; mieux que tout cela, le *Dictionnaire des Proverbes* de la Mézan-

gère, la grande histoire de Mery, et Oienhort, qui contient les proverbes basques que débitait le père du genre humain, vous auriez découvert bien d'autres de ces adages qui font presque pleurer, et que j'appelle, moi, les larmes de l'humanité.

Une chose vous aurait frappé aussi, c'est comme les hommes de la Laponie au Bengale, de l'Italie à la Chine, et de la Chine à la Russie, se sont entendus pour se plaindre des mêmes misères. C'est un concert non interrompu de douloureuses confidences de nations à nations, et cette douleur paraît si naturelle dans son expression, elle est si bien dans l'essence de l'homme, qu'on pourrait l'appeler, je crois, la poésie primitive des proverbes. Il est bien vieux le vieux mot des Espagnols :

« Dès que je naquis, je pleurai, et chaque jour me dit pourquoi. »

J'ai prononcé le mot poésie : oui certes il y a de la poésie dans les proverbes, et plus que dans bien des odes prétendues inspirées. Les sauvages des grandes forêts américaines, ceux des steppes de l'Asie, et jusqu'aux nègres, m'en donneraient mille preuves, si je le voulais ; les sauvages qui n'ont quelquefois d'autre littérature et d'autre code que les proverbes.

Écoutez les bons Ghiolofs, que nous sommes allés tourmenter jusque dans les plaines embrasées du Sénégal. Ils disent, et cela s'adresse, n'en doutez pas, à la destinée fatale qui semble pousser aveuglément chez eux les grands *civilisateurs* du monde connu et inconnu :

« Se mettre devant le soleil ne l'empêche pas de continuer sa route. »

« Rien ne peut suffire à l'homme que ce qu'il n'a pas. »

Ils se consolent, dit-on, avec ces deux proverbes :

« Couvrir l'ombre de sable ne l'empêche pas de fuir. »

« L'éléphant ne peut rien faire au tamarinier, si ce n'est de le secouer. »

Oui, mais quelquefois il le déracine, pauvres Ghiolofs!..... Voyez maintenant, nous voulons que les Sénégalais oublient leurs proverbes si poétiques, et nous souhaitons qu'ils apprennent à lire dans la *Croix-Dieu!* Heureusement, je crois, qu'ils ont le bon sens de l'enfant de Diderot, qui ne voulut jamais apprendre à dire *B*, parce qu'il ne voulait pas être contraint à dire *C*, puis toutes les lettres de l'alphabet, chose utile, mais en-

nuyeuse, comme tout le monde sait, et dont à la rigueur sait se passer un peuple poétique, un peuple pouvant dire comme Montaigne : « Je ne pense pas que le bon rhythme fasse la bonne poésie; la bonne, la divine, la suprême est au-dessus des règles. » Voyez, sont-ce les règles de la philosophie scolastique et de la poésie des colléges qui ont inspiré au Bas-Breton du Finistère ce proverbe déjà si connu :

« O mon Dieu ! secourez-moi dans le passage de *Bass*, ma barque est si petite et la mer si grande ! »

La poésie de la mer, cette poésie que tous les préceptes des Vida et des Boileau n'auraient jamais fait deviner à Lamartine, n'est-elle pas dans cet autre adage :

« Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer ! »

C'est une poésie qu'ils comprennent bien, ces vieux Bretons, qui représentent maintenant notre race primitive. C'est ce qu'ils comprennent admirablement, quand ils refusent de labourer, et qu'ils s'écrient : « La terre est trop vieille pour être généreuse ; « il faut l'air de la mer, il faut les combats aux pêcheurs de l'île de Rudy, car ils sont comme les Gaulois « tout couronnés de gloire. »

Puisque nous avons parlé de la poésie des proverbes, il estconvenable de caractériser leur style ; *le style c'est l'homme*, le style c'est le proverbe. Oui, certainement, les proverbes ont un style à part, le plus varié, le plus élaboré que je connaisse. Le grand Vico est persuadé que ces maximes de la sagesse vulgaire sont entendues dans le même sens par toutes les nations anciennes et modernes, mais qu'elles ont suivi dans l'expression seule la diversité des manières de voir. Voulez-vous avoir une preuve immédiate de la vérité de cette pensée, un proverbe bien connu vous la fournira. Les Français disent : « Qui se fait mouton le loup le mange, » et l'Espagnol : « Faites-vous miel, les mouches vous mangeront, » ce qui, aux yeux des gens de sens, sera éternellement une vérité de la même portée. Lespirituel Charles Nodier, qui sait tant de choses, et qui est même initié aux secrets les plus cachés de la philosophie proverbiale, Charles Nodier y trouve tout révélés certains arcanes de la construction des langues qu'ont scrutés laborieusement les savans de tous les pays ; c'est là qu'il faut étudier (et dans ces sortes de matières, je ne connais pas un homme qui ait plus continuellement raison que Nodier), c'est là qu'il

faut étudier la partie des langues qui échappe aux règles des grammairiens. « C'est dans ces idiotismes populaires, expression intime de l'esprit d'un peuple, qu'il faut chercher les tours propres et les véritables idiologies de son langage. Originalité d'images, hardiesse de figures, étrangeté d'inversions, exemples singuliers d'ellipse et de néologisme, recherche piquante d'euphonie, tout y frappe l'attention du grammairien philosophe. » Vous le voyez bien, voilà le secret de Nodier découvert, ce sont les proverbes qui ont formé en lui ce style si curieusement travaillé, sans que l'inspiration en soit un moment ralentie, ce style aux saillies brillantes, inattendues, que la science la plus variée n'a jamais comprimées un instant. On trouve tout dans les proverbes, mais personne malheureusement n'y a dérobé le style de Nodier.

Une chose frappera tout le monde dans le style des proverbes, c'est combien la rime a été fatale à leur sagesse : elle l'a été presque autant qu'à de certaines poésies! Que de préjugés viennent tout simplement d'une consonnance hasardée; harmonie grossière à laquelle ne sait pas toujours résister un vulgaire bon sens!

Cependant, si ce sont les philosophes qui inven-

tent les proverbes, c'est le peuple qui les formule; si un proverbe est réellement bon dans son essence primitive, s'il doit réellement servir à l'instruction ou au plaisir du peuple, le peuple, avec son admirable énergie de style, lui imprimera une forme sous laquelle il entrera dans la circulation générale.

Qu'on ne s'étonne pas de trouver certains lieux communs de pensée et même de style, dans quelques proverbes remplis du reste d'une excellente philosophie; c'est qu'il y a de certaines choses toutes simples, que l'homme croit ne pouvoir jamais trop se répéter à lui-même: « Nul si grand jour qui ne vient à vespre. »

C'est, je crois, Pascal qui a dit: « Si belle qu'ait été la comédie, la fin est toujours sanglante. »

Essayons de caractériser le style des proverbes chez les diverses nations.

Il y a des proverbes qu'on serait tenté d'appeler *proverbes épiques*, ce sont ceux de l'Orient, proverbes aux formes élevées, aux poétiques métaphores: les livres saints en contiennent un grand nombre, qui, sous les noms de Job et de Salomon, instruisent encore l'Occident. Les proverbes indiens, les proverbes helléniques tiennent à l'es-

sence primitive de la philosophie (1), comme certaines formules rhythmiques de l'*Iliade* et du *Ramayana* tiennent à l'essence primitive de la

(1) Peut-être ne sera-t-on pas fâché de savoir que les plus anciens proverbes connus sont probablement hindous, et qu'ils se trouvent dans le *Pantcha-Trantra*, ou les Cinq Ruses du brame Vichnou Sarma, que nous avons appelé Pilpay ou Bidpay. Le *Pantcha-Trantra* lui-même n'est qu'une paraphrase de l'*Hitopadésa* (l'instruction familière). Ces deux livres d'apologues ont, comme l'a fort bien prouvé le savant M. de Sacy, la plus grande analogie avec le livre arabe intitulé Calila et Dimna, d'où nous viennent les types primitifs d'une foule de fables et de proverbes. On sait depuis fort peu de temps, et je doute même que ce fait soit connu de nos savans, qu'Alphonse-le-Sage avait fait faire une traduction espagnole de Calila, antérieurement à celle sur laquelle Jean de Capoue fit sa version latine dans le XIIIe siècle. L'*Hitopadésa*, cette source primitive de sentences, jouit d'une immense célébrité au Bengale. Il a été traduit du sanscrit en anglais par Ch. Wilkins, et publié à Bath en 1787. Les amateurs d'apologues peuvent lire une partie de ce recueil dans W. Jones. Il eût été à désirer, pour l'histoire complète des proverbes, que l'abbé Dubois, auquel on doit des travaux si précieux sur l'Inde, nous eût donné quelques détails sur le type primitif du *Pantcha-Trantra*, qu'il a traduit en français. Quelques critiques ont regardé la seconde partie de cet ouvrage comme ayant été inventée à plaisir par le père Beschie, et le savant missionnaire repousse cette assertion.

poésie. Du reste, et que personne n'en soit surpris, beaucoup de proverbes modernes ont leur origine dans ces grandes épopées, sources inépuisables de

Je m'étais facilement rangé à son opinion ; il paraît cependant, d'après les derniers travaux des Anglais, que l'histoire du Gourou Paramarta et de ses disciples est un conte européen assez ingénieusement inventé pour tourner en ridicule certains usages des Brahmes. Cela, toutefois, ne peut diminuer en rien l'importance philosophique et littéraire de la première partie. Du reste, nous avons quelques proverbes, outre ceux de Salomon, qu'on pourrait chronologiquement opposer à ceux des Indiens. « Connais-toi toi-même » était inscrit en lettres d'or sur l'autel du temple d'Apollon ; et le fameux « Rien de trop » jouissait de la même prérogative. « Il est plus heureux que sage » date des premiers temps d'Athènes. L'antithèse de la poutre et du fétu se trouve dans saint Mathieu et dans saint Luc. S'il était permis d'apprendre quelque chose aux parémiographes qui ont dans leur mémoire la sagesse, et par conséquent la science de tous les peuples, je leur indiquerais quelques sources qu'ils semblent ne jamais consulter, telles que Roebuck pour l'Asie, Burckhard pour l'Égypte, Heckewelder pour l'Amérique du Nord, et Kingsborough pour le Mexique. Ce qu'il y a de fort curieux, c'est que Burckhard, dans son recueil, prétend retrouver les idées antiques des Égyptiens à l'aide des proverbes, et révéler ainsi une partie des merveilles que promet la lecture des hiéroglyphes.

poésie, codes uniques, à une certaine époque, de la science et de la philosophie.

Si le style des proverbes orientaux est riche d'images, ingénieux dans ses comparaisons, et à vrai dire, le style est une partie sérieuse, une qualité réelle des proverbes, celui des axiomes grecs est ordinairement pur et sévère. Il y a en eux comme un retentissement des paroles de Lycurgue et de Solon.

Les Grecs ont donné leur poésie, leur architecture et leurs proverbes aux Latins.

Parler du style des proverbes chinois est chose hasardée; mais autant qu'on en saurait juger à travers les traductions de Gonçalvez, de Wilson et de Premare, ce style est ingénieux et original, il joint à des formes concises une minutieuse variété d'images; travail subtil d'esprits réfléchis.

Quant à nous, pauvres descendans de peuples barbares, notre sagesse proverbiale vient en partie de ces grandes sources de sagesse pratique et populaire, et quelquefois nous avons reçu les dictons de l'antiquité avec le style qui les caractérisait. Au moyen âge, Salomon était dans toutes les mémoires, et on n'osait point l'altérer. Dès le XIII[e] siè-

cle, la philosophie proverbiale de Bidpay ou du Calila nous avait été transmise par des moines voyageurs : qui nous dit que Rubruquis, Marco Polo et Ascelini, ne nous avaient pas apporté avec la boussole les proverbes de Meng-tseu et de Kong-fu-tseu. Lisez Erasme et Gruter, reconnaissez dans leur vaste collection de proverbes les adages grecs que citait Socrate, et qu'a recueillis Platon. M. Michelet cite des proverbes du Latium, grossiers comme les murs cyclopéens, mais ils se polissent avec Horace, et nous savons ce qu'en fait Boileau.

Composé de tant de peuples étrangers, mélange de tant de nations barbares, la grande famille européenne a néanmoins dans ses proverbes quelques formes caractéristiques de style, et, s'il faut l'avouer, c'est maintenant presque l'unique différence qu'on puisse trouver dans un fond de philosophie populaire, devenu commun à tous.

Les Italiens s'y montrent rusés, gracieux et moqueurs; les Anglais, graves et rieurs par boutades; les Flamands, ivrognes et gens connaissant le bonheur du chez-soi ; les Russes y sont brillans comme la poésie slave; les Polonais, nobles comme eux-mêmes; les Français, naïfs et goguenards, malins et philosophes insoucians; mais c'est aux Espagnols

qu'appartient le véritable style des proverbes : on sent que le proverbe, chez eux, convient à l'hidalgo hautain, comme à l'Asturien grossier. Le castillan sonore poétise par son accent jusqu'au plus vulgaire lieu commun. Dans cette langue, les formes brusques et coupées du style proverbial moderne semblent innées. C'est tour à tour une imprécation terrible, un court dialogue, une vive répartie, dans laquelle on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'esprit ou de la naïveté, c'est Sancho (1).

(1) Un homme, du reste, dont la science est devenue proverbiale, n'a pas hésité à accorder aux Espagnols la prééminence sur toutes les autres nations en fait de proverbes. Saumaise a dit : *Inter Europœas Hispani in his excellunt, Jtali vix cedunt, Galli proximo sequuntur intervollo.* On est tenté de penser que c'est dans la Péninsule qu'a dû se formuler surtout cette philosophie vulgaire des proverbes, qui a tant emprunté à l'antiquité. En effet, au moyen âge, Juifs et Maures semblaient, bien qu'ennemis par la religion, chercher avec une égale ardeur les débris de la sagesse orientale, pour en doter le reste de l'Europe. Chose curieuse ! les parémiographes espagnols vont jusqu'à retrouver dans leurs proverbes du XVe siècle l'explication de certains usages venus des Grecs et des Phéniciens. Ce qui est plus réel, c'est que le proverbe espagnol, essentiellement poétique en lui-même, a donné ses formes

Les siècles changent le style des proverbes, comme ils changent toutes choses ; c'est ce que prouvent, à qui veut les lire, les poudreux manuscrits de la Bibliothèque que nos pères ont con-

métriques aux plus vieilles romances. Un savant n'hésite pas même à affirmer, et il le prouve par de nombreuses citations, que c'est de la même source que partent tous les mètres usités dans la littérature espagnole. Ainsi on y trouve des *redondillos*, et l'on comprend sous ce titre tous les vers qui n'ont pas plus de huit syllabes, des alexandrins et des endécasyllabes. Les quatre espèces de *redondillos* y sont faciles à reconnaître. Le *redondillo mayor*, celui de huit syllabes, le *redondillo menor*, qui n'en a que six, l'*endecha*, qui n'en a que sept, et *los quebrodas*, qui n'en comptent que cinq. Sans beaucoup m'éloigner de l'opinion de Saumaise, je n'hésiterai point à ranger immédiatement après les proverbes espagnols ceux des Provençaux ; le savant et respectable M. Reynouard, auquel il faut toujours avoir recours dans tout ce qui a rapport aux littératures du midi de l'Europe, m'avait signalé ce fait depuis longtemps, et je m'en suis aisément convaincu. J'ai introduit, comme on le verra[1], quelques excellens proverbes provençaux dans *le Brahme voyageur*. Je les ai puisés en partie dans un dictionnaire provençal-français imprimé à Marseille. La bibliographie des proverbes espagnols est si peu connue que je ne puis résister au désir d'indiquer deux ou trois recueils curieux. Le plus ancien a été publié en 1539, à Saragosse, et il est intitulé : *Libro de refranes compilado por el orden del a, b, c, en elcual se*

sacrés à l'explication des *proverbes et apophthegmes nouveaux*. Voulez-vous une preuve entre mille : un proverbe très sensé en lui-même, mais bien vulgaire, vous la donnera ; on a dit primitivement : « Ce qui est venu de la flûte s'en reva au tabourin. » Ce n'est qu'au XVIIIe siècle, siècle de critique, siècle dédaigneux, qu'on a écrit : « Ce qui est venu de la flûte retourne au tambour. »

Il y a une chose plus importante à faire remarmarquer dans le style des proverbes, c'est que certaines maximes deviennent inintelligibles, parce

contienen quatro mil y quinientos refranes. En 1541, le fameux D. Inigo Lopez de Mendoza fit, par ordre de don Juan II, une collection célèbre d'adages. En 1568, Juan de Mallara publia in-folio la *Filosofia vulgar*, et ce fut là sans doute que dût puiser l'admirable Cervantes. Tout le monde connaît le recueil d'Hernan Nunes Pinciano, publié en 1616 ; mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est qu'il en a été fait une nouvelle édition à Madrid en 1804, en 4 volumes in-8, et qu'elle contient plus de six mille proverbes. J'ajouterai qu'on vient de publier à Nuremberg une bibliographie complète des parémiographes en 1 vol. in-8. Nos bibliothèques possèdent de nombreux recueils manuscrits de proverbes français, je citerai entre autres les *Proverbes ruraux* de la bibliothèque de l'Arsenal, et le *Livre de Prudence* de Christine de Pisan, que l'on conserve à la Bibliothèque royale.

qu'elles sont l'expression de tout un ordre de choses éteint.

Mais ceci nous conduirait dans les hautes régions de la philosophie, et, si je vous ai parlé du style des proverbes, il n'est pas moins important de vous parler spécialement de leur morale : ce serait en vérité dédaigner complétement le but réel de leur première création, ou du moins celui qu'y voyait le digne savant du XVIIe siècle, qui a intitulé sa compilation méthodique de proverbes : *Traité de la Prudence* (1).

Une chose me trouble à la lecture de ces nombreux recueils que j'ai sous les yeux ; un proverbe *honnête homme*, passez-moi le mot, a presque toujours sa contre-partie, sa parodie honteuse. Que devient, dans cet accouplement bizarre, la sagesse des nations ? que dire par exemple d'un semblable adage : « Qui ne dérobe ne fait robe ? » et après la plus touchante des maximes, comment lire sans surprise : « Celui-là n'en fait pas peu qui baille son mal à un autre ? » Tirez-vous-en autrement que par l'adoption du système radical des deux principes, je vous en défie.

(1) Ant. Dumont, pseudonyme de l'abbé Arnoux.

Au milieu de ces monstrueuses unions des maximes les plus opposées, une chose vient rafraîchir tout à coup la pensée, c'est que les hommes de tous les pays et de tous les âges ont réellement un instinct touchant de beauté morale, qui triomphe par l'expression; les bons proberbes sont les plus beaux.

Quelquefois, cependant, la morale aime à se revêtir d'une forme grotesque de préférence à une forme élevée. Armée d'une saillie comique, jet spontané de quelque génie malin, elle s'adresse plus facilement à la multitude rieuse; c'est ce qu'a bien senti Rabelais : « Le sage vient chercher de la lumière, et le fou lui en donne. »

Je ne saurais vous dire maintenant chez combien de peuples j'ai rencontré le touchant proverbe de l'Évangile. Il est travesti de toutes les manières, bariolé de toutes les façons; je le trouve sous le turban mauresque, sous le béret du Basque, sous le casque du chevalier; je le trouve même habillé en mandarin; mais je suis sûr que vous le reconnaîtrez très bien chez les pauvres Ghiolofs.

« Si le chapeau que tu essaies te blesse, ne le mets pas sur la tête de ton prochain. »

Après ce proverbe cosmopolite, qui devient dans

ses voyages tour à tour sévère, grotesque ou naïf, sans altérer son essence divine, j'en citerai un sans plus, et je le rencontre dans un vieux recueil français :

« Pardonne à tous, et rien à toi. »

Je ne vous parlerai plus de la morale des proverbes.

J'ai trouvé tout à l'heure la pensée du progrès dans un dicton populaire des Basques, et peut-être avez-vous souri, car cette question remue le monde, et mon proverbe est déjà bien vieux. Ne riez plus, il y a un effroyable proverbe né au-delà des mers, et qui contient en caractères sanglans une des questions philosophiques le plus en vogue de notre temps, une de ces questions qui dominent tout à coup l'histoire et la philosophie d'un siècle. Je veux parler des races et de leur génie.

« Battre un nègre, c'est le nourrir ; battre un Indien, c'est le tuer. »

Oui, ce mot est bien un proverbe, il contient dans sa concision atroce une effroyable vérité ; c'est bien ainsi qu'on fait travailler le noir, et qu'on fait mourir l'Indien ; c'est bien là la naïve insouciance du nègre, et le sombre désespoir de l'Américain.

Mais après un tel proverbe, il faut s'écrier avec Shakspeare : *Oh horrible, most horrible!*

Vous comprendrez, après ce proverbe européen, le proverbe des Caraïbes que cite M. de Humboldt : « Nous sommes seuls un peuple, les autres hommes sont faits pour nous servir. »

Jetons un coup d'œil sur les conquérans de ces fiers sauvages. Les Espagnols disaient au XVIe siècle :

« La guerre est la fête des morts. »

Qui ne reconnaîtrait point aussi le génie patient et grave du même peuple, influencé par le dogme reçu des Maures et transmis jusqu'à notre époque dans ces paroles d'un stoïcisme amusant :

« Quand tu verras brûler ta maison, approche-toi pour t'y chauffer. »

Mais maintenant voilà bien toute la noble fierté castillane :

« C'est aux yeux et au front que se lit la lettre du cœur. » Et pour en venir aux tableaux d'intérieur, aux détails de la vie privée, ne reconnaissez-vous pas la vanité de l'hidalgo, qui n'a que sa cape et sa rapière, dans ce vieux dicton de l'Andalousie, inventé à coup sûr par un gentilhomme :

« Sers le noble encore qu'il soit pauvre, car le temps viendra qu'il te paiera. »

Toute l'insouciance philosophique des Français du XVIe siècle est là : « Le plus riche n'emporte qu'un linceul. » Et voilà leur amour de joyeuse indépendance : « Mieux vaut être oiselet de bois en bocage, que grand oiseau de cage. »

Il me serait facile de multiplier les citations, et d'aller les chercher jusqu'en Chine et dans l'Inde : je retrouverais toute la patience d'un rusé marchand de Canton, ou la résignation stoïque d'un lettré qui passe sa vie à apprendre les 80,000 clefs chinoises, dans certains proverbes arrivés récemment de l'*empire du milieu*. « En limant, on fait d'une poutre une aiguille, » en dit presque autant que les gros volumes des Duhalde et des Prémare. Il y a peut-être une vérité très nationale dans l'adage qui apprend à l'Europe que « si le chien mord le pauvre, l'homme vénère le riche ; » mais il y aurait conscience à en faire plutôt honneur aux habitans de Pekin qu'à ceux de Londres ou de Paris. C'est encore un de ces grands proverbes universels sans filiation connue, et qu'aurait bien pu se dispenser de formuler la sagesse des disciples de Kong-fu-tzeu.

Il me reste à prouver que l'on trouve dans les proverbes toutes les grandes lois politiques qui régissent le monde, et je m'étonne que l'ingénieux et savant Lerminier n'ait pas été puiser à cette source. D'abord, et sans sortir de la morale de Canton, je trouve une sentence proverbiale qu'on pourrait appeler à la rigueur le *criterium* de toutes les réflexions philosophiques sur les gouvernemens antiques et modernes.

« Etre roi, gentilhomme ou ministre, c'est le songe d'une nuit, et un règne de mille ans, c'est une partie d'échecs. »

Personne ne niera, je pense, la qualité historique et philosophique de cet autre dicton bien connu: « Oncques villain n'aima noble homme. » C'est un vieux proverbe français dans lequel Niébuhr et M. Michelet pourraient trouver à la rigueur toutes les évolutions symboliques, organiques et critiques de la société.

Voyez-vous la Sainte-Hermandad inventant : « Avec l'œil ni avec la foi je ne me jouerai, » puis la précieuse synthèse de celui-ci :

« La lettre entre avec le sang. »

Il n'y a pas, chose merveilleuse ! jusqu'aux saint-simoniens qui ne trouvent dans les proverbes

tout le fond de leur doctrine, et qui mieux est son application ; mais c'est malheureusement chez les Chinois qu'est maintenant en vogue cette maxime de l'aristocratie des capacités :

« Mille étudians, mille nobles,
« Mille joueurs, mille pauvres. »

En m'aidant un peu de la clef chinoise j'aurais peut-être lu mille oisifs.

Vous le voyez, ceci me ramène tout naturellement vers la science ; vers la science des proverbes. Depuis le sauvage Miamis, qui dit que le *soleil est le père des couleurs*, jusqu'au paysan de l'abbé Gerbet, qui, durant un beau sermon, s'écriait : *Si l'oreille ne comprend pas, l'âme entend !* toutes les vérités des sciences physiques et de la psychologie peuvent se rencontrer dans les proverbes. Aussi le bon Sancho a-t-il coutume de dire, et cela grâce à un proverbe : « Mieux vaut un jour du disert que toute la vie de l'ignorant ; » ce qui, soit dit en passant, n'est autre chose que l'appréciation des capacités.

Vous prouver comment la géologie, l'astronomie, la physiologie, trouvent de brillans éclaircissemens dans les proverbes, serait un peu long.

Le célèbre Mathieu Laensbergh est là, et il n'a pas cessé d'être le plus fameux mathématicien de Liége ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le grand *Dictionnaire des Sciences Médicales*, avec ses notabilités, n'a pas encore pu renverser la doctrine de l'école de Salerne, si naïve dans ses ordonnances, si facile dans son régime, qu'avec l'école de Salerne on peut fort bien ne plus redouter le choléra-morbus. Que vous disent les commissions médicales pour nous en préserver, qui n'ait été dit l'an de grâce 1099, par cette docte assemblée, qui unissait si heureusement la poésie à la médecine et la médecine à la poésie ?

Et, puisqu'il est encore question de la poésie, voyez s'il n'y aurait pas en ce moment quelque parti à tirer du proverbe espagnol : « Mieux vaut une poignée de naturel que deux pleines mains de science. » O bon Sancho ! si tu ne l'as pas dit, tu le sentais ; et voilà ce qui t'a donné ta joyeuse immortalité.

A propos d'immortalité je ne vois qu'un proverbe de l'Anthologie grecque qui puisse mettre d'accord Wolf et M. de Fortia d'Urban, Schubart et Tiersh, les partisans exclusifs des Diascevastes et des Cho-

rizontes, et les défenseurs absolus de l'emblème et de l'allégorie.

Cedite, jam cœlum patrio Mœnidæ est (1).

Et avant d'abandonner cette partie toute littéraire des adages, ne faudrait-il pas parler du proverbe dans le drame, ou du drame dans le proverbe? Je laisse aux critiques philosophes à bien établir la valeur des expressions, mais il me semble qu'une pensée domine dans le créateur du proverbe dramatique. Lorsque Carmontel nous peint le gracieux scandale de la société de son temps, sa ruse équivoque, son habitude de calomnie emmiellée, et surtout ces hommes si hautains dans leur impudeur, si fiers dans leur fatuité, on est bien tenté de répéter : « Ils se sont fait appeler roués pour se distinguer de leurs valets, qui ne sont que des pendards. »

Quand vous lisez certains proverbes dramatiques du jour, qui peignent avec une touche si délicate les subtiles passions d'une société blasée, une pen-

(1) Ce vers de Sannazar, qui n'est que la version de celui d'Antipater, a été traduit ainsi : « Homère est immortel, le ciel est sa patrie. »

sée de Byron ne vous est-elle pas venue à la mémoire ? c'est que tous ces *partners* de la valse du monde doivent être bien promptement oubliés quand le bal est fini.

Lorsque Clara Gazul dit un proverbe, vous entendez une voix véhémente, où se mêlent la gaîté et les pleurs, une parole d'homme avec le cri de la passion.

Et, pour en finir, il me semble que, si les proverbes, en entrant dans le drame, ont merveilleusement animé ses peintures, le proverbe, à son tour, peut peindre le drame : la poétique de nos comédies n'est-elle point dans celui-ci :

« On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi ? »

N'est-ce pas le mot du siècle et celui du théâtre ?

Hélas ! n'y aurait-il pas même maintenant *cet égoïsme à deux*, qu'Antoine de la Salle, avant madame de Staël, appelait l'amour de son temps ? Il n'y a cependant point longues années qu'il vivait ce spirituel traducteur de l'ingénieux Bacon, dont la conversation animée n'était qu'une suite de proverbes, qu'il avait recueillis à Rome, à Canton, à Sumatra, chez les Esquimaux, que sais-je ? dans tout l'univers, et qu'il répétait dans son grenier,

pour tromper la faim, entre un calcul nautique et une question de psychologie. C'est lui qui disait dédaigneusement de l'histoire ancienne (car il était allé lire dans le monde entier, et toute palpitante encore, celle des modernes) : « Les morts conseillent mal les vivans ; » et à propos de nos grandes querelles de réforme littéraire commencées : « Pour vous plaire il faudrait tout bouleverser à chaque minute en copiant des modèles. » Il avait coutume de terminer ses longs discours (car il était sourd) par cet adage de sa création : « Travaillez, travaillez, celui qui a commencé un livre n'est que l'écolier de celui qui l'achève. » Vous trouveriez bien d'autres de ces proverbes dans le désordre régulier ; et dans la balance naturelle qu'on ne lit plus, des questions à faire la fortune d'un livre ont été depuis bien longtemps discutées.

Qui le croirait, il y a en ce moment, non dans les livres, mais chez les peuples, un proverbe que les intrépides champions de la civilisation moderne devraient rougir de trouver parmi des espèces de sauvages. Nos jurisconsultes ne pourraient-ils faire comme un de nos grands hommes, qui, lui aussi, exerçait une réelle magistrature ; celle que donne le génie ? Qu'ils osent prendre la haute pensée où

elle se trouve, c'est leur bien. Dites-le moi, où l'idée du XVIXe siècle sur la mort est-elle plus dignement formulée que dans ce mot des Monténégains : « La loi ne saurait retirer ce qu'elle ne peut rendre ? » Espérons qu'il sortira de son enceinte de rochers.

Un philosophe électique, homme de peu de foi et fort douteur, me disait dernièrement : « Les proverbes ont cela de commun avec les miracles, qu'il ne s'en fait plus : le monde semble sourd à ces deux puissans moyens d'enseignement.—Vous vous trompez, lui répondis-je, et vous vous trompez doublement, il se fait tous les jours des proverbes et des miracles. » Certes c'eût été une merveille passablement miraculeuse aux yeux de toute l'antiquité que ces voyages où la vapeur accomplit en quelques minutes ce que l'imagination la plus capricieuse peut rêver de rapidité. La merveille inutile de Mongolfier est un miracle qui attend une grande pensée. Savoir diriger la foudre, c'était le miracle des prêtres de l'Étrurie ; miracle aujourd'hui en permanence, miracle qui se passe sans cesse sous nos yeux !... Je n'ose rien dire du magnétisme, mais lisez le rapport d'une célèbre académie... Miracles, miracles duement attestés. Il

en est certainement de même des proverbes; il s'agit seulement de les découvrir, il faut les chercher. Il y en a maintenant comme à toutes les époques et dans tous les pays, qui minent lentement les institutions par leur puissance cachée; il y en a d'autres qui excitent les esprits paresseux de leurs piquantes saillies : brillant feu d'artifice de la pensée, ils éclaireront bientôt l'univers, parce que la France s'en sera amusée. Les premiers sont graves, leur marche est mesurée ; la masse regarde comme trop obscures pour la guider ces lueurs mystérieuses et presque divines, qui, pour éclairer un jour les âges, planent au-dessus de toutes les pensées. Faites quelques pas vers eux, et vous en serez subitement illuminées ; ouvrez Vico, Ballanche, Herder, Oberman, madame de Staël, *les Châteaux du roi de Bohême*, Jean-Paul Richter surtout, vous y trouverez des proverbes qui ne tarderont pas à faire le tour du monde ; car le temps des hautes pensées viendra, comme dit le poète, « et l'on entend déjà le froissement des feuillets du livre du destin. »

Mais un écrivain remarquable, Coissin, vous a montré, par une sentence dont vous pouvez faire

un proverbe, pourquoi le monde est si long à faire de nouveaux adages :

« On écrit longtemps avec des symboles et avec des lettres, avant de pouvoir organiser une pensée avec des hommes. »

La difficulté d'adopter certaines pensées de nos auteurs modernes est encore expliquée dans cette parole de la palingénésie :

« L'éloquence, comme on sait, n'est pas seulement dans l'orateur qui parle, elle est aussi dans ceux qui écoutent. »

Croyez-vous que notre âge, et ses sombres tristesses, et ses froissemens douloureux, et ses études laborieuses, ne seront pas révélés aux siècles à venir par ces autres paroles de Ballanche :

« Une grande tristesse est accourue les saisir, ils ont été dégoûtés de la vie sans oser désirer la mort. »

Si, comme je n'en doute pas, on voit passer un jour à l'état de proverbes ces grandes pensées philosophiques ou celles qui leur sont analogues, toutes les luttes de notre littérature et des littératures à venir seront expliquées par cet adage des institutions sociales.

Nous appelons romantique la littérature où la pensée fait effort contre la parole fixée, et il sera à la fois important et curieux de comparer cette phrase avec le proverbe chinois dont elle est le corollaire : « L'écriture ne peut suffire à exprimer la force de la parole ; les paroles ne sauraient rendre complétement la pensée. »

Les proverbes, ces voix vivantes des siècles éteints, ont dû rester à l'état de pensées isolées et obscures, avant d'acquérir la qualité réelle de proverbes ; cette dénomination, du reste, ne peut être appliquée à une maxime que quand elle a passé dans le langage habituel d'un peuple. De notre temps, où les choses vont si vite, nous voyons et nous verrons plus fréquemment encore quelques unes de ces transformations, qui ont dû être le travail de bien longs jours dans l'antiquité.

Pour moi, je voudrais qu'on se hâtât de rendre proverbe une phrase dont je suis ému, et que je viens de lire dans l'abbé Gerbet ; deux vers que je trouve dans Lamartine. « Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ? le prix de l'éternité, si vous le donnez à un pauvre. »

> Regardez en avant et non pas en arrière,
> Le courant roule à Jehovah.....

A tous ceux que fatigueraient ces citations, et qui me disent de conclure avec les proverbes, je dirai que non seulement notre siècle a créé des proverbes fort connus de tous, mais qu'il en a perfectionné quelques uns pour la plus grande édification des siècles à venir, et qu'on ne saurait dédaigner les études sur le siècle. Nos pères avaient dit : « Pauvreté n'est pas vice ; » la société s'est écriée : « C'est bien pis ! » Le chevaleresque moyen âge disait avec sa simplicité : « C'est trop aimer quand on en meurt. » Vous avez : « Il est mort d'amour et d'une fluxion de poitrine. » Nos pères répétaient au XVIe siècle : « Amour peut moult, argent peut tout. » Nous avons coupé le proverbe en deux, si bien qu'il en reste pour l'enseignement du genre humain la partie la plus poétique et la plus consolante.

Faites donc entendre une voix meilleure. La parole, au bout de quelques journées, est tout ce qui reste de l'homme, c'est le témoin immoral ou sublime qu'un siècle fait comparaître devant un autre siècle pour le juger. Faites bien vite d'autres proverbes ; faites-les avec les hommes que je vous ai nommés, avec tant d'autres, qui, faute d'un droit pécunaire d'éligibilité, n'ont qu'une parole

impuissante, une voix qui gémit solitaire, des pensées qui se replient sur elles-mêmes, ou qui se consument en efforts inutiles, après avoir dispersé vainement des lueurs de génie. Il est temps enfin de les recueillir ; là est réellement l'enseignement universel. Faites d'autres proverbes, faites-en d'autres, pour que les siècles qui vont venir ne vous croient pas plus mauvais que vos adages populaires, ou que vos dictons de société. Vous valez mieux que votre sagesse vulgaire, repoussez ces débris fangeux : ayez d'autres maximes, je ne me lasse point de le répéter, sinon, comme Lichtenberg le grand faiseur de proverbes allemands, au lieu du fameux *quod erat demonstrandum*, il faudra mettre au bas de tous vos traités de morale et de psychologie : *Kyrie eleison*, Seigneur ayez pitié.

p. 227.



LE

BRAHME VOYAGEUR

OU

LA SAGESSE POPULAIRE

DE TOUTES LES NATIONS.

Sur les bords d'une petite rivière tributaire du Gange vivait un brahme dont la vie s'écoulait si doucement qu'il avait coutume de la comparer lui-même au cours paisible que suivaient ses regards durant des heures entières. « Que peut désirer un homme, disait Nara-Mouny, quand sa cabane est ombragée de palmiers, qu'il a une eau pure pour ses ablutions, des fruits pour sa nourriture, qu'il peut méditer à loisir les sages leçons du *Véda*, et se réjouir le soir en lisant les fables antiques de Sarma (1)? — Il y a quelque chose de

(1) Vichnou Sarma, dont nous avons fait Bidpay ou Pilpay, est le plus ancien fabuliste des Hindous, et peut-être du monde.

mieux à faire que de méditer solitaire sur le bord d'un fleuve, lui dit un jour un vieux brahme, son voisin ; il y a une instruction plus solide que celle des livres, c'est celle que donnent tous les hommes réunis. Tous les hommes sont frères, comme je vous l'ai souvent répété, et ils ont en commun un répertoire inépuisable de sagesse que les siècles disent aux siècles, et que les hommes doivent redire sans cesse aux hommes. Nul pays n'est privé de ces rayons divins de l'intelligence divine, et l'homme qui parviendrait à en réunir la pure essence, fût-il le plus grossier paria, en sentirait son cœur purifié, plein de douces et affectueuses impulsions, comme le soleil développe mille parfums inconnus quand il vient à pénétrer dans les sombres profondeurs de nos forêts. Nara-Mouny, la méditation du savant est bonne; le repos de l'homme sans ambition est heureux et doux; mais la vie active du sage qui cherche à instruire les hommes est préférable, et, après la fatigue, le repos lui sera plus favorable qu'à celui qui n'a point cessé d'écouter le chant des bengalis ou le murmure des fontaines; plût à Dieu que mes jambes ne fussent pas brisées par l'âge et que ma mémoire ne fût pas si incertaine, j'irais demander aux peuples la sagesse

de tous les hommes ! ce doit être la grande voix de Dieu sur la terre, et, j'imagine, quelquefois le plus sûr moyen de connaître ce qu'il a voulu enseigner; car jamais il ne nous trompe.

— Hélas! mon père, dit le jeune brahme, les peuples sont nombreux comme ces grains de mil que je jette aux oiseaux, et leurs langues sont auss variées que les gazouillemens qu'on entend dans la forêt; s'il y a de bonnes maximes chez les nations, elles sont aussi rares que les diamans dans nos sables : ce que vous dites est impraticable; il vaut mieux regarder doucement couler le fleuve, et purifier son cœur dans la solitude.

— Nara-Mouny, vous avez en tête cette vieille maxime de l'Orient : « Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis, dormir que de veiller, et la mort est préférable à tout. »

Cette maxime de repos, je vous le dis, moi, est la plus fatale qu'aient imaginée les hommes; c'est la plus funeste, parce qu'elle détruit toute volonté du bien; c'est la plus ridicule, puisqu'elle maintient sciemment dans le mal; c'est la plus déraisonnable, puisqu'elle n'aboutit qu'à un but tellement certain qu'il est inévitable. J'ai tout lieu de croire, hélas! et ceci, croyez-le, est le résultat

d'une bien longue expérience, que ces conseils de la paresse ont détruit nos riches contrées de l'Orient, tandis que l'ardente curiosité des peuples de l'Occident, en échangeant perpétuellement des idées qui s'améliorent à mesure qu'elles sont débattues, a été la cause de leur merveilleuse prospérité. Si bien, Nara-Mouny, que la grande prospérité des peuples et des hommes sera basée désormais sur leur activité et sur leur association. Je vous dis frère, à vous, Nara-Mouny, pourquoi ne dirais-je point ce nom à l'habitant du Frangistan, si l'habitant du Frangistan a un cœur d'homme? Pourquoi ne lui communiquerais-je pas ma sagesse, et ne lui demanderais-je pas la sagesse de son pays ?

—Mais cette sagesse dispersée chez tous les peuples, où se trouvera-t-elle, mon père, s'il faut la chercher autre part que dans les livres? — Chacun, mon frère, a dans son cœur un mot de ce grand discours de Dieu aux hommes, il s'agit de le demander; croyez-moi, ceci est encore moins difficile que ce que fait le pénitent Darva Vati Patna, qui se tient depuis quinze ans sur le pied gauche et sur la tête duquel les colombes font leur nid, croyant se percher sur une colonne; cela est moins difficile encore que le voyage du pénitent Vanan-

tra, qui a été de Delhi à Agra en faisant une roue perpétuelle. Je le répète, vous êtes jeune, vous parlez les langues de l'Occident; votre esprit est ferme, votre cœur est sain ; quelquefois votre gracieuse habitation vous fatigue, malgré les beaux palmiers dont elle est entourée, malgré les fleurs qui la parfument. Allez-vous-en interroger vos frères de l'univers; demandez-leur à chacun un mot du grand discours qui les convie à s'aimer entre eux, et vous viendrez le réciter sur ma tombe. Je l'entendrai dans le ciel.

Nara-Mouny revint chez lui, rempli de l'idée du vieux brahme. Il voulut méditer comme autrefois, mais il entendait une voix intérieure qui lui répétait : Le temps de la méditation solitaire est passé, le temps d'agir est venu. Il voulut lire, mais le livre tomba de ses mains ; car il pensait malgré lui à ces milliers d'intelligences qui réfléchissaient chaque jour, qui ne demandaient pas mieux que de communiquer leurs pensées, et dont les pensées réunies devaient certainement contenir une solide instruction, une instruction venant de l'expérience de tous les peuples, et se perfectionnant avec les siècles. Ce livre, dit-il, renferme une grande sagesse, mais elle est immobile : la sagesse univer-

selle ne l'est pas, elle s'accroît de l'expérience de chacun et des réflexions de tous les jours. Le vieux brahme a raison ; il faut demander la sagesse à tous les hommes ; et pour soulager toutes les souffrances, il faut interroger tous les malades. Il voulut rêver près du fleuve, sous ces beaux palmiers qui laissent entrevoir de belles plaines, où se jouaient des troupeaux d'antilopes et où l'on entendait le chant de mille oiseaux ; mais involontairement il songea à la grande mer, qui baigne tant d'imposans rivages, et à ces milliers d'hommes différens de mœurs, de religion, d'habitudes, de couleur, de vètemens, et qui sont cependant les fils d'un même père, les enfans de la grande famille humaine. Sa maison lui parut bien mesquine, le rivage du fleuve bien monotone ; les fleurs de son jardin lui semblaient sans parfums ; les animaux qui bondissaient dans la plaine étaient muets, et il était avide d'entendre la voix de ses frères, disant ce qu'ils avaient appris, ce qu'ils avaient aimé, ce qu'ils avaient espéré. Une grande pensée d'amour pour le genre humain avait tellement agrandi l'horizon de la vie à ses regards, qu'il lui sembla que cette solitude où il vivait était étroite comme la pensée de l'égoïste qui ne vit que

pour lui. Mais une chose l'inquiétait et le retenait encore, c'était la religion de tous ces peuples, les croyances qu'ils avaient et qui devaient obscurcir la sagesse; il dit : Ceci est bien grave; j'y réfléchirai.

Il entra alors dans sa maison de bambou, et il lui prit fantaisie de jeter les yeux sur un livre européen, traduit en bengali, que lui avait donné un officier anglais, qui se rendait de Calcutta au royaume de Lahore, et il tomba sur cette phrase :

Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.

L'officier anglais avait écrit en bengali, au bas de la page : « — Ce divin principe de toute morale est écrit par Dieu dans le cœur de tous les hommes: c'est le mot qui unit la grande famille, le mot que doit répéter le frère au frère, le siècle au siècle, un pays à un autre pays. On me l'a dit en Europe et chez les sauvages de l'Afrique; je l'ai entendu au Japon, on me l'a répété au Thibet; un mandarin à qui je demandais ce qu'il y avait de plus beau à son gré dans les gros livres de sa bibliothèque : « Une phrase que vous saviez étant tout petit enfant, » me répondit-il, et il me lut ces mots qu'on trouve dans les livres de Confucius :

Ce qu'on ne désire pas pour soi-même, qu'on ne le fasse pas aux autres.

Au Sénégal, j'entendis, quelques mois après, un vieux Ghiolof (1) qu'entouraient de nombreux enfans, terminer un long discours qu'il leur faisait, par ces paroles que je reconnus aussitôt :

Si un chapeau te blesse, ne l'enfonce pas dans la tête de ton voisin.

Nara-Mouny, en achevant de lire cette note, tomba dans des réflexions profondes. Il revint à la sentence du livre des chrétiens, et il dit : En vérité, il n'y a rien de si beau dans les gros livres que j'ai lus ; et le vieux brahme a raison, la sagesse est chez tous les hommes, et j'essaierai de la dire aux autres, camme je voudrais qu'on me la dît.

Trois jours après, Nara-Mouny alla faire ses visites d'adieu à tous les habitans du voisinage. Partout l'on s'étonnait de sa résolution, et il ne manquait pas de gens qui traitassent de vraie folie son courage et sa noble résolution ; on allait même jusqu'à dire qu'il mettait en péril ses principes religieux ; puis on ajoutait qu'on le comprendrait un peu plus, s'il se mettait en route pour faire une

(1) Ou Yolof.

fortune égale à celle qu'avait faite son père et qu'il avait perdue. Mais à tous ces raisonneurs le jeune brahme avait coutume de présenter la maxime sublime qu'il venait de recueillir en disant que c'était le commencement de son trésor : et malgré tout, il y avait encore une foule d'honnêtes gens qui se prenaient à rire, en dépit de sa dignité de brahme ; car ce n'est point d'ordinaire pour rapporter semblable marchandise qu'on équipe des navires, ou qu'on va par caravanes de Delhi au Frangistan.

Il en fut autrement quand il alla voir le vieux brahme qui lui avait donné le conseil qu'il voulait mettre à exécution ; il le trouva dans sa charmante habitation entourée de palmistes, qui balançaient leurs têtes de verdure au-dessus de vastes manguiers croissant au milieu d'immenses champs de riz. Le vieillard était assis dans une salle toute parfumée de fleurs de mougris, et deux jeunes gens lui récitaient tour à tour les plus belles pages du *Véda*.

Quand Nara-Mouny lui eut expliqué le motif de sa visite, il l'embrassa. Quand il lui eut fait lire la maxime qu'il avait trouvée dans le livre européen, le vieillard tomba durant quelque temps dans une sérieuse rêverie.

« Vous êtes heureux, Nara-Mouny, d'être né dans un temps où les hommes conversent facilement d'un bout de l'univers à l'autre au moyen des livres; vous êtes plus heureux encore de vivre dans un siècle où ils peuvent communiquer rapidement entre eux, en sillonnant les mers sans attendre les vents. J'ai ouï dire à un vieux marchand anglais qu'on avait été naguère de son pays au Bengale en six semaines (1); autrefois il fallait six ou huit mois pour recevoir une lettre des terres lointaines du Frangistan. On m'a rapporté que les déserts de l'Afrique étaient fertilisés par des fontaines qui embellissent de toutes les images consolantes de la vie et de la fertilité, un lieu d'effroi et de mort (2). En Europe, dit-on, l'on songe à tra-

(1) Au moyen des navires à vapeur qui vont jusqu'à l'Ithme de Suez, où les passagers prennent d'autres bâtimens qui les conduisent dans l'Inde par la mer Rouge.

(2) La pacha d'Égypte fait creuser dans le désert des puits artésiens, et une eau abondante a été trouvée, dit-on, au milieu des sables à moins de vingt pieds de profondeur. Il est facile de deviner les merveilleux changemens qui peuvent s'opérer ainsi dans le désert. On voit par le reste du discours du vieux brahme qu'il est question des mongolfières, et de la plus belle invention du siècle, de ces chemins en fer dont l'Europe entière comprendra bientôt l'immense utilité.

verser les airs, comme on traverse l'Océan, et la terre sera bientôt sillonnée de chemins si rapides, que la pensée qui voudra se faire jour parmi les hommes n'en sera plus un instant arrêtée. Eh bien! Nâra-Mouny, toutes ces merveilles si admirables qu'elles égalent peut-être les miracles de nos dieux, toutes ces merveilles sont moins à mes yeux qu'un mot qui peut rendre les hommes meilleurs, qu'un de ces mots d'origine divine, qui leur conseille de s'aimer d'avantage. Fils d'Aoudh, si au bout de trois ans et après avoir parcouru la terre, vous pouvez tirer de votre trésor de sagesse une maxime plus belle que celle que je viens d'entendre, fils d'Aoudh, j'ai aussi un trésor, et ce trésor vous appartiendra. Je l'ai refusé aux Rajas, et je le donnerai à celui qui n'aura pour toute richesse qu'un mot, mais le mot divin que Dieu a dit à la terre. »

En achevant ces paroles le vieux brahme frappa dans ses mains, et une jeune fille parut tenant la boîte d'argent remplie de bétel qu'on offre à l'étranger; sa contenance était si noble qu'on y lisait toutes les vertus simples qui doivent animer le cœur de la femme, et dans la douce sollicitude de son regard on pouvait deviner ce trésor de tendresse, qui se dévoue d'abord à un père, puis qui se ré-

pand sur un époux, et qui s'épanche plus tard en une divine rosée d'amour maternel, source intarissable de dévouement.

« Parvaty, dit le vieillard, est belle par son regard, mais elle est belle aussi par son âme. Il y a dans mes nombreux troupeaux qui errent le long du Gange, un jeune faon qui quitte les fleurs de la vallée aussitôt qu'il entend un cri de douleur ; son regard doux et triste semble compatir à toutes les souffrances des autres, et s'animer de toutes leurs joies ; c'est l'image de Parvaty, c'était l'image de sa mère. Écoute-moi bien, mon fils, je ne la contraindrai point à s'unir à toi ; je laisse ce soin là à ton dévouement. La mission que tu vas remplir est une mission de labeur et de soucis : car si rien ne paraît plus simple que de chercher la sagesse, rien n'est plus fréquent aussi que de la voir faussement interprétée. Il faut que la lumière d'un esprit droit débrouille ce cahos, comme le soleil dissipe les vapeurs qui enveloppent le matin nos doux paysages. Mais, tu le sais, quand ses rayons bienfaisans ont dissipé les ténèbres du ciel et de la terre, il est l'amour de toutes les créatures. Les oiseaux le louent dans leurs chants, comme un messager des dieux ; les fleurs lui envoient

leurs parfums, la terre aussi est tout amour pour lui. Quand la science des peuples aura orné ton âme, quand tu seras paré de la sagesse des nations, une pensée répondra à ta pensée, une âme déjà pleine de douces vertus ira puiser une force nouvelle nécessaire à de nouveaux devoirs dans un cœur éprouvé. Va donc, mon fils, et montre la vérité de cette maxime de nos sages :

C'est le labeur qui fait connaître la véritable valeur de l'homme, comme le feu développe les parfums de l'encens.

En achevant ces mots, le vieux brahme demanda à Parvaty si son cœur ne ratifiait point la promesse que venait de lui inspirer une noble résolution ?

La jeune fille n'osa répondre; mais elle présenta à celui qu'elle acceptait pour époux l'arek et le bétel, et le jeune brahme put lire dans son regard les promesses d'une sainte tendresse, fondée sur ce qu'il y a de plus doux et de plus pur dans la nature de l'homme : sur l'oubli de soi-même et sur la persévérance à vouloir le bien dans celui qui est aimé.

« Nara-Mouny, dit le vieillard au bout de quelques instans, je veux commencer ton trésor par la plus antique et la plus noble de nos maximes ;

donne-moi le livre où tu dois inscrire la sagesse des peuples. Le jeune brahme lui présenta un véda recouvert d'une enveloppe que, selon l'usage de l'Inde, un peintre habile avait enrichie d'allégories religieuses. Le vieillard les contempla un instant, et il dit : « La plus haute destinée des arts, c'est de rappeler ce qu'il y a de plus élevé dans l'âme, et ce qu'il y a de plus sacré dans le cœur humain. » Il inscrivit cette sentence déjà célèbre dans tout l'Orient.

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

Fortifié par toutes ces espérances et rempli du courage que donne une grande pensée, Nara-Mouny quitta enfin la douce solitude où il avait vécu durant tant d'années; il se rendit d'abord à Calcutta en descendant le Gange, car on lui avait dit que cette ville immense, que les Indiens comparent à une ruche peuplée d'abeilles laborieuses, renfermait une population venant des quatre coins de la terre, et se renouvelant sans cesse comme les saisons succèdent aux saisons.

En effet, il y vit des milliers d'Européens oubliant l'ardeur du climat et s'agitant sous ce ciel

embrasé, comme s'ils eussent voulu hâter la marche du temps, et remplacer par leur activité la lenteur des années ; il dit en lui-même : Ces hommes vivent beaucoup, parce qu'ils agissent sans cesse ; le travail est une vie nouvelle, multipliant la vie pour nous-mêmes et pour les autres, et reposant l'âme par la variété des impressions qu'elle fait éprouver. En visitant cette ville, bazar immense que les Anglais ont établi à soixante lieues à l'embouchure du grand fleuve, il commença à comprendre que le commerce peut être un lieu providentiel unissant tous les hommes, et une invitation se renouvelant sans cesse pour assister au grand banquet que Brahma donne à tous ses enfans sous le portique du ciel.

Il y a, dit-il, des pauvres honteux qui n'oseraient participer au festin ; mais à la longue ils seront servis par les autres, et tôt ou tard ils prendront part à la fête.

Cela lui parut une chose merveilleuse de voir se parler et s'entendre des hommes qui ne se seraient jamais connus et jamais aimés. En effet, à la Bourse de Calcutta, il vit un européen de Londres qui serrait la main à un lettré de Peking, et qui le quitta

pour venir causer amicalement avec un riche marchand arabe venant de la ville d'Ormuz ; il vit avec admiration, réunis dans la même enceinte, des hommes portant le chapeau d'Europe, le turban musulman, le kalpak tartare et la toque des Indiens. Ils causaient paisiblement entre eux, et presque tous se servaient d'une seule langue (l'anglais). Nara-Mouny, en se rappelant les guerres qui avaient eu lieu entre tous ces hommes, que le commerce avait suscitées et qu'il avait apaisées ensuite, Nara-Mouny ne put s'empêcher de comparer cette foule au cours du Gange, qui reçoit tant de tributaires. Lorsqu'une rivière vient mêler ses eaux au grand fleuve, les flots se heurtent et se brisent, puis ils se mêlent et coulent paisiblement jusqu'à l'immense Océan. Une vague ne dit pas à l'autre vague : D'où viens-tu ?

Voici, dit Nara-Mouny, une belle occasion de demander à tous ces hommes ce qu'ils pensent de la sagesse universelle, et s'ils ont dans leurs proverbes quelques maximes qui répondent à ma pensée ; mais il fut effrayé d'abord de la multitude d'opinions diverses qui lui furent alléguées, et il était presque ébranlé dans sa résolution, quand un

Grec, qui était venu dans l'Inde par la caravane qui traverse la Perse et le royaume de Candahar, lui dit :

Écoute l'opinion des autres, mais ne renonce pas pour cela à la tienne, et fais ensuite ce que tu jugeras le plus utile.

Il fit son profit du conseil, puis il inscrivit sur son livre ces sentences choisies parmi toutes celles qui lui avaient été débitées ; car si personne n'avait été d'accord sur les vrais principes de la sagesse, tout le monde s'était réuni sur la nécessité de la chercher.

Un Turc lui avait dit :

Recueille comme autant de perles précieuses les paroles de ceux qui sont un océan de science et de vertu.

Et il avait ajouté :

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices. L'homme instruit peut bien n'être pas heureux ; mais il a de plus que l'ignorant de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

Il tenait d'un Arabe cette autre maxime :

Une seule journée d'un sage vaut mieux que toute la vie d'un sot.

Un Danois, qui était venu commercer à Tranquebar, lui avait dit :

Une bonne tête vaut mieux que cent bras.

Tandis qu'un Persan s'écriait :

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

Mais au milieu de cette réunion d'opinions, fortifiée par les maximes de tant de peuples, Nara-Mouny distingua le proverbe qu'un vieil Anglais lui avait écrit en bengali sur une feuille de palmier :

Le sage est toujours assez riche.

Nara-Mouny vit fort bien que tous les hommes, du nord au sud, et de l'est au couchant, étaient au moins d'accord sur la nécessité de fuir l'ignorance et de chercher avant tout la sagesse et la vérité. Il écrivit religieusement toutes ces paroles, mais il conserva dans son cœur, et pour lui-même, cette maxime qu'un pauvre Persan lui souffla à l'oreille en se retirant :

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Plus convaincu que jamais qu'il y avait entre



Page 145.

les hommes un fonds commun de sagesse, qui ne différait que par le langage, et tout au plus comme les hommes diffèrent entre eux par la couleur de la peau ou par la forme des vêtemens, Nara-Mouny s'affermit dans son projet de visiter le monde, pour s'enquérir du bien qui s'y faisait, comme d'autres s'enquièrent sans relâche du mal qui s'y passe; et, au commencement de l'année 1825, il s'embarqua sur un navire de la compagnie des Indes, qui faisait voile pour Macao : de cette ville où les Européens ont un comptoir, il se dirigea vers Canton, avec l'intention de pénétrer jusque dans l'intérieur de l'empire.

Quatre choses le frappèrent dans la constitution morale de ce peuple : son industrie, le respect du fils pour le père, les efforts du gouvernement pour conserver les liens de la morale et les honneurs rendus à l'agriculture.

Il fut d'abord émerveillé de son infatigable persévérance et de sa constance à mettre à profit les moindres productions de la nature. Comme il s'était arrêté devant un magasin où étaient exposés la multitude incroyable d'objets qui se fabriquent avec le bambou, un prêtre de Foe, qui passait et

qui vit son étonnement, lui dit en anglais ce proverbe :

En limant on fait d'une poutre une aiguille.

Et il s'étonna moins des merveilles que pouvait produire un peuple qui semblait avoir partout adopté cette maxime, qu'on pourrait appeler le proverbe de la persévérance.

En examinant les institutions morales, une chose le frappa bien davantage, ce fut le sentiment d'amour filial répandu sur tout ce peuple, qui anoblit le père par les actions du fils. Cette noblesse donnée aux ancêtres par leurs rejetons les plus éloignés, cette grandeur imprimée au souvenir des morts par la vertu des vivans, lui parut à la fois une chose touchante et sublime. Elle lui expliqua cet adage qu'il avait bien souvent pratiqué :

Dans le bonheur, rappelle-toi tes parens.

Et cette autre maxime, qu'il trouva plus belle, parce qu'elle joignait le précepte à la pensée la plus touchante :

Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers ; mais, pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs.

Un mandarin avec lequel il s'était lié, et auquel

il demandait quelques renseignemens sur les mobiles principaux de la morale en Chine, lui dit :

« On ne néglige aucun moyen pour exciter à
» faire de bonnes actions et empêcher qu'on n'en
« fasse de mauvaises, et l'on emploie également
» l'espoir de la louange et la crainte du blâme. Il
» y a un registre public nommé le *Livre du Mérite*,
» dans lequel on inscrit tous les exemples frappans
» d'une conduite estimable; et dans les titres d'un
» homme, on mentionne particulièrement le nom-
» bre de fois que son nom a été inséré dans le livre :
» d'un autre côté, celui qui commet des fautes est
» dégradé, et il ne suffit pas qu'il se borne à ne
» porter que son titre réduit, il faut encore qu'il
» joigne à son nom le fait pour lequel il a été dé-
» gradé (1). »

Si cet usage parut merveilleusement juste à Nara-Mouny, une cérémonie dont il n'avait nulle idée dans son pays le remplit du plus vif enthousiasme. Comme il approchait de Peking, et qu'il distinguait déjà ses élégans édifices, ses belles tours peintes qui s'élèvent au-dessus d'un vaste mur en briques sur lequel peut se promener un cavalier,

(1) Voy. le *Voyage de lord Macartney en Chine*.

il aperçut au loin une foule innombrable qui couvrait la campagne. Des mandarins parés de leur plus riche costume étaient mêlés aux paysans ; des hommes de toutes les conditions semblaient réunis par la même pensée. L'encens fumait sur des autels, le son de joyeux instrumens se mêlait aux joyeuses clameurs. Il s'approcha : un roi conduisait une charrue ; il traçait quelques uns de ces sillons que le laboureur ouvre chaque jour avec un si rude labeur. De vénérables agriculteurs ensemençaient la terre que labourait un souverain ; compagnon des hommes les plus humbles, il ouvrait à la face du ciel cette terre qui allait être bientôt sillonnée sur toute l'étendue de l'empire.

Cérémonie auguste, noble consécration, s'écria le brahme, tu devrais être célébrée de l'Orient à l'Occident, partout où le soleil voit les misères du laboureur, partout où il pompe la sueur de son front. Hélas ! j'ai déjà parcouru bien des contrées, et j'y ai lu sur le visage de bien des hommes ce terrible proverbe chinois :

Tout le monde mange, mais peu se rassasient.

Que les rois célèbrent donc par toute la terre la fête de l'agriculture ! car il a été dit :

Le riche pense à l'année qui vient, et le pauvre songe au jour présent.

Et qui pourrait oublier ces paroles terribles :

Tous les grains de riz que vous mangez ont été arrosés de la sueur du laboureur.

Après avoir contemplé quelque temps la joie de tout ce peuple et la vraie grandeur de ce roi, il entra dans la ville par cette longue avenue pavée d'immenses dalles de granit, qui conduit au *Kingtching* ou à la cité impériale. Là il eut occasion de se convaincre que si cette nation avait de grandes vertus, elle avait aussi des vices cachés, plaies hideuses que ne pouvait pas toujours fermer l'excellence des lois. Sa politesse obséquieuse cachait le plus souvent une dissimulation envenimée. Il y avait dans la docilité du peuple quelque chose de servile, et, dans la grande rue du Tchhang-Ngan-Kiai (la belle rue du repos perpétuel), il s'aperçut à ses dépens que quelques individus mettaient à dérober presque autant d'habileté que d'autres en mettaient à créer les plus brillantes merveilles de l'industrie.

Cependant, comme Nara-Mouny était enclin par sa nature à chercher plutôt la sainte beauté

de l'âme, qu'à scruter d'un regard toujours irrité les vices hideux qui la souillent, il s'enquit soigneusement des sentences d'un peuple qui avait après tout de si belles institutions, et qui se maintenait depuis des siècles dans la prospérité, malgré les invasions de peuples barbares. Le plus grand miracle de leur sagesse avait été de les soumettre à la civilisation. Parmi un grand nombre d'adages, voici les vingt proverbes qu'il choisit :

Une petite impatience cause de grands troubles.

Celui qui peut supporter les plus grands travaux est celui qui peut résister aux plus longs.

A celui qui te donne sur-le-champ une goutte d'eau, tu lui donneras en échange une fontaine intarissable.

Les paroles sont la clef du cœur.

La raillerie est l'éclair de la calomnie.

Si tu as de l'argent, secours les hommes avec ; si tu n'en as point, emploie les bons procédés.

Quand tu es seul, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

Qui veut jouir des douceurs de la richesse doit accepter l'amertume du travail.

Si la conversation n'est pas à propos, une parole est déjà de trop.

Qui dans sa maison n'héberge personne, en voyage sera l'hôte de bien peu de gens.

Dans le bonheur, rappelle-toi tes parens ; dans le péril, confie-toi à un vieil ami.

Dans une melonnière, ne touche pas aux cloches; au-dessous du prunier, ne tends pas ton bonnet (évite d'exciter le soupçon).

Quand trois personnes vont ensemble, j'aurai toujours à apprendre : en imitant ce qui se fait de bien, en me corrigeant de ce qui se fait de mal.

Gouverne ta maison, et tu sauras combien coûtent le bois et le riz ; élève tes enfans, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

Si tu veux un remède pour l'ivrognerie, ouvre les yeux et regarde l'ivrogne.

C'est le *peu* qui sert et non le *beaucoup*.

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

Ne mets pas la faux dans la moisson d'autrui.

Les oiseaux qui traversent l'air ne laissent qu'un son; l'homme passe, et sa renommée survit.

Lorsqu'il eut recueilli ces proverbes, qui pouvaient s'adresser également à tous les peuples, et qui peignaient la morale de tous les hommes, il choisit encore dans les livres du plus célèbre philosophe de ces contrées trois sentences qui s'appliquaient plus particulièrement aux vertus pratiquées par les Chinois.

Heureux qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'il en a reçus dans son enfance ! plus heureux encore qui leur rend leurs sourires, leurs caresses, leurs joies, leurs folies, et y met autant de sentiment. Un grand âge est quelquefois une seconde enfance; pourquoi la piété

filiale n'irait-elle pas aussi loin que l'amour paternel et maternel?

L'armée la plus invincible est celle où les pères pensent le plus souvent à leurs enfans, les fils à leurs parens, et les frères à leurs frères.

Qui se souvient des bienfaits de ses parens est trop occupé de sa reconnaissance pour se souvenir de leurs torts.

Il y ajouta cette belle parole de Confucius :

Reconnais les bienfaits par d'autres bienfaits; mais ne te venge jamais par d'autres injures (1).

En quittant le céleste empire, le brahme avait l'intention de se diriger par terre vers les royaumes de l'Occident; il se joignit en conséquence à une caravane qui devait traverser la Tartarie, et se rendre en Europe par ces steppes immenses qui ont donné si souvent des conquérans à la Chine, et des voisins dangereux à la Russie. Après avoir dépassé cette grande muraille ruinée, que les Chi-

(1) Lao-tseu, Cong-futzeu, que nous appelons Confucius, et Mengs-tseu (Mincius), sont à la fois les plus grands moralistes et les plus grands philosophes chinois. Confucius naquit l'an 501 avant notre ère; il mourut l'an 479, neuf ans avant la naissance de Socrate. Le fond de sa doctrine avait pour but de dissiper les ténèbres de l'esprit, et d'améliorer les instincts du cœur en flétrissant ses vices.

nois appellent le *mur des dix mille stades*, au bout de plusieurs mois de marche, il entra dans les vastes plaines qui séparent le monde oriental des immenses possessions de la Russie. Durant ce pénible voyage, au milieu de ces plaines désolées, couvertes de nations errantes, il eut occasion de s'assurer d'un fait, c'est qu'il n'y a pas un peuple si dépourvu des biens de ce monde, qui n'ait reçu pour sa consolation une partie du trésor divin que lui-même cherchait par toute l'étendue de la terre. Il rencontra chez les Tartares trois ou quatre proverbes qu'il inscrivit dans son recueil, qu'il avait intitulé le *Livre de la sagesse*.

Un Kalmouk qui l'avait reçu sous sa tente lui avait dit : « *Le plus mauvais pays est celui où l'on n'a pas d'amis*. Rappelle-toi que dans le désert tu en as rencontré un, et nos plaines te paraîtront moins tristes. » Puis il ajouta : « Notre vie errante t'a peut-être paru blâmable ; mais en y réfléchissant, tu verras que tous les hommes ne peuvent pas adopter le même genre d'existence, et qu'il est sage de tirer le meilleur parti possible de la contrée où Dieu vous a placé. D'ailleurs le monde entier est comme cette tente : *C'est un logement passager où l'on reçoit les voyageurs ; celui qui*

néglige de faire les provisions dont il a besoin pour passer outre est un insensé, et si nous n'avons pas les biens de la terre, nous espérons ceux du ciel. »

Comme Nara-Mouny était surpris de ne pas rencontrer un seul temple dans ces déserts que parcourent d'immenses troupeaux, son guide descendit de cheval, et se contenta de lui montrer la voûte céleste, qui mariait vers l'horizon ses teintes bleues à l'immense pleine de verdure qu'ils traversaient. « Faut-il donc un autre temple, dit-il, où Dieu a paré l'autel ? » Cependant, à quelques lieues de là, il rencontra près de la tente d'un chef tartare un cylindre, couvert d'une multitude de pavillons dorés tournant au gré des vents : c'étaient des prières de reconnaissance que l'homme de ces contrées, qui ne saurait bâtir un temple, adresse au Créateur (1). Nara-Mouny fut touché de cette prière muette qui parle à Dieu pour les hommes, même dans le désert qu'ils n'ont fait que traverser. Il demeura convaincu qu'il n'y a pas de peuple, si

(1) On peut voir dans les *Voyages de Pallas* le dessin de cette espèce d'autel, que quelques voyageurs ont appelé un moulin à prières. Ces prières sont écrites sur de petits drapeaux en soie.

barbare qu'il soit, qui n'ait en lui-même quelque sentiment majestueux de la Divinité. « Vous avez raison, lui dit un Allemand qui avait fait trois fois le tour du monde pour recueillir la science, comme lui recueillait la morale; et c'est chez un peuple errant qui n'a d'autre temple que la voûte du ciel, que j'ai trouvé une des plus touchantes images de la reconnaissance de l'homme pour la Providence.

La poule sauvage ne se désaltère jamais avec une goutte d'eau qu'elle n'élève ses regards vers le ciel. »

Le brahme, après l'avoir écouté, répondit : « Je vois, en vérité, qu'il n'y a pas de peuple tellement corrompu qu'on ne puisse l'interroger sur quelque bonne maxime ; il n'y a pas de peuple si misérable qu'il n'ait le sentiment de Dieu.

Dans nulle contrée de la terre, l'homme n'a pu oublier sa céleste origine. »

Arrivé à Bouckara, Nara-Mouny fut incertain s'il se rendrait dans le cœur de l'Europe par la Russie, ou bien s'il continuerait à recueillir la sagesse de l'Orient avant d'entrer dans les contrées du Nord ; le savant Allemand lui dit : « Imitez la marche de la sagesse ; elle nous est venue de l'Orient; elle brille dans votre pays derrière les âges, comme

le soleil levant qui va parcourir le ciel se montre à l'horizon. L'Orient est comme un vieux patriarche qui raconte ses antiques préceptes à l'Europe, et qui lui dit, dans un sublime langage, qu'il faut profiter de l'expérience des siècles tout en faisant mieux qu'eux. Écoutez donc les pères avant d'interroger les enfans. La première voix qui ait appelé les peuples à la civilisation est venue, comme vous, de l'Inde ; l'Égypte et la Perse l'ont écoutée; la Grèce l'a recueillie. Elle s'est fait entendre ensuite chez les Romains, qui ont éloquemment répété ses préceptes à tous les peuples de la terre. Nous le disons maintenant au Nouveau-Monde ; car ainsi que l'annonce votre vieille maxime :

La science des pères doit être l'héritage des enfans.

Je puis, du reste, continua-t-il, vous éviter d'aller en Russie, car j'ai séjourné dans ce pays durant longues années. Ce peuple a mêlé dans ses institutions les mœurs despotiques de l'Orient et celles des peuples les plus civilisés de l'Europe : il n'a pas su entrer encore dans la direction qui doit assurer son avenir. Pierre Ier, génie civilisateur, lui a révélé ses destinées; cependant, subjugué autrefois par les Tartares, il a conservé quelque chose des cou-

tumes rudes de ses envahisseurs. En rapport perpétuel avec les peuples européens, il a su habilement se parer de leur grâce et de leur politesse; il bâtit de somptueux palais, mais conserve chez lui l'esclavage, aboli par toutes les grandes nations. Cependant une reine a effacé de son code la peine de mort, et sous ce rapport la Russie, qui imite tant les autres peuples, offre un grand exemple à imiter. Malheureusement une pénalité encore barbare, le knout, rend souvent illusoire cet élan de l'humanité; l'Europe gémit encore de l'implacable vengeance exercée sur un grand peuple, qui n'a eu d'autre crime que de réclamer à la face du monde le bien le plus sacré que possède une nation, sa liberté!

Voici cependant quelques proverbes dignes d'être inscrits sur votre livre :

Dieu séchera ce qu'il a mouillé.

Silence, prudence; prudence, science.

On reçoit l'homme suivant l'habit qu'il porte, et on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

Une dette est belle par son paiement.

On ne vit pas long-temps avec l'esprit d'autrui.

Veux-tu manger du pain, ne reste pas couché sur le four.

Un sot jette une pierre dans la mer, cent sages ne la retireront pas.

Prépare-toi à mourir, mais sème toujours pour les autres. »

Le savant Allemand continua : « De la Russie je suis allé autrefois en Danemarck et en Norwége. Ces pays ont été peu favorisés par la nature ; elle s'y montre cependant imposante et majestueuse, comme ces mères vertueuses, sans indulgence, qui jouissent des qualités de leurs enfans sans les récompenser par de flatteuses caresses. On a froid en Danemarck, mais l'hospitalité y réchauffe le cœur, et l'inflexible probité y dirige les esprits ; j'y ai trouvé cette belle maxime populaire :

La vertu rend noble.

Et cette autre m'a été répétée par un vieux magistrat :

L'homme d'honneur ne s'embarrasse ni des louanges, ni des reproches.

Un ministre de la religion me dit le même jour :

Le repentir est une bonne chose ; mais il vaut mieux se garder de ce qui y expose.

Je n'oublierai jamais la sentence d'un bon paysan qui m'avait accueilli dans sa cabane au milieu d'un grand bois de sapins qui lui fournissait

une partie de sa subsistance (1). Dans ces grands bois toujours verts, il ne semblait désirer autre chose qu'un hôte au cœur simple qui pût réjouir de temps en temps, par sa présence, cette solitude au milieu des forêts ; mais il craignait le riche orgueilleux, et voilà ce qu'il me répétait :

Ne mange pas de cerises avec le grand seigneur, de peur qu'il ne te jette les noyaux au nez.

Un Norwégien, son ami, me dit qu'il vivait dans une solitude plus désolée encore, mais qu'il ne s'en plaignait point : car ajouta-t-il, *un jour apprend quelque chose à l'autre, et le monde est partout la terre du seigneur.* »

Après avoir remercié le savant Allemand qui s'en allait à Moscou, Nara-Mouny se dirigea vers le glorieux empire de la Perse, qu'il comptait parcourir avant d'entrer en Arabie. Comme il approchait d'une ville populeuse, dont il admirait déjà les minarets dorés, il aperçut un pauvre cultivateur qui, malgré l'ardeur dévorante du soleil, labourait un coin de terre qu'il se disposait à ensemencer. Un de ses compagnons de voyage lui dit que c'était un

(1) Les paysans du Nord font un pain mangeable avec l'écorce intérieure du sapin réduite en farine.

pauvre Parsis (1); qu'il le reconnaissait à sa misère et surtout à son action. Nara-Mouny jugea l'occasion favorable pour s'informer de l'antique sagesse du peuple dont ce pauvre laboureur était un misérable débris ; il recueillit de sa bouche cette sentence qui lui expliqua comment un homme travaillait à l'ardeur du soleil quand toute créature se reposait :

Celui qui sème des grains est aussi grand aux yeux d'Ormusd que s'il avait donné l'être à cent créatures.

Il comprit par cette maxime ce qu'il y avait de grand dans la volonté du législateur qui convie l'homme au travail en l'élevant vers Dieu.

En continuant sa route, il s'aperçut que ce précepte avait été complétement oublié, et il reconnut mieux la haute sagesse qui avait vu dans l'agriculture l'action la plus agréable à la Divinité.

A mesure qu'il avançait dans le cœur de la Perse, la plupart des villes lui paraissaient désertes et les

(1) Les Parsis ou Guèbres, adorateurs du feu, sont les descendans des antiques Persans, dont Zoroastre (Zerdhucht ou Zerdasch) fut le grand législateur. Ils sont maintenant en très petit nombre, et se livrent aux travaux agricoles.

champs lui semblaient désolés. Il y avait du luxe sans prospérité et de la recherche sans abondance. Cependant les Persans parurent être au brahme un peuple spirituel et indulgent, n'ayant point, il est vrai, la franchise du cœur, mais sachant mettre tout en usage pour conserver la bonne grâce des actions. Nara-Mouny dit en lui-même : « Je me fierai moins à leur parole que je ne me plairai dans leur conversation ; c'est quelque chose que la politesse, mais ce n'est une qualité réelle que quand elle réhausse la sincérité. » Un vieux mollah, qu'il avait connu dans l'Inde, lui cita grand nombre de proverbes ; ce fut à grand'peine qu'il put faire un choix. Voilà les neuf qu'il conserva : ils lui parurent caractériser ce peuple ami du plaisir, et qui fait sa vertu principale de l'hospitalité.

La politesse est une monnaie destinée à enrichir non point celui qui la reçoit, mais bien celui qui la dépense.

Un homme peut passer pour sage lorsqu'il cherche la sagesse ; mais s'il croit l'avoir trouvée, c'est un sot.

L'ignorance est une rosse qui fait broncher celui qui la monte, et qui fait rire de celui qui la mène.

Le don d'un homme généreux est un vrai présent ; le don d'un homme intéressé est une demande.

L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif, elles se corrompent.

Deux choses sont inséparables du mensonge, beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses.

Malheur à la nation où les jeunes gens ont déjà les vices des vieillards, et où ceux-ci retiennent encore tous les travers de la jeunesse.

Cependant, au milieu de ces maximes ingénieuses d'un peuple doué de toutes les grâces de l'esprit, il y en eut deux qui parlèrent à son cœur, en lui rappelant les plus imposans souvenirs de la nature et les plus doux préceptes de la vertu. L'une, dit-il en lui-même, c'est la bonne et sage Parvaty, interrogeant tous les objets de la nature pour élever sa pensée vers Dieu ; l'autre, c'est son noble père, conviant tous les hommes à la pitié, qui console, même quand elle ne peut soulager.

Chaque feuille d'un arbre vert est aux yeux du sage un feuillet du livre qui enseigne la connaissance du Créateur.

O toi qui peux jouir d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir ! ô toi qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre ! ô toi qui es opulent, songe à celui que la misère accable.

Après avoir visité Hispahan, dont il admira la splendeur éteinte, Nara-Mouny se rendit à Téhéran, qui est devenu la capitale de l'empire. Là il s'aperçut, malgré l'ignorance du peuple et malgré sa pauvreté, qu'il marchait vers une amélio-

ration réelle, grâce aux Européens, que l'héritier du trône consultait sans cesse, et dont la science le guidait (1). De là, traversant quelques provinces fertiles, mais peu cultivées, il se rendit au golfe d'Ormus, d'où il sembarqua pour l'Arabie, après avoir admiré les jardins fertiles d'où un faible arbrisseau a été tiré il y a quelques siècles pour changer la face du commerce et de l'agriculture dans le monde entier (2); il résolut de se rendre dans l'antique pays d'Egypte, en traversant les déserts qui séparent l'Arabie-Heureuse de ces contrées.

Dans le désert, s'il ne put aimer la nature, il

(1) Depuis quelques années, et grâce surtout aux efforts du prince Mirza, les Persans ont senti l'avantage de notre tactique sur la leur, et ils ont équipé leurs troupes à l'européenne; mais on vient d'apprendre qu'un établissement lithographique avait été récemment formé à Téhéran pour multiplier les livres utiles, ce qui vaut beaucoup mieux que d'apprendre à faire la guerre. Par la secte du mahométisme à laquelle ils appartiennent, les Persans sont moins ennemis des arts que les autres musulmans.

(2) Le cafier ou caféier, originaire d'Arabie, n'a été transporté en Europe qu'il y a deux siècles; depuis il a formé un nouveau lien de commerce entre les deux mondes.

fut frappé des imposans phénomènes qui se passent dans ces solitudes désolées : tantôt le Semoun, ce vent funeste que les Orientaux ont appelé le vent empoisonné, qui soulève d'immenses colonnes de sable, et qui détruit souvent des caravanes nombreuses comme des armées ; tantôt c'était le mirage, phénomène trompeur, qui rappelle au poète les déceptions de l'espérance, et qui grandit la majesté du désert en l'animant des reflets tremblans du ciel.

Au milieu de cette nature âpre, terrible, fantastique, l'homme lui offrit des vertus réelles à observer. Les paroles d'hospitalité n'étaient point seulement sur les lèvres, elles venaient de son cœur. Un jour qu'il était accablé par une chaleur dévorante, et qu'il allait succomber à la soif qui le tuait, un pauvre Arabe se priva pour lui d'une outre d'eau pure qu'il avait réservée. Touché de ce dévouement, le brahme voulut lui donner un anneau précieux qu'il portait au doigt, mais l'Arabe le refusa : « Qu'est-ce qu'un verre d'eau ? s'écria-t-il généreusement. — Le prix de l'éternité quand on l'offre comme tu me l'as donné, dit le brahme. »

La vie de cet Arabe lui offrit un trait sublime

dont il fut encore plus touché. Voilà ce qui lui fut raconté.

Horeb était autrefois connu dans le désert par son cœur bienveillant comme il l'était par son instinct de courage, par sa fière pensée d'indépendance. C'était lui qui rendait plus joyeuses les fêtes en jouant de son rhébab ; c'était lui qui rendait plus terrible le désert en s'élançant le premier sur sa rapide cavale, qui l'emportait au combat. Maintenant, Horeb ne parlait plus ; il soignait sa cavale, mais c'était pour courir à des combats plus terribles que tous ceux qu'il avait livrés dans le désert. Le soir, on le voyait à l'entrée de sa tente, contemplant le soleil qui se couchait à l'extrémité de la plaine; sa pensée se reportait vers un temps plus heureux, vers un temps où il avait un fils qui habitait avec lui sa tente, qui partageait tous ses travaux, qui chaque soir louait Allah de leur avoir donné la liberté dans le désert. Ce fils, la trace de son sang avait été découverte sur le sable, et les vautours avaient fait un repas sanglant de son cadavre ; il était tombé victime de la haine qui désolait deux tribus. Horeb pleurait en silence, et c'était en silence qu'il se promettait, au fond du cœur, de tirer une terrible vengeance du meur-

trier, une de ces vengeances dont on parle encore longtemps dans le désert, quand ceux qui l'habitaient ont cessé de le traverser. Un jour, comme il était seul avec ses douloureux souvenirs, un voyageur se présente devant sa tente ; il avait été dépouillé par les tribus d'Ouadelims, et il demandait l'asile qu'on ne refuse jamais dans ces plaines désolées, où l'homme malheureux est un frère que nous envoie, pour quelques heures, celui dont la toute-puissance guide le chamelier à travers cet océan de sable. Horeb recueillit le voyageur, bien qu'il vît à son vêtement que sa nation était une nation étrangère, et que sa tribu n'avait point prononcé les sermens d'amitié qui unissent les nations du désert. Il se contenta de lui dire : *Selam aleïkoum* (que la paix soit avec toi), et lui servit les mets qu'on offre à l'étranger.

Le repas était fini, et le voyageur, jusqu'alors silencieux, offrait ses actions de grâces au Dieu du désert, et à l'hôte qui l'avait reçu, lorsqu'un soupçon terrible entra dans l'âme d'Horeb. — Il demeura cependant quelque temps immobile, comme s'il cherchait à se préparer à un grand événement, puis il interrogea le fugitif sur sa tribu : la réponse fut telle qu'un horrible frémissement

circula dans les veines de l'Arabe, et qu'il lui sembla que l'haleine dévorante du semoun arrêtait sa vie en desséchant son sang. Une seconde demande lui livra un nom qui le fit rugir comme le lion de ses plaines. Saisir son poignard et le tirer, en faire jaillir l'éclat aux yeux de l'étranger, ce fut l'affaire d'un rapide instant; mais cet instant apporta avec lui sa réflexion généreuse. « Va, dit-il, va, meurtrier de mon fils, que Dieu te punisse par le remords, s'il ne te punit par le sang! on n'entendra pas dans le désert le nom d'Horeb mêlé au souvenir du meurtre d'un hôte. — Fuis donc, mon hôte, fuis; le désert est bien grand et l'homme est bien faible. » Il ajouta, dit-on, ces derniers mots d'une voix sourde, en posant encore involontairement sa main sur son poignard.

Le meurtrier s'enfuit, et l'on dit que, quelques mois après, sa tribu cessa de faire la guerre à la tribu d'Horeb, qu'on appelait depuis ce temps l'hôte sublime du désert.

Ce fut donc sous la tente d'Horeb que Nara-Mouny entendit prononcer ces belles paroles qu'il inscrivit dans le Livre de la sagesse, et qui lui parurent plus grandes encore en se rappelant le lieu où il se trouvait.

Les richesses et le monde passeront, mais les bonnes actions demeurent.

Persuadé qu'un homme qui avait recueilli une aussi excellente maxime, et qui la mettait chaque jour à exécution, devait avoir fait un noble choix parmi toutes celles qui semblent avoir été méditées, depuis des siècles, par les patriarches du désert, il l'interrogea sur la sagesse antique ; l'Arabe lui dit : « Nous sommes pauvres des biens de la terre, mais nous sommes riches des paroles de Dieu. » Et il lui dicta ces vingt sentences que le brahme recueillit aussitôt :

La tempérance est un arbre qui a pour racine le contentement de peu, et pour fruit le calme et la paix.

Ressemble à la fourmi durant les jours d'été.

Allume ton flambeau avant que les ténèbres n'arrivent.

Que ta bouche soit la prison de ta langue.

Point de repos pour l'envieux.

L'omission du péché est meilleure que l'exécution de la pénitence.

Qui demande à un ami plus qu'il ne peut faire, mérite un refus.

Le plus mauvais des hommes est celui qui n'emploie pas ses talens pour le bien et l'utilité des autres.

Le meilleur compagnon pour passer le temps est un livre.

La libéralité du pauvre est la meilleure.

Ne dites pas du mal des morts, afin que le bien que vous aurez fait demeure dans la mémoire des hommes.

Soyez persuadé qu'il n'y a pas d'offense si grande qui ne mérite d'être pardonnée.

Qui ne fait pas le bien dans la prospérité souffre beaucoup dans la disgrâce.

Il ne faut pas avoir honte de demander ce que l'on ne sait pas.

Combien la vie serait courte, si l'espérance ne lui donnait de l'étendue!

Ne laissez point de dire la vérité, quand vous sauriez qu'elle est odieuse.

Qui apprend les sciences et ne pratique pas ce qu'elles enseignent ressemble à un homme qui laboure et qui ne sème pas.

Nous sommes esclaves d'un secret publié, au lieu que le secret est notre esclave tant que nous le tenons caché.

Mesurez chacun suivant sa mesure.

La solitude absolue est une demi-folie.

Toujours monté sur le chameau, ce précieux animal que la nature semble avoir créé pour les contrées désolées qu'il habite, et que les Arabes ont appelé *le navire du désert*, le brahme arriva bientôt en Égypte, d'où il voulait passer en Turquie, dans ce pays où l'on ne voit que les ruines d'une civilisation effacée, il admira une civilisation qui recommence; il contempla avec surprise la ressemblance qui existe entre les immenses monu-

mens de l'antique Égypte et ceux de son pays (1); et il comprit que ces deux contrées, unies par des liens dont nous avons perdu le souvenir, peuvent être regardées comme les mères fécondes de l'humanité(2).

Quand il passait devant ces obélisques qui élèvent orgueilleusement leur tête au milieu des ruines, et qu'il contemplait les colonnades immenses, restes des temples abattus, ce qu'il regrettait, c'était moins cette magnificence effacée des édifices, que les maximes de la sagesse antique gravées sur leurs murailles, et qu'on ne comprend plus: une seule parole sublime de l'homme, guidant l'homme dans sa carrière, lui paraissait plus regrettable encore que le souvenir d'un grand débris. En passant près du Caire, un Arabe s'écria :

(1) Durant notre fameuse expédition d'Egypte, les Hindous qui arrivèrent à la suite des troupes anglaises, restaient dans l'admiration en présence de ces ruines qui leur rappelaient celles de leurs pays.

(2) Le pacha d'Égypte envoie, comme on sait, de nombreux élèves à Paris, pour y étudier sous des maîtres habiles les sciences et les arts qu'ils doivent porter ensuite dans leur pays. C'est ainsi que l'Europe rend à l'Égypte ce qu'elle lui a emprunté.

Où est-il, celui qui a bâti les deux pyramides? Qu'est devenue la nation au milieu de laquelle il vivait? Quelle a été sa fin? Quelle a été le lieu de sa chute?

Les hiéroglyphes gravés sur le granit ne purent lui répondre (1).

Mais un vieux Cophte, descendant des antiques Égyptiens, lui dit:

La vie des morts consiste dans le souvenir des vivans.

« Je vois ici des débris magnifiques; mais je les vois arrosés de la sueur des peuples; je contemple des piliers superbes, mais leur base est arrosée de sang. Pour élever une seule de ces pyramides, il a fallu les efforts de plusieurs millions d'hommes mourans de faim, accablés par la chaleur, et maintenant nous savons à peine que c'est un tombeau; si c'était un temple dédié à quelque divinité bienfaisante, les hommes ne l'auraient peut-être point oublié. »

(1) On a pensé que la langue cophte renfermait les racines de l'ancienne langue égyptienne, et c'est à l'aide de cette langue, qui a cessé d'être parlée dans le siècle dernier, que l'illustre Champollion, dont la perte récente est si douloureuse pour les sciences, avait naguère espéré pouvoir lire les caractères hiéroglyphiques gravés sur les monumens égyptiens.

De l'Égypte, où tout retentissait du nom des Français, qui subjuguent les habitans par les sciences après les avoir subjugués par les armes, le brahme passa en Syrie, et de là il se dirigea vers la Palestine. Au bout de quelques semaines, Nara-Mouny arriva dans un pays bien pauvre; mais il lui parut bien grand, quand il sut que c'était de là qu'était sortie cette maxime qui fit de nouvelles destinées au monde:

Aimez votre prochain comme vous-même.

Il lui sembla entendre une autre voix qui lui disait: « Cette parole, si on comprend toute sa valeur, cette parole sublime abolit l'esclavage. C'est le plus grand mot qui ait été dit à l'humanité. » Il recueillit en Judée ces autres proverbes; ils venaient de la sagesse de Salomon et de ces vieux prophètes qui ont enseigné le genre humain:

Ne dites point à votre ami: « Allez et revenez demain, je vous rendrai service, » lorsque vous pouvez le faire sur-le-champ.

Celui qui a pitié du pauvre devient le créancier de Dieu même, qui lui rendra ce qu'il aura donné.

La justice et la bonté sont plus agréables à Dieu que les offrandes.

Après avoir visité des lieux qui lui semblaient

vénérables, puisqu'ils avaient inspiré une morale si vraie pour tous les hommes, il résolut de s'embarquer au petit port de Jaffa et de se rendre à Constantinople, qui se trouve bâtie entre l'Europe et l'Asie, comme sur les confins de deux mondes et de deux religions.

En arrivant dans ce pays, il fut frappé de la magnificence de sa position, et de la beauté de son aspect, des immenses ressources qu'elle offre au commerce ; mais les Turcs y avaient bâti des maisons en bois où s'élevaient autrefois des édifices en marbre : il en était de même de la sagesse de la nation ; elle était mêlée de maximes sublimes et de déplorables superstitions. La croyance à la fataltié, en empêchant l'homme de prendre les précautions qu'exige le simple bon sens, détruisait presque autant d'hommes que la peste dans toute sa furie. Ses croyances religieuses s'opposaient souvent au progrès de sa raison, et il ne fut plus étonné du mépris de ce peuple pour les arts et pour les monumens, quand on lui eut fait lire certaines sentences du *Coran*.

Cependant, malgre les préjugés qu'enfantent de semblables maximes, les Turcs parurent à Nara-Mouny braves, sobres, invariables dans leurs pro-

messes, incapables de fausser leurs sermens ; mais ils lui parurent aussi ce qu'ils étaient en effet, féroces dans la victoire, implacables dans leur vengeance, orgueilleux des moindres succès. Quand il l'eût oublié, la Grèce désolée le lui aurait rappelé. Au moment où le brahme arrivait dans ce pays, l'ancien gouvernement tombait sous l'influence de la civilisation d'Europe ; Mahmoud venait d'abattre cette milice audacieuse qui retardait le progrès des peuples en s'arrogeant, les armes à la main, le droit de leur donner des chefs (1) ; avec les janissaires tout l'ancien édifice social des Turcs s'écroulait pour se régénérer.

Cependant au milieu de ces révolutions et des bouleversemens intérieurs qu'elles suscitaient, Nara-Mouny trouva que la sagesse simple des proverbes, qui résiste à tous les orages et qui brave

(1) Tout le monde sait que Mahmoud a enfin accompli ce qu'avaient inutilement essayé quelques uns de ses prédécesseurs. Les Yeni-Tcheri (ou hommes de la nouvelle milice), que nous avons appelés *janissaires*, formaient un corps militaire et qui s'arrogeait fréquemment le droit de déposer les sultans, et que Mahmoud, grâce à sa fermeté, a su renverser. C'est un des plus grands événemens politiques de notre époque.

tous les siècles, ne s'était pas éteinte comme il le craignait, et voici les vingt maximes populaires qu'il recueillit de la bouche d'un effendi lettré (1).

Avant que le chariot se brise, les gens qui montrent le droit chemin sont nombreux.

Ce n'est pas en vivant long-temps, c'est en voyant beaucoup qu'on apprend quelque chose.

L'homme est le miroir de l'homme.

Le paresseux dit : Je n'ai pas la force.

On ne jette pas de pierres à l'arbre stérile.

Si nous n'avons pas de richesses, ayons de l'honneur.

Ouvrons les yeux de peur qu'on ne nous les ouvre.

Beaucoup de gens ignorent, faute d'avoir su entendre.

Tout ce que tu donnes, tu l'emporteras avec toi.

Tends la main aux malheureux, Dieu ne t'abandonnera pas.

Qui donne aux pauvres donne à Dieu.

Qui trop entreprend finit peu.

Le désœuvrement est le père des soucis.

Avec du temps et de la patience, les feuilles du mûrier deviendront du satin.

Fais du bien et jette-le à la mer, si les poissons l'ignorent, Dieu le saura.

C'est degré par degré qu'on monte au haut de l'escalier.

Je puis faillir, mais tu dois pardonner.

Prends l'étoffe d'après la lisière et la fille d'après la mère.

(1) Nom que les Turcs donnent à tous les hommes s'occupant des lois et de l'administration.

Point de créatures sans défauts, point de péchés sans repentir.

On guérit de coups de couteau, on ne guérit pas de coups de langue.

Il y ajouta ces quatre maximes, qu'un vieux négociant turc lui traduisit, en ajoutant que, durant sa longue carrière, elles lui avaient appris à obtenir quelque renommée dans sa profession, à éviter les grandes catastrophes dans sa fortune, à connaître les hommes et se rappeler leur destinée.

C'est à force de se tromper que l'homme devient habile.

Ici des vaisseaux ont été submergés; qu'y viens-tu faire avec ta fragile nacelle?

La sagesse n'est pas dans le nombre des années, mais dans la tête.

La mort est un chameau noir qui s'agenouille à toutes les portes.

Après avoir séjourné durant quelques mois à Constantinople, le jeune Brahme voulut contempler les débris de cette Grèce dont partout il avait entendu célébrer l'antique grandeur, et surtout les malheurs inouïs; il trouva que dans la belle patrie de Socrate, de cet homme divin, qui était mort pour une vérité (1), les barbares n'avaient pu

(1) L'existence d'un seul Dieu. Socrate naquit à Athènes

éteindre tout souvenir de sagesse, comme ils avaient détruit tous les monumens. Une grande idée lancée dans le monde n'appartient plus aux hommes ; elle est plus forte qu'eux. Un jeune *papas* grec, mêlant la sagesse antique à la sagesse chrétienne, lui dit sur les ruines d'Athènes : « Étranger, qui êtes venu chercher la vérité dans mon pays, je vous la dirai, comme un fils reconnaissant la dit à celui qui lui a donné la vie. La Grèce naissante était fille de l'Asie ; la Grèce maintenant déchue est une mère féconde qui a enseigné les nations. Pourquoi donc, ô mon Dieu ! ces nations ingrates ont-elles oublié leur mère au jour de l'esclavage ? Pourquoi ne se sont-elles pas rappelé ce qu'elles étaient et ce qu'elles sont ? Nos fautes viennent de l'esclavage, notre courage vient de nous-mêmes. Nous nous sommes régénérés dans le sang, et maintenant il faut nous régénérer par la science et par la liberté. »

l'an 469 avant Jésus-Christ. C'est un de ces grands hommes dont la morale et les actions font marcher l'humanité vers des destinées nouvelles ; il fut condamné à mort, et mourut l'an 400, livrant au monde quelques unes des grandes pensées qui devaient changer la face du monde quatre siècles après.

Le brahme, au milieu de ces ruines, ayant interrogé le descendant des Hellènes sur la sagesse antique de ses pères, celui-ci lui répondit: — Chaque nation a une mission sur la terre; nulle nation dans l'univers n'a accompli plus dignement la sienne que celle dont tu vois les débris: c'est elle qui la première a dit à l'homme: *Connais-toi toi-même* (1); et par ce conseil, si laconique mais si puissant, elle semble avoir révélé toute cette morale au genre humain. Dans une maxime aussi antique: *rien de trop*, elle a proclamé l'harmonie de l'univers et la nécessité d'expliquer tout ce qui compose cette union divine de la terre avec les cieux: *Connais-toi toi-même*, c'est le principe de toute sagesse; *rien de trop*, c'est le principe de toute science.

« La Grèce a parlé au monde, et l'a civilisé par trois grands interprètes: Platon, en proclamant la pensée de Socrate, a expliqué la morale divine que l'homme tient des cieux. Aristote, en interrogeant sans cesse la nature et les institutions qui ré-

(1) Cette maxime, ainsi que la seconde, était inscrite en lettres d'or sur le temple de Delphes.

gissent l'humanité, a proclamé la science qui doit la gouverner. (1).

« Les maximes de la Grèce sont nombreuses, mais elles ont abandonné le pays où elles sont nées, elles se sont transformées selon leurs principes religieux. Si l'on s'en rapporte à un vieil auteur de la Grèce, les proverbes étaient jadis en tel honneur dans ces contrées, qu'on les gravait sur ces pierres qui bordent les routes, et que le voyageur pouvait admirer la sagesse nationale, en même temps qu'il admirait les délicieux paysages de la contrée. Touchante alliance de la morale et de la nature, qui ne devraient jamais se séparer !

Quant à nous, descendans bientôt régénérés de ces grands hommes, nous avons aussi des proverbes ; mais les uns nous viennent de l'esclavage, et nous faisons nos efforts pour étouffer ces voix méprisables qui nous parlent un langage que nous

(1) Il suffit d'être faiblement initié au mouvement intellectuel du moyen âge, pour se convaincre que c'est à Aristote qu'on doit la régénération des études en Europe : après l'invasion des barbares, les ouvrages de ce père de la science furent un instant perdus ; mais les Arabes nous les rendirent, et c'est grâce à eux qu'il nous ont été conservés.

ne voulons pas écouter ; il y en a qui nous ont fait espérer l'indépendance , et nous leur donnerons l'immortalité.

Mon pacha, c'est mon fusil.

« Voilà le grand proverbe des Grecs d'aujourd'hui ; il leur a donné quelque dignité , puisse-t-il leur rendre toute leur grandeur et toute leur liberté ! »

Après ces paroles du jeune Grec , le brahme entra chez un caloyer (1) qui voulut bien lui donner l'hospitalité , et qui , après lui avoir offert un simple repas de figues et d'olives, lui traduisit quelques maximes , débris ingénieux de l'antiquité.

Sois assis quand tu siéges, pourvu seulement que ton jugement soit droit.

Soigne bien ta vigne, tu n'auras pas besoin d'envier celle de ton voisin.

Basile, honore ton père; et toi, père de Basile, observe-toi.

« Du reste, dit le bon caloyer, qui croirait nous connaître pour avoir séjourné quelque temps parmi nous , pourrait bien se tromper. Nous avons eu à lutter contre la guerre , qui détruit, et contre l'esclavage, qui corrompt. Il faut avoir été long-temps

(1) On appelle ainsi les moines grecs.

chez un peuple pour oser le juger, et avant que d'oser être juge, il faut se débarrasser de bien des préjugés; car, comme dit le vieux proverbe,

Les yeux du lièvre sont autres que ceux de la chouette, *et cependant* la médisance s'asseoit sur la grand'route, et se moque de tous ceux qui passent.

« Mais ce qu'il y a d'assuré c'est que celui qui a vécu avec droiture ne craint pas davantage ce proverbe qu'il ne craint le dernier que j'ai à vous citer :

Chacun a l'heure de sa mort écrite sur son front, en caractères qui sont indéchiffrables pour l'homme, mais que le doigt de Dieu a tracés.

En achevant ces mots, le caloyer dit adieu au brahme, qui reprit le chemin de Constantinople avec l'intention de s'y embarquer pour les pays les plus civilisés de l'Europe, qu'il voulait enfin visiter. Fort heureusement pour lui, quand il arriva dans cette ville, l'empire ottoman faisait armer un navire qui devait croiser dans la Méditerranée, et transporter un savant effendi à Alger, pour s'entendre sur les affaires des Barbaresques qui n'étaient point terminées. Nara-Mouny, qui n'aspirait qu'à voir de nouvelles contrées, ne fut

point fâché d'aller visiter un peuple qui venait de recevoir les grandes leçons du malheur et qui devait les méditer.

Arrivé sur les côtes d'Afrique, dans ce pays où les Français avaient porté la guerre et où ils développaient ensuite leur industrie, il admira combien l'esprit des hommes tendait à s'associer, et il comprit que le germe de la civilisation, déposé même parmi des barbares, finit par y prospérer. Il ne put s'empêcher de dire en lui-même : « C'est la noix du cocotier détachée par la main de Dieu de la palme fertile ; elle erre pendant bien des journées ballottée par les vagues de l'Océan, et puis elle vient échouer sur quelque rivage aride, où le soleil la féconde. Aux lieux où l'on ne voyait que des sables déserts, le noble palmier ombrage bientôt des milliers de rejetons, qui donnent comme lui leur ombrage et leurs fruits. »

Il fit aussi connaissance avec un Espagnol qui, apprenant le but de son voyage, l'engagea à visiter son pays comme le pays le plus riche en maximes qu'il y eût entre toutes les nations. Il s'embarqua donc sur un navire français, et après quelques jours de navigation, il alla débarquer à Cadix, d'où il s'achemina vers l'intérieur du pays. Partout

il voyait des champs en friches, des débris de somptueux édifices; la misère rebutante chez les uns, la richesse orgueilleuse chez les autres. Il se demanda en lui-même comment un tel peuple, qui paraissait rempli de nobles qualités et qui avait de si beaux proverbes, avait pu tomber dans cet excès de misère et de dégradation. Mais en passant près de Séville, il aperçut les débris d'un monument en pierre, qu'on nommait le *Queimadero*, et qu'on avait bonne envie de réparer. Quand il eut demandé à quoi servaient ces colonnes garnies de chaînes, on l'avertit charitablement qu'on y avait brûlé, pour la plus grande gloire de Dieu, plusieurs centaines d'hérétiques qui auraient pu cultiver la terre, et quelques milliers de juifs industrieux, qui auraient su raviver le commerce : il comprit pourquoi les champs de ce peuple étaient désolés (1).

(1) On pourrait accumuler les preuves funestes de cette désolation générale de l'Espagne, qui semble cependant faire un pas vers l'amélioration. Les causes de sa décadence ont été trop bien résumées par M. Bory de Saint-Vincent pour que je ne transcrive pas le calcul énergique qu'il présente, et qui présente une si terrible leçon : « L'industrie est à peu près nulle : comment pourrait-elle

Arrivé dans le pays de Castille, après avoir fait l'aumône à bien des pauvres paysans qui voyaient annuellement leur culture ravagée par d'immenses troupeaux appartenant aux moines ou aux seigneurs (1), il s'enquit d'un homme simple et obligeant, qui avait hérité de toute la sagesse proverbiale d'un de ses ancêtres, et qui, quoique très vieux, était encore en état de répondre à toutes ses questions. On ne l'avait point trompé, le petit neveu du prudent Sancho vivait encore au pays d'Argamésille, et il n'hésita pas à l'aller trouver. Celui-ci le prit pour un moine voyageur; car on ne

fleurir dans un pays où l'artisan est méprisé, et dans lequel celui-là seul est censé vivre noblement qui demeure oisif? Qu'attendre d'un état où n'existaient pas 40,000 fabricans de tout genre, 300,000 ouvriers et 1,000,000 de laboureurs, sur une dizaine de millions d'individus; lorsqu'il y avait 2,794 hidalgos ou gentilshommes, 272,645 personnes attachées au saint-office, environ 28,000 salariés du roi, 60,000 individus attachés à l'église, et 280,000 domestiques, sans compter 137,125 ecclésiastiques, moines et religieuses dont il a été question. (*Résumé géographique de la Péninsule ibérique*, p. 281.)

(1) Certaines familles parmi les grands d'Espagne ont le droit d'envoyer paître leurs troupeaxx de moutons dans toute l'étendue du royaume.

voyait guère en ce pays que des moines s'enquérant de la sagesse pour la façonner à leur gré. Il n'hésita pas à lui montrer son trésor, et parmi six mille proverbes, voilà ceux que le brahme choisit; mais la moisson était trop abondante pour qu'il se contentât de glaner.

A chaque méchant son mauvais jour.

Celui qui vit mal est toujours suivi de la crainte.

Le bien, il le faut chercher, et le mal, il le faut attendre.

A celui qui n'est pas ingrat donne-lui plus qu'il ne demande.

Au fer la rouille, et l'envie au méchant.

Sois plutôt aveugle que de voir mal.

Ceux-là sont riches qui ont des amis.

Bien que la méchanceté obscurcisse la vérité, elle ne la peut éteindre.

Trois, s'aidant l'un l'autre, portent le fardeau de six.

D'heure en heure Dieu améliore.

Laissons nos pères et nos aïeux, et soyons, pour nous-mêmes, gens de bien.

Des jugemens je ne me soucie, car mes œuvres me rendent plein de sécurité.

Celui qui a établi la loi la doit garder.

Celui qui doit rendre compte de soi et des autres doit se connaître et doit connaître autrui.

Entends d'abord, et parle après.

Si tu écoutes au trou de la serrure, tu pourras bien y entendre du mal des autres et de toi.

C'est une grande victoire, celle qu'on gagne sans répandre de sang.

Allez par la bonne voie, et vous ne tomberez pas.

C'est la vie passée qui rend la vieillesse soucieuse.

La main sage ne fait pas tout ce que dit la langue folle.

La mauvaise plaie se guérit, la mauvaise renommée ne se guérit point.

La punition est boiteuse, mais elle arrive.

Le mensonge n'a point de pieds; on attrape plutôt le menteur que le boiteux.

Ce qui est bien gagné se perd, mais ce qui est mal gagné se perd soi et son maître.

Le pis d'un procès, c'est que d'un seul il en naît cent.

Ce que force ne peut, l'industrie le surmonte.

Plus blesse une mauvaise parole qu'une épée affilée.

Les Portugais avaient été autrefois les conquérans de l'Inde. Durant son séjour dans la Péninsule, Nara-Mouny résolut d'aller les visiter; il trouva cette nation généreuse avec de grands souvenirs, et avec des misères plus grandes encore: les plaies qui dévoraient l'Espagne la désolaient, et ses souvenirs de prospérité ne servaient qu'à accroître le sentiment de sa détresse; un despotisme féroce ensanglantait Lisbonne et en chassait ces hommes à volonté de fer qui auraient pu la régénérer. Ce fut tout au plus si on lui laissa recueillir ces vingt proverbes, que les Portugais partagent avec leurs voisins.

Mieux vaut la honte au visage qu'une tache au cœur.

S'est un mal que la fin du bien.

Le temps changé, la pensée changée.

Ne t'avilis pas à cause de ta pauvreté, ne t'enorgueillis pas à cause de tes richesses.

Il n'y a pas de meilleur miroir qu'un vieil ami.

Ne t'aventure pas à parler sans que la pensée ait précédé la parole.

Dieu n'a fait personne pour l'abandonner.

N'attends jamais que ton ami fasse ce que tu pourras faire toi-même.

Parole sortie de la bouche, c'est une pierre jetée avec la fronde.

Pour avoir vie heureuse, il faut art, ordre et mesure.

Paresse, clef de pauvreté.

Quand tu pourras travailler, fais-le toujours, lors même qu'on ne te donnerait pas ce que tu mérites.

Combien la pudeur est belle ! elle vaut beaucoup et ne coûte rien.

Les diamans ont leur prix, les bons conseils n'en ont pas.

La vérité, comme l'huile, s'élève au-dessus de tout.

Ne cesse point d'arroser, nonobstant l'eau du ciel.

Si tu es monté, fais en sorte qu'on ne désire point de te voir tombé.

Après avoir visité le Portugal, la Castille et l'Aragon, redoutant toujours qu'il ne prît fantaisie à l'inquisition de se réveiller et de mettre fin à ses voyages, pour le plus salutaire exemple de la nation, il entra dans les Pyrénées. Il sut qu'il y avait

dans ces montagnes une peuplade brave, active, laborieuse, qui vivait entre deux grandes nations et qui avait conservé ses usages, qui recevait sans cesse des étrangers et qui n'avait point changé sa morale, pas plus qu'elle n'avait changé son langage (1) et une partie de ses institutions. Nara-Mouny s'attendait à trouver chez les Basques un peuple bon, mais ignorant; il s'aperçut bientôt que l'activité qui lui est naturelle l'avait entraîné depuis longtemps aux actions les plus aventureuses, et il sut d'un vieux matelot que les Basques avaient toujours formé de hardis soldats, de forts laboureurs et d'intrépides marins; il trouva chez eux un proverbe d'autant plus beau qu'il convie les hommes au progrès. Un laborieux agriculteur qui venait d'abandonner l'usage des jachères, qui laisse re-

(1) On appelle la langue basque la langue *escuara*. Elle ne ressemble en aucune manière à l'espagnol ou au français, et c'est un des idiomes dont l'étude offre le plus d'intérêt. Ainsi la France voit chez elle deux phénomènes du même genre : outre les patois de ses provinces, on y parle deux langues complétement différentes de celle qui est adoptée par la majorité de la nation, c'est le bas-breton ou celtique, et le basque ou *escuara*. Se sont les Basques qui, les premiers, ont été en Europe à la pêche de la baleine.

poser inutilement la terre, tandis qu'elle pourrait fournir d'autres moissons, lui dit qu'il avait quitté l'usage de ses pères, en se rappelant une vieille maxime de son pays :

Laisse le bon pour le meilleur.

Le même cultivateur ajouta : C'est un proverbe qui n'est profitable qu'avec l'expérience, mais qu'il ne faut jamais oublier ; vous voyez ces pâturages, ces champs abondans, ces vignes fertiles, c'est une autre maxime qui nous les a donnés. Mon père, qui était un hardi matelot, était allé la chercher au bout de la terre, et je l'ai mise à profit :

Laboure, fume, sème, arrose, sarcle ton champ, et demande ta moisson par tes prières comme si elle devait tomber du ciel.

Nara-Mouny emporta encore du pays Basque ces deux proverbes, que lui débita le paysan :

Dieu est bon ouvrier, cependant il veut qu'on l'aide.

Le monde ressemble à la mer ; on y voit se noyer ceux qui ne savent pas nager.

Nara-Mouny, arrivé sur les confins de la France, hésita s'il n'entrerait pas dans ce beau pays, que

toutes les nations qu'il avait visitées lui avaient représenté comme la contrée de l'Europe la plus digne de grossir son trésor ; cependant il revint sur ses pas, et ayant trouvé à Valence un navire qui faisait voile pour Naples, il résolut de s'embarquer encore et de visiter l'Italie.

Arrivé dans ce beau pays, il fut émerveillé de la multitude de moines qui allaient demandant l'aumône, et de la pauvreté de ceux qui leur donnaient leur nécessaire : n'étant pas de ceux qui ont le superflu, il ne put s'empêcher de dire en lui-même : « Ces gens ne suivent pas la maxime de mon vieux paysan basque ; Dieu leur a donné un beau soleil et de riches contrées, mais on peut leur répéter ce qu'on répète au pays de Bember : *Le fruit le plus mûr ne vous tombera pas dans la bouche.* » La population fainéante des lazzaroni lui parut si hideuse et si démoralisée qu'il les appela dans son livre les Parias de l'Europe. La paresse parut être au brahme la grande plaie de ce peuple, et la sobriété, sa vertu négative ; en les voyant, il ne put s'empêcher de se rappeler un des plus ingénieux proverbes de son pays :

Le paresseux voudrait bien manger l'amande, mais il craint jusqu'à la peine de casser le noyau.

A mesure qu'il avançait dans l'Italie, il était frappé des débris d'une antique grandeur qui attestaient encore la puissance des anciennes institutions qui avaient fait de ce peuple le premier peuple de la terre. Il lui semblait voir inscrite sur tous les monumens cette maxime d'un philosophe romain :

Le bien public doit être la première et la principale loi (1).

Il comprit, par ce seul mot, la grandeur de ces anciens peuples.

Si les Italiens parurent au brahme déchus de cette puissance qui domine les autres nations par les institutions et par les armes, il sentit qu'ils avaient conservé ce pouvoir de l'intelligence qui subjugue par les arts; nulle part il n'avait été ravi par une musique aussi mélodieuse; nulle part il n'avait vu des tableaux qui attestassent mieux le génie qui conçoit une grande pensée et le talent qui l'exécute : mais souvent, près d'un palais de marbre dont il avait contemplé avec admi-

(1) Cicéron, né l'an 647 de Rome, 107 ans environ avant Jésus-Christ.

ration l'architecture, il voyait ce que la honteuse superstition a de plus dégradé ; il comprit que « les eaux du Tibre qui servaient à assouplir les corps vigoureux des héros romains, ne lavaient plus depuis longtemps que des surplis. » Cependant le peuple se consolait de ses misères au milieu de ces productions sans cesse renouvelées des beaux-arts qu'il admirait avec enthousiasme ; et c'est sans doute avec l'amour de l'indépendance le plus beau côté du cœur humain. Nara-Mouny vit bien qu'il n'en fallait pas désespérer.

Un Italien au regard animé et intelligent, auquel un Anglais du Bengale l'avait recommandé, lui dit : Puisque vous allez cherchant parmi les nations les maximes qui les ont gouvernées, vous pourrez trouver également parmi leurs adages les preuves des vices qu'on leur reproche. Vous y trouverez même les preuves des maux qui les ont détruites. A force de nous répéter *ne te chagrine ni du temps ni de la politique*, les moines nous ont endormis, et ils nous ont dépouillés sans que nous nous soyons réveillés. Mais cette terre a de grands souvenirs et d'excellens proverbes ; avec cela elle pourra se relever. Voici les vingt adages que vous m'avez demandés.

Je vous dirai d'abord les proverbes qui peuvent nous faire retrouver notre ancienne prospérité.

A navire brisé tout vent est contraire.

Et vous conviendrez sans peine que quand un édifice est en ruine il faut se hâter de le réparer.

La main fermée ne prend jamais de mouches,

nous avertit assez de la misère qui suit l'oisiveté. Du reste voici mes proverbes, et je vous les laisserai méditer.

Heure à heure tout notre temps s'enfuit.
Un vieil ami est toujours une chose nouvelle.
Il gagne beaucoup celui qui perd une fausse espérance.
Fais honneur à tes habits, et tes habits te feront honneur.
Qui est en bonne santé est riche sans le savoir.
Qui promet à la hâte se repent à loisir.
Qui entreprend ce qu'il ne peut, rencontre ce qu'il ne veut.
Un grand cœur méprise la mauvaise fortune.
Fuis un plaisir présent s'il doit te causer un mal à venir.
Pour trouver le mal, il faut le chercher.
Une belle mort honore toute la vie.
Veux-tu bien te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien.
Vite et bien ne vont jamais ensemble.
Les faux amis sont comme l'ombre d'un cadran; elle

paraît, si le ciel est serein ; elle se cache, s'il est nébuleux.

Si tu veux qu'une chose soit secrète, ne la dis pas; si tu ne veux pas qu'on la sache, ne la fais pas.

Les robes des avocats sont doublées de l'entêtement des plaideurs.

Il n'y a pas de plus grand voleur qu'un mauvais livre.

Le monde est fait à degrés; l'un y monte, l'autre y descend.

— Je ne vous dois plus que deux proverbes, dit l'Italien ; l'un s'applique au joueur, mais malheureusement c'est un mot ingénieux trop souvent perdu, et qu'on répète vainement sans le faire comprendre.

Il est venu pour avoir de la laine, et il s'en est retourné tondu.

Le dernier s'adresse au bavard, et vous permettrez que j'en fasse mon profit.

On veut bien de l'eau, mais non pas un déluge.

Après avoir remercié l'obligeant Italien, Nara-Mouny se remit en marche ; il traversa les riches plaines de la Lombardie, et arriva en Suisse. Il vit que ce peuple, qui a si longtemps combattu pour sa liberté, et qui l'a obtenue par plus de soixante combats, était riche de son courage et de sa morale, s'il ne l'était point de l'opulence de son com-

merce ou de la richesse de son sol. Sa moisson proverbiale fut peu abondante, mais elle fut bonne ; elle venait d'un peuple libre et instruit.

Il faut de bonnes jambes pour porter un jour de fortune.
Il faut bien des pelletées de terre pour enterrer la vérité.

Après avoir recueilli ces proverbes, Nara-Mouny se disposa à entrer en France ; mais avant de quitter la Suisse, il fut témoin d'une cérémonie touchante qui devrait être en honneur dans l'univers, et qui n'a lieu que dans ce pays. C'est la *fête de l'innocence* qu'on célèbre au milieu des montagnes.

Si un habitant de ces contrées agrestes a été accusé injustement d'une faute, ce n'est pas assez aux yeux de ses compatriotes qu'il soit absous, il faut que l'innocence, dans toute sa pureté, le protége de son pouvoir, qu'elle fasse sentir par une secrète alliance que l'injuste soupçon des hommes n'est rien, et que l'accusé qui est sans crime doit être aussi sans tache. Lors donc qu'un infortuné, jugé d'abord injustement, sort de prison, il se présente devant une assemblée nombreuse, et une jeune fille, choisie parmi toutes ses compagnes, présente au martyr des hommes une rose blanche, image qui en

dit plus au cœur que tous les raisonnemens et que toutes les lois.

Après avoir visité tant de contrées, après avoir contemplé tant de peuples, observé tant de révolutions, Nara-Mouny arriva en France, et voilà au bout de quelque temps de séjour ce qu'il écrivit à son vieil ami.

Au vénérable brahme Larma-Vaty, salut :

Je suis depuis six mois dans le pays des Franguis, et j'ai besoin, mon vénérable père, de vous écrire les merveilles dont je suis tous les jours témoin. Ces peuples, en vérité, ont été moins favorisés de la nature que nous ; leur soleil échauffe des campagnes moins fertiles; nn froid terrible donne la mort chaque année à tout ce qui, durant le printemps, jouissait d'une vie nouvelle; ses fleuves deviennent immobiles, et les forêts sont dépouillées, comme si elles ne devaient jamais reverdir; eh bien, cependant, ces peuples me paraissent plus heureux que ceux des belles plaines de l'Orient, que la famine décime quelquefois, que le despotisme asservit toujours. A force de lui résister, il semble qu'ils se soient rendus maîtres de la nature,

et qu'ils aient acquis le droit de lui commander. Ils façonnent la terre à leur gré, et je pense que tout ce pouvoir vient d'une seule maxime.

Dieu dit à l'homme : Aide-toi, je t'aiderai.

Je crois vraiment, maintenant, que le travail est une sorte de prière bien agréable à Brahma, puisqu'il y répond par l'abondance et par d'intarissables moissons.

Il y a eu dans ces contrées un sage vieillard qui a écrit un livre pour les laboureurs et pour les artisans, c'est là que j'ai trouvé cette sentence. Du reste, ce livre est rempli de si excellentes maximes, que je n'aurais pas regret à mon voyage quand je n'aurais recueilli que celles qu'il contient. On y trouve encore ces sages proverbes, et, sans contredit, ils sont, avec l'adage que je vous ai cité, la plus puissante cause de la prospérité des empires, comme de celle des simples familles.

L'oisiveté ressemble à la rouille ; elle use beaucoup plus que le travail.

La clé dont on se sert est toujours claire.

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps; car c'est l'étoffe dont la vie est faite (1).

(1) On reconnaîtra facilement ici la Science du bonhomme Richard, par Franklin, ce chef-d'œuvre de sagesse

Il y a encore une parole, et elle appartient au sage vieillard qui ne l'a point trouvée dans les proverbes, mais à qui le sens le plus droit l'a inspirée pour la prospérité de tous les hommes. Cette parole, je veux l'inscrire sur la porte de mon habitation à mon retour dans mon beau pays.

Que signifient les désirs et les espérances d'un temps plus heureux? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir.

Vous allez me trouver bien changé, vénérable Darma-Vaty; c'est que j'ai vu et que l'expérience m'a éclairé. Nos poètes de l'Orient disent que la perle n'est qu'une goutte de la rosée du ciel, à laquelle un rayon fugitif du soleil donne tout son éclat.

Darma-Vaty, je vous ai rapporté de belles maximes, puisque de leur observation naissent la richesse et la prospérité des peuples; eh bien, il y en a une plus belle encore, une que tous les peuples finiront par comprendre et qu'ils sauront exiger. Cette grande maxime, qui change la face des empires, et qui pour naître a coûté tant de sacrifices

pratique qu'on ne saurait trop suivre, mais dont l'originalité ne saurait être imitée.

et tant d'efforts de courage, je la trouve inscrite en tête des institutions de la France.

Les hommes sont égaux devant la loi.

Le génie de la France est le génie même de la civilisation ; cette grande nation, qui a été formée de tant de nations différentes, semble, plus que toutes les autres, propre à comprendre le caractère et le génie des autres peuples; elle a imité de toute part, et les autres ne se lassent point de l'imiter. Quand elle n'invente pas, elle s'approprie, dans les sciences et dans les arts des nations voisines, ce qui doit être transmis aux autres nations pour les éclairer. Infatigable dans cette mission d'instruction et de morale, elle se hâte de recevoir les rayons lumineux qu'elle transmet en les épurant. Elle résume avec génie toutes les grandes questions qui doivent éclairer la terre. Il ne faut pas demander exclusivement au Français l'industrie persévérante des Anglais, ou la pensée profonde et originale des Allemands. Quand il le veut, cependant, sa mobile organisation sait combiner, avec puissance, tous les élémens de la création; et alors, il devient inventeur dans les arts et dans l'industrie : il fournit aux autres peuples des inventions utiles ou des

pensées profondes que les autres savent mettre à profit, sans toujours en restituer l'honneur à ceux qui peuvent le réclamer. On accuse les Français de légèreté, on leur reproche leur amour pour des choses futiles, leur goût pour le changement : c'est la grande accusation qu'on renouvelle chaque jour. Les imposans changemens qu'ils ont fait subir à l'Europe, prouvent cependant qu'une pensée active et profonde de civilisation libre accompagne cette mobilité. Je les accuserai, moi, plutôt de ne pas comprendre tout ce qu'ils valent.

Je ne parlerai pas de la gloire militaire de cette nation ; c'est le cri du siècle ; elle a été proclamée par tout l'univers ; le bruit imposant en a troublé nos paisibles retraites des bords du Gange ; et l'on peut dire de la France ce qu'a dit le poète, en parlant du grand capitaine dont le souvenir accompagnera à jamais le récit de tant de victoires. — Demandez à la terre ce nom :

> Il est inscrit en sanglans caractères
> Des bords du Tanaïs aux sommets du Cédar (1).

Ce dont je veux vous entretenir, c'est de ses in-

(1) Lamartine.

stitutions favorables au développement des sciences, et, par conséquent, de la morale. Ces institutions sont nombreuses; elles ne sont pas, cependant, assez multipliées. Croiriez-vous que chez cette grande nation, qui offre aux étrangers toutes les ressources de ses musées et de ses nombreuses bibliothèques, les plus vastes du monde entier, il n'y a sur trente-deux millions d'individus que huit millions d'hommes qui sachent lire? On ne peut expliquer cette impardonnable insouciance que tous les gens de cœur s'empressent de réparer. Cependant, les chiffres positifs, qu'on met maintenant à côté de toutes les réflexions, pour les soutenir de leurs preuves irrévocables, les chiffres attestent qu'une véritable amélioration morale s'est développée depuis quelques années dans la nation (1). D'autres

(1) Depuis dix ans, la proportion décroissante de la population des bagnes est une chose digne de remarque. Au 1er janvier 1821, le nombre des forçats, qui, dans tous les bagnes, s'élevait à 11,181, n'était plus que de 10,779 au 1er janvier 1822, de 10,256, au 1er janvier 1823, de 9,459 au 1er janvier 1824, de 9,211 au 1er janvier 1825, de 9,134 au 1er janvier 1826, de 9,121 au 1er janvier 1827, de 8,988 au 1er janvier 1829, de 7,921 au 1er janvier 1830, de 7,842 au 1er janvier 1831, et n'était plus que de 7,406 au 1er jan-

chiffres prouvent qu'on a multiplié les moyens d'instruction (1).

Mais quittons ces calculs arides, insuffisans, pour expliquer le moral d'une nation qui calcule si peu, et qui se dirige presque toujours par un premier mouvement noble et généreux. Chez ce peuple, qu'on accuse et qu'on admire tour à tour, qu'on calomnie et qu'on ne peut s'empêcher de respecter, il se dit des mots, il se fait des actions que l'indifférence laisse ensevelir dans l'oubli, et que

vier 1832; ce qui présente une différence de 3,775 entre 1821 et 1832, ou de plus d'un tiers.

(1) Il y a quarante ans, on ne trouvait que six millions d'individus qui sussent lire; il y en a environ seize millions aujourd'hui. Voilà, quant aux hommes, le calcul le plus détaillé et le plus complet qui ait été fait; c'est avec de semblables preuves écrites qu'on marche à la connaissance réelle d'une nation. Ce chiffre de huit millions, pour toute la population masculine sachant lire, était le résultat d'un excellent travail de M. Rendu, publié en 1831. Il prouvait que la France venait après tous les pays civilisés de l'Europe pour l'instruction de ses habitans, et qu'elle ne l'emportait en ce genre que sur les contrées au fanatisme religieux, comme l'Italie ou l'Espagne, ou au despotisme, comme la Russie et la Turquie. M. Jomard vient de publier un travail prouvant qu'il y a amélioration sous ce rapport.

l'enthousiasme, qui les sent devrait citer, puisqu'ils honorent l'humanité entière. Je ne vous parlerai point des mots sublimes qui ont été dits dans les batailles ou dans les grandes révolutions; je sais que si personne ne craint moins la mort que vous, personne aussi n'aime davantage la paix ; vous, brahme paisible, qui ne pratiquez que des vertus tranquilles dans le recueillement, vous seriez presque effrayé de l'énergie sublime qu'il a fallu conserver pour les prononcer en présence de la tourmente. D'ailleurs, la gloire éclatante a couronné ceux qui ont parlé dans les assemblées législatives, ou qui ont agi sur le champ de bataille. Mais le mot du pauvre, personne ne le dit.

Eh bien écoutez-le donc.

Dernièrement, on réparait un édifice qui depuis plusieurs années menaçait ruines. Ce qu'on redoutait arriva ; au moment où quelques ouvriers travaillaient sous la voûte, le bâtiment s'écroula. Une poutre, suspendue au-dessus de l'abîme, soutenait deux hommes ; mais cette poutre s'inclinait d'une manière effrayante sous le poids de ces deux ouvriers. Un seul pouvait y rester, un seul..... ou tous deux devaient périr. L'un était très jeune, l'autre dans la force de l'âge: au souvenir de ses

enfans, celui-là se cramponnait au reste de la voûte; mais c'était vainement, la poutre s'inclinait toujours. Tout à coup, ceux qui étaient en bas entendirent ce dialogue : — Pierre, j'ai une femme et trois enfans: — Pierre répondit : C'est juste (1) ! Et il se précipita...

Voici, mon père, quelques unes des maximes du pays où il se fait de semblables actions.

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Le fruit suit la belle fleur, comme l'honneur suit une bonne vie.

Il faut semer pour moissonner.

Il ne fait rien celui qui rien n'achève.

Il n'est jamais trop tard pour faire le bien.

C'est la plus mauvaise roue du char qui crie toujours.

En bien faisant, on fait la guerre au méchant.

Il faut bien faire et laisser dire.

Le temps est un grand maître, il nous apprend tout ce que nous voulons.

Pour réformer ce qui va mal, commence par ta maison.

Malheureux qui donne exemple, heureux qui le prend.

Comme il a fait, fais-lui; et, si c'est mal, pardonne-lui.

Plus coûte mal faire que bien.

Mieux vaut la vertu que la force.

(1) Ce fait est arrivé en France; les journaux en ont parlé; mais le mot sublime est resté dans l'oubli. Que de paroles du cœur oubliées ainsi?

Loyauté vaut mieux qu'argent.
Qui n'est sage pour soi ne l'est pour les autres.
Qui veut bien mourir doit bien vivre.
La meilleure vengeance, c'est le mépris de l'offense.
Vieux péché fait nouvelle honte.
Pardonne à tous et rien à toi.

Parmi les institutions nobles ou utiles de ce pays, il y a un vaste palais consacré aux vieux soldats, débris vivans de ces victoires qu'on a tant célébrées. On ne voit là que des gens mutilés ; mais les cœurs y sont pleins de ces sentimens énergiques et vigoureux qui accompagnent le dévouement sans restriction à la patrie. Moi, paisible voyageur, qui n'ai jamais entendu le cri des batailles, j'aime ces hommes qui ont si souvent affronté le danger, et qui livreraient le reste de leur vie pour satisfaire l'élan généreux de leur cœur : avec la société des hommes laborieux qui donnent leur sueur à leurs semblables, celle que je préfère, c'est celle des hommes qui leur donnent leur sang. Je n'ai nuls rapports d'habitude avec eux, si ce n'est l'amour de la vérité ; mais, comme vous me l'avez dit souvent, l'amour de la vérité suffit bien pour réunir tous les hommes. Si bien donc que parmi ces vieux mutilés qu'on appelle ici les *invalides*, j'ai un ami, et un ami d'autant plus sincère que l'amour de

l'humanité nous a unis, sans que je le susse, par la même pensée ; seulement, tandis que je cherche la sagesse ancienne, il cherche la sagesse nouvelle de son pays. On peut les réunir.

Un jour que j'étais allé visiter les petits jardins qu'ont cultivés tant de grands hommes, je fixais avec attendrissement mes regards sur une fleur de mon pays, qu'arrosait un vieillard; des larmes humectaient mes yeux. Il faut croire que le vieil officier, qui était le propriétaire du jardin, m'avait regardé à la dérobée, mais je croyais qu'il n'avait point fait attention à moi. Certainement le cœur du bon devine le cœur de l'affligé, sans que souvent celui-ci s'en doute. Comme j'allais m'éloigner, il cueillit une des plus belles fleurs de son héliotrope, et me dit : — « Durant les grandes guerres de l'Égypte, j'ai souvent éprouvé ce que vous ressentez; n'essuyez pas vos larmes ; le souvenir de la patrie ne vient ainsi qu'aux âmes généreuses, et ceux qui pleurent pour elle sont ceux qui pourraient aussi mourir pour sa gloire et pour sa liberté ! »

Alors il m'engagea à entrer dans son jardin ; il me fit respirer le parfum de ses fleurs et m'amusa de ses longs récits. Il était devenu, dès le premier our, mon hôte ; moi je devins son ami. Il s'appelle

le vieil André ; il a beaucoup souffert, et c'est parce qu'il a souffert qu'il aime les hommes. Son grand mot, c'est la sentence du livre des Européens que je vous ai fait lire ; mais il répète souvent une parole si simple, qu'un petit enfant la peut comprendre, et il l'explique même aux enfans ; c'est la terre entière cependant qui la lui a enseignée, dit-il, et il en a connu la morale par sa propre expérience : *Il ne dépend pas de nous d'être heureux, mais il dépend de nous de mériter de l'être.* Dernièrement il ajoutait : « Voilà comme j'ai trouvé la paix du cœur qui est presque la félicité ; car pour le bonheur, et le bonheur comme l'entend le monde, jamais, ajouta-t-il, en mettant la main sur son cœur, jamais le vieux soldat ne l'a goûté. »

J'ai su, par la suite, qu'un long chagrin d'union projetée avait rempli sa vie de traverses, et qu'il avait beaucoup souffert pour une autre et pour lui. Maintenant que l'âge lui donne le droit de conseiller les autres, il oublie ses souvenirs, qui ne lui offriraient que du découragement, pour se livrer à son amour du genre humain, qui lui donne de l'espérance ; et il est si plein de cette idée, qu'il a inscrit au dessus d'un berceau de lierre, où il reçoit

ses vieux camarades, cette pensée du grand Confucius :

Cet amour, cette charité pure que je recommande, est une affection constante de notre âme, un mouvement conforme à la raison, qui nous détache de nos propres intérêts, nous fait embrasser l'humanité entière, regarder tous les hommes comme s'ils ne faisaient qu'un corps avec nous, et n'avoir, avec nos semblables, qu'un même sentiment dans le malheur et dans la prospérité.

C'est dans cette paisible retraite, consacrée par la plus noble maxime, qu'il reçoit les vieux blessés, qui le respectent comme un chef et qui l'aiment comme un camarade.

Il n'y a point que de vieux soldats dans son jardin, et s'il était encore plus grand il serait toujours rempli : les fleurs en souffrent, dit le vieil André; mais le cœur s'en réjouit. Ce qu'il prêche à ses amis malheurenx, comme il les appelle, c'est l'économie. Dernièrement il les avait réunis pour entendre d'excellentes paroles relatives à un établissement dont nous n'avons nulle idée dans nos contrées, mais qui dans ces pays de travail, de misère, assure cependant l'existence de l'artisan laborieux, en confiant à une sage prévoyance des épargnes

que son insouciance gaspillerait. Il leur répète à ce sujet un mot que, j'en suis sûr, vous approuverez, car il s'applique à tous les pays et à toutes les professions :

Gagner ce qu'on peut et tâcher d'utiliser ce qu'on gagne, c'est la vraie pierre philosophale. (1)

(1) « Quelque peu élevés que soient les salaires, on peut » cependant en économiser une portion : sur une journée » de trente sous, il est permis d'épargner au moins trois » sous sans trop se gêner, et cependant ces trois sous par » jour produiront, au bout de trente ans, une somme de » plus de 3,000 francs. »

« On ne saurait trop le redire, ce qui se dépense chaque » année à Paris, dans les jeux, à la loterie, dans les caba- » rets, est effrayant; on l'évalue à plus de 40 millions; » sans aucun doute, la moitié de cette somme pourrait être » placée à la caisse d'épargne, et elle produirait, au bout » de trente ans, une somme de plus d'un milliard ; ce serait » le meilleur mode de détruire la misère et la mendicité. »

. . . .

« C'est en multipliant les établissemens de ce genre, que » s'opérera une véritable révolution dans les mœurs des » classes travaillantes : rendez-les économes et vous les » rendrez heureuses ; elles contracteront des habitudes » d'ordre et de bonne conduite. Les caisses d'épargne sont » le véritable indicateur de l'aisance et du bien-être des » ouvriers. »

» L'ensemble des opérations qui ont eu lieu dans les

Si le vieil André s'occupe de ces détails de la vie matérielle, il s'occupe bien davantage encore de l'amélioration du cœur de ses auditeurs, et à chaque séance il leur répète cet adage :

Une bonne habitude se contracte facilement, quand l'exemple est mutuel et que l'imitation reste libre.

Mais, je crois vous l'avoir déjà dit, ce vieil officier a des renseignemens plus élevés, et il les médite dans le repos de son cœur. Le temps qu'il ne donne pas à la culture de son jardin, il le consacre à la lecture attentive de ces hommes qui dévouent toute leur vie à la méditation pour ceux qui consacrent toute leur vie au travail. Le livre où il a rassemblé ces pensées est comme son jardin, où l'on voit des fleurs de toutes les saisons et de tous les pays. J'en ai choisi quelques unes que vous trouverez ici ; puisse Brahma vous les rendre agréables ! Il y en a une pour la belle Parvaty.

» douze caisses d'épargne, présente un total de 70,243,084 f.
» 40 c. pour les versemens, et de 18,827,652 fr. pour les
» remboursemens en espèces. Ce nombre est bien inférieur
» à ce qu'il devrait être dans un pays tel que la France.
» (*V.* l'excellent article de M. Benjamin Delessert sur la
» caisse d'épargne. »

Les hommes font les lois, les femmes font les mœurs.

Placer l'esprit avant le bon sens, c'est placer le superflu avant le nécessaire. (UN ANONYME.)

Tout mal a pour racine quelque erreur, comme tout bien émane de quelque vérité.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Le véritable grand homme est celui qui dévance son siècle en quelque genre que ce soit, qui lui fait faire quelques pas; que dirons-nous de ceux qui ne sont pas en état de le suivre? (J.-B. SAY.)

Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.

(BÉRANGER (inédit).

L'or, semblable au soleil, qui fond la cire et durcit la boue, développe les grandes âmes et rétrécit les mauvais cœurs. (RIVAROL.)

Le plaisir de découvrir une vérité est le plus grand bien de tous; qui se refusera de mettre au second rang de la communiquer aux hommes? (COISSIN.)

Il suffit d'avoir un cœur simple pour éviter la dureté du siècle, pour ne pas fuir les infortunés; mais c'est avoir quelque intelligence de la loi impérissable, que de les chercher dans l'oubli contre lequel ils n'osent protester, de les préférer dans leur ruine, de les admirer dans leurs combats.

On s'avilit toujours quand on néglige de s'élever au bien; ne point avancer dans le chemin de la perfection, c'est rétrograder. (SENANCOUR.)

Après le génie, ce qu'il y a de plus semblable à lui, c'est de le connaître et de l'admirer. (Mme DE STAEL.)

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre ; on ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes et les malheurs ; on peut, quoiqu'on en dise, prévenir les uns et les autres. (VOLTAIRE.)

Ne regrettons pas l'antiquité, elle n'est que l'enfance barbare du monde.

Nos aïeux ont traversé l'âge de fer, l'âge d'or est devant nous. (BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.)

Voir, c'est avoir.....
..... Tout voir, c'est tout conquérir. (BÉRANGER.)

S'il n'y avait pas de fer, l'aimant ne se tournerait pas vers lui : de même, s'il n'y avait pas une autre vie, nos désirs ne l'invoqueraient pas. (ED. RICHER.)

Les plus hautes conceptions des sages, qui, pour y parvenir, ont eu besoin de vivre de longs jours, sont devenues le lait des enfans (BALLANCHE.)

Donner, c'est aimer ; recevoir, c'est apprendre à aimer ; dans les âmes délicates, c'est aimer déjà, et beaucoup. — Le bonheur de donner et de recevoir, est le secret et la vie du monde moral. (DEGÉRANDO.)

L'air seul de notre civilisation doit, dans un temps donné, user la peine de mort. (VICTOR-HUGO.)

Adieu donc, sage Darma-Vaty, demain je quitte la France pour visiter de nouvelles contrées ; mais, si je ne devais pas retourner sur les bords du Gange, ce serait le pays que j'aurais choisi.

A Paris, qui semble être le rendez-vous de tous

les savans de l'univers, comme Londres est le rendez-vous des riches banquiers et des commerçans, Nara-Mouny retrouva l'infatigable Allemand avec lequel il avait voyagé, des portes de la Grande-Muraille aux frontières de la Tartarie. Il lui dit : Je puis encore vous éviter un voyage en vous faisant part de mes observations. Elles sont le fruit de l'expérience qui compare et de l'amour de la vérité sincère qui fait observer. Les Allemands ont randu de grands services à l'humanité dans ces derniers temps, en appliquant leur infatigable persévérance à la recherche des plus hautes vérités de la philosophie ; leur esprit rêveur suit pas à pas les moindres mouvemens de la pensée ; ils découvrent les grandes lois morales qui régissent le monde, et c'est ainsi qu'ils paient leur tribut à cette Europe qui guide le reste de l'univers. Persévérans dans les recherches scientifiques, enthousiastes de toutes les grandes idées, les Allemands sont moins prompts dans l'application des principes que dans la découverte des grandes théories. Comme nation, ils ont un fonds de morale qu'ils savent mettre à profit dans l'intérieur de la famille ; mais moins que deux autres peuples, ils ont cette énergie d'action qui peut conduire la grande fa-

mille qu'on nomme l'humanité. Cependant ils possèdent en eux une qualité bien précieuse; c'est de s'améliorer sans cesse par les efforts de la pensée. Ainsi, tandis que de grands peuples qui ont guidé le monde se sont arrêtés, ils marchent dans un véritable progrès vers de meilleures destinées. Leurs maximes les plus récentes sont les plus belles, ce sont celles d'un peuple penseur qui a succédé à un peuple guerrier. Une femme, qui a commencé à nous faire connaître aux autres nations par son cœur et par son génie, a créé quelques maximes qui expliquent notre caractère en peu de mots.

Les Allemands sont les mineurs de la pensée, ils exploitent en silence les richesses intellectuelles du genre humain.

Mme DE STAEL (*Ouvrage sur l'Allemagne.*)

Elle a dit aussi :

En Allemagne, on met de la conscience dans tout, et rien en effet ne peut s'en passer.

Et voilà, j'en suis assuré, ce qui a fait naître dans ce pays tant d'hommes qui font honneur à l'homme.

Écrivez, ajouta le savant allemand, quelques proverbes que je livre à votre méditation :

Les vieux arbres sont les plus difficiles à courber.

L'héritage de l'honnête homme est en tout pays.

La dette entre dans la maison à la pointe du jour bien avant le boulanger.

Sois colimaçon dans le conseil, oiseau dans l'action.

La nature tire plus fort que sept bœufs.

Les fourmis aussi ont du fiel.

Chacun veut s'essuyer les pieds sur la pauvreté.

L'œuf veut en savoir plus que la poule.

COMMENCÉ est à demi gagné.

BIENTÔT est agréable.

La vieillesse a le calendrier sur le corps.

La fortune est aveugle et rend aveugle.

L'Envie est un scorpion (elle se déchire elle-même.)

Celui qui sert la foule a un mauvais maître.

Qui voyage loin change bien d'étoile, mais ne change pas de cervelle.

Le savant allemand termina par ces deux proverbes qui contiennent une grande vérité et un sage conseil,

La nécessité est la mère des arts.

La pauvreté est leur marâtre.

De la France, le brahme passa en Angleterre, qui devait lui présenter sous une autre face les avantages de la civilisation européenne. Ce qui le frappa d'abord dans ce pays, ce fut le développement prodigieux de l'industrie qui accroît les forces de l'homme de toutes les forces de la nature, dé-

couvertes par l'intelligence qui devine, et mises en œuvre par la science qui sait combiner. En voyant quelques uns des miracles de l'industrie, il ne pouvait plus retenir sa pensée, qui créait pour l'avenir de nouvelles destinées. L'imprimerie, dit-il en lui-même, a changé l'état moral de la société ; la machine à vapeur changera tout ce qui tient à la vie matérielle : ces deux moyens puissans de civilisation se combineront dans de nouveaux rapports, et ils amélioreront insensiblement tous les hommes et toutes les contrées. Après la science facile des livres, qui pénètre, malgré qu'on fasse, en tous pays et en tous lieux, qui semble rendre à l'homme un bien qui lui échappe sans cesse, le temps dont sa vie passagère est composée, il faut multiplier les communications aisées et rapides. Voilà les deux puissans moyens de civiliser les hommes : échanger leurs pensées, échanger leurs besoins. Chaque grande époque a eu sa grande invention : la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon ont tour à tour étonné le monde. C'est le temps de ces machines puissantes où un peu de vapeur remplace la force des animaux les plus robustes et la persévérance des hommes les plus laborieux (1). Nara-

(1) On calcule que la voiture à vapeur de Londres à Bir-

Mouny continua ses observations dans cette contrée de l'industrie, et il vit que, grâces aux machines nouvelles, l'Angleterre pourrait voir s'accroître de huit millions d'hommes sa florissante population, en rendant à la culture du blé les pâturages employés à la nourriture des chevaux. Il vit encore que ce petit pays pourrait habiller le monde en filant sur ses métiers le coton que d'immenses régions cultivaient. L'Angleterre lui parut donc le pays de l'industrie par excellence, et celui surtout où l'on savait profiter de ses prodiges pour améliorer le sort de l'humanité.

Cependant la morgue insolente de la noblesse, et en quelques circonstances, la brutalité féroce des classes inférieures, affligèrent Nara-Mouny. Il comprit alors la véritable supériorité des Français sur leurs voisins. En examinant bien attentivement le sort des pauvres au milieu de ce pays qui semble

mingham, sur les routes ordinaires, ira et reviendra en 12 heures (54 lieues) avec 10,000 kilog. de marchandises ou 200 voyageurs.

La Grande-Bretagne possède 10,008 lieues de grandes routes, 1,500 de canaux et 12,000 de chemins de fer. La France, dont le territoire est deux fois plus considérable, ne possède que 1,500 lieues de grandes routes, 500 de canaux et 40 de chemins de fer.

peuplé de riches, il vit avec effroi la plaie profonde qui dévorait les villes ; et, malgré les taxes imposées pour détruire la mendicité, il sentit que l'égoïsme qui se reposait sur cet impôt, n'accordait que des secours insuffisans pour extirper le vice qu'elle envisageait cependant avec le plus d'effroi.

Ayant assisté ensuite aux délibérations des chambres des communes , et ayant eu occasion d'écouter les nombreuses propositions faites pour améliorer la condition de tant de misérables, il ne put s'empêcher de se rappeler une phrase d'un ami de l'humanité dont il voulait faire un proverbe :

« On prend tant de peine pour faire croire qu'on s'occupe du bien public, qu'il serait plus simple et plus aisé de s'en occuper réellement (1). »

On lui avait annoncé la veille qu'une sanglante révolte avait eu lieu en Irlande, parce que des milliers d'hommes mouraient de faim (2).

(1) J.-B. Say.

(2) Une famine périodique désole cette malheureuse Irlande , que sa beauté a fait surnommer l'*émeraude* de l'Océan. Malgré son effroyable détresse, elle exporte annuellement pour l'Angleterre une masse de produits agricoles , dont on porte la valeur à 250 millions de francs. Selon une éloquente expression , « elle jeûne pour nour-

A Londres, Nara-Mouny obtint ces vingt proverbes d'un jeune missionnaire qui partait pour former une école dans l'île d'Otahiti.

Le danger commun rend les hommes amis.

Un oiseau dans la main vaut mieux que deux dans un buisson.

Le soir couronne le jour.

Diamant contre diamant, l'un coupe l'autre.

L'expérience achetée est bien la meilleure, pourvu qu'elle ne coûte pas trop cher.

Le puits où l'on tire souvent de l'eau est rarement à sec.

Une once de discrétion vaut une once d'esprit.

L'amitié des grands, c'est l'ombre d'un buisson; elle disparaît aussi vite.

Laissez monter à cheval un mendiant, il le mettra sur-le-champ au galop. Il n'est orgueil que de pauvre enrichi.

Un sot peut faire plus de questions en une heure qu'un homme de sens n'en peut résoudre en un an.

Les méchans sont comme les sacs de charbonniers qui se noircissent les uns les autres.

Fanez le foin lorsque le soleil brille.

L'homme n'a pas de plus grands biens que ceux qui lui ont servi à rendre les autres heureux.

rir sa maîtresse »; et l'on disait en 1828, lors de l'enquête faite par la chambre des pairs sur l'état de l'Irlande, « que les paysans se disputaient chaque petite ferme, comme les habitans d'une ville assiégée se disputent des alimens, ou comme des matelots, sur un navire qui n'a plus de vivres, s'arrachent un dernier morceau de biscuit. »

Une parole dite en son temps vaut mieux qu'un long discours dit trop tard.

Le jeu nous dérobe trois excellentes choses : l'argent, le temps et la conscience.

L'avare est comme un chien dans une roue qui tourne la broche pour les autres.

L'industrie est la main droite de la fortune, et la frugalité sa main gauche.

Le brahme, après avoir séjourné quelque temps en Angleterre, passa en Écosse. Il trouva dans ce pays moins d'industrie et moins de richesses; mais en étudiant le caractère de ses habitans, il s'aperçut bientôt qu'ils avaient un grand courage dans l'adversité et que la prospérité troublait rarement leur âme, ce qui est plus merveilleux encore que de résister au malheur. Tous les liens de famille et d'amitié lui parurent plus resserrés et plus solidement établis dans ce pays que dans la plupart des contrées qu'il avait visitées; mais ce qu'il admira surtout, c'est la foi dans les promesses gardée religieusement. Nara-Mouny recueillit chez les Écossais cinq proverbes, qu'il écrivit soigneusement.

Un petit feu qui échauffe vaut mieux qu'un grand feu qui brûle.

La bonne volonté doit passer pour un à-compte.

Un paresseux est le frère d'un mendiant.

Fais le bien, et tu ne redouteras personne ; fais le mal, et tu redouteras tout le monde.

Fais ce qui convient, et Dieu fera le mieux.

En faveur de ces excellentes maximes, le bon Nara-Mouny voulut bien oublier un proverbe que lui souffla à l'oreille un Anglais, et dont il avait reconnu jusqu'à un certain point la vérité :

Un Écossais est toujours sage après coup.

Quand Nara-Mouny eut interrogé à peu près toutes les nations sur leurs vérités populaires ; lorsqu'en faisant planer sa pensée sur tous les peuples de l'Orient à l'Occident, il crut entrevoir cette auréole de sagesse pratique qui couronne l'humanité, il songea à son retour dans sa patrie et à la noble récompense qui l'attendait. Le vieux brahme ne lui avait demandé qu'une seule parole plus consolante et plus belle que l'adage plein de charité qui se trouve dans le livre des chrétiens, et il lui semblait que l'humanité entière, inspirée par ce livre, avait fait jaillir de ce précepte un précepte encore plus divin.

Rempli d'une douce espérance d'union, d'amour et de repos, ravi d'avoir pu rassembler au moins

quelques unes de ces paroles d'origine céleste qui, si elles étaient toutes réunies, pourraient former le plus beau code de l'humanité, puisque chacun des mots dont elle se compose semble avoir été médité par l'humanité entière, le brahme prit passage sur un navire de la compagnie des Indes, qui se rendait au Bengale, embarquant avec lui ce qu'il appelait ses innombrables richesses, et songeant surtout à la manière dont il pourrait les rendre profitables à ses compatriotes; car, disait-il, je n'ai pas essuyé tant de fatigues, je n'ai pas traversé tant de périls pour devenir semblable à l'avare qui cache son or. Mon trésor ne m'appartient pas, je le dois tout entier aux hommes.

Toutefois, en y réfléchissant bien, mille difficultés se présentèrent à sa pensée quand il vint à songer aux prejugés sans nombre qui allaient peut-être accueillir sa venue; les uns allaient lui dire qu'il s'était souillé en franchissant le fleuve sacré, en fréquentant les étrangers, et qu'on ne pouvait pas recevoir la sagesse d'un homme ne respectant pas les usages de sa nation; d'autres sans doute ne manqueraient pas d'ajouter que des pensées reçues des infidèles ne pouvaient convenir aux sectateurs de Brahma; que c'était un sacrilége de les recueillir

et un crime de les propager... Qui sait, ajoutait Nara-Mouny en lui-même, si la douce et bonne Parvaty, elle aussi, ne se laissera pas tromper par cette voix calomnieuse qui flétrit tout ce qui est grand, qui empoisonne ce qui est hardi. Il lut bien pour se consoler la belle sentence que le vieux brahme, avant de partir, avait inscrite sur son livre ; il rappela à sa mémoire tous les hommes persécutés pour une vérité utile divulguée, et quelquefois frappés de mort pour avoir dit une de ces grandes paroles qui font marcher l'humanité vers un avenir meilleur : mais ces exemples n'arrivèrent pas toujours à son cœur, et à mesure qu'il avançait vers son pays, l'angoisse de son âme allait croissant ; car la faiblesse humaine mettait toujours devant ses yeux l'intérêt personnel opposé à l'intérêt de tous. Enfin il fit part de son trouble à un vieux négociant qui se rendait aux Indes. Celui-ci se contenta de lui dire :

« Mon enfant, vous avez, sans vous en douter, parmi vos proverbes une maxime qui répond à toutes ses pensées de trouble, qui brisent une pauvre âme humaine, quand souvent elle a entrepris la plus noble action. Relisez vos proverbes, vous en trouverez certainement un qui répondra à vo-

tre pensée. Tous les hommes réunis se trompent moins qu'un homme, et c'est en ce sens qu'on a dit : *La voix du peuple est la voix de Dieu.* Soyez sûr que quand l'égoïsme combat avec notre conscience, il y a péril pour nous-mêmes et péril pour la vérité. La conscience a aussi ses proverbes, et elle ne se lasse point de les répéter tout bas à celui qui va faillir ou à celui qui se sent découragé. »

Nara-Mouny relut son recueil de maximes, et il trouva :

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Il l'appela le proverbe de la conscience. Le vieillard lui dit que c'etait aussi celui de la paix du cœur ; et, quand on le voulait, celui des grandes actions.

Il y avait déjà quelques semaines que Nara-Mouny naviguait sur le Grand-Océan, tantôt admirant la nature imposante qu'il avait sous les yeux, tantôt unissant dans sa contemplation solitaire les grands souvenirs qu'il était allé puiser dans le monde entier. C'est alors qu'il comprenait la belle idée d'un philosophe, qui a dit que « les plus grandes pensées de l'esprit humain cherchent toujours à s'unir aux plus grandes images de la nature. »

Et, en effet, quel plus grand spectacle y a-t-il au monde que celui de l'Océan dans son repos sublime ou dans sa colère, dans son deuil orageux ou dans sa splendeur qu'il emprunte aux cieux ? Qu'y a-t-il surtout de plus sublime dans son calme que l'Océan vers les tropiques, lorsqu'on atteint les vents alizés, et que ce zéphyr des mers semble calmer les vagues de son souffle, en les roulant sans les briser ? Au soir, quand la mer est bleue des teintes si pures de la pleine mer ; quand le ciel étincelant des dernières clartés lui envoie ses royons d'or ; que tout, au milieu de ces grandes eaux, resplendit d'azur et de pourpre, vous voyez quelquefois des milliers de mollusques roses et bleuâtres qui se balancent sur ces grandes vagues étendues ; et l'on dirait que ces fleurs de la mer sont nées du souffle de l'alizé, comme les fleurs de nos prairies s'épanouissent au souffle de nos brises du printemps. Alors aussi quelques beaux poissons de la pleine mer quittent les profondeurs de l'Océan pour venir aspirer la pureté de l'air et se réjouir à la surface des flots. Au milieu de ces rayons brisés du soleil qui réfléchissent en beaux reflets leurs écailles dorées, les dorades et les bonites sont les tyrans joyeux des eaux ; quand elles apparaissent à la

surface des vagues, vous voyez fuir comme un nuage d'argent, qui s'élève de la mer, des milliers de poissons volans qui retombent bientôt dans les eaux. Alors le damier, en jetant son cri perçant, semble railler ces oiseaux de la mer qu'un rayon du soleil fait tomber en desséchant leurs ailes. Dans ces grandes plaines de vagnes, qui succèdent aux vagues, tout vit, tout brille, tout est animé, et l'on voit jusqu'au puissant géant des mers qui, voulant rendre hommage à la nature de ses joies mystérieuses, quitte d'un élan puissant les profondeurs de la mer pour bondir au-dessus des flots (1).

Nara-Mouny comprit l'excellence du proverbe des Castillans, qui a dit :

Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer.

Un jour dans le voisinage des côtes de l'Afrique, comme un vent frais entraînait le navire au milieu des eaux paisibles, on signala un brick portant le pavillon espagnol : le capitaine anglais qui avait reçu, de l'amirauté, des ordres pour faire exécuter les traités relatifs à la traite des nègres, héla de

(1) J'ai été plus d'une fois témoin en mer de ces bonds de la baleine, et rien ne donne à mon gré une plus grande idée de l'immensité de l'Océan.

son porte-voix le bâtiment qui avait mis toutes ses voiles dehors, et qui se sentant coupable ne répondait point, filant sur l'étendue de l'Océan, comme un lâche voleur qu'on a vu commettre son crime, et qui espère encore qu'on ne l'atteindra pas.

La frégate fondit sur lui, comme un aigle s'abat quelquefois sur un hideux vautour : c'était un négrier (1).

Ce fut un bien horrible spectacle que celui qui s'offrit alors au brahme : jamais sa pensée n'en avait rêvé un plus dégradant; il vit l'homme traitant l'homme comme on traite un vil bétail dont on ne voit pas les souffrances, dont on n'écoute pas les cris.

Il descendit avec le capitaine dans l'entrepont, et voilà ce qu'il y vit :

Une longue galerie éclairée au sommet par des disques de verre qui laissaient passer, comme à regret, une triste lueur; une espèce de caverne in-

(1) D'après une évaluation approximative, on compte dans les colonies anglaises 800,000 esclaves ; dans les colonies françaises, 200,000 ; à Cuba et Porto-Rico, 500,000 ; dans les autres colonies étrangères, 75,000 ; dans les États-Unis, 1,658,000; au Brésil, 2,000,000. Total 5,225,000 esclaves.

fecte renfermait deux cents hommes immobiles et nus ; des fers retenaient leurs membres amaigris, l'ouvrier complice du crime n'avait pris aucun soin de les façonner ; ils déchiraient les victimes en même temps qu'ils les retenaient. Cependant ces visages noirs exprimaient plus que de la douleur. En quelques endroits de l'entrepont, ces yeux dont la blancheur éclatante semble flamboyer au milieu de l'obscurité, ces yeux s'agitaient avec fureur ; c'est qu'on avait placé l'ennemi près de l'ennemi, et qu'on n'avait pas eu même assez de pitié pour placer loin d'un père le meurtrier de son fils ; car ce trafic infâme renouvelle d'éternels combats, et les combats réunissent par l'esclavage des hommes qui s'abhorrent, des hommes qui n'auraient jamais dû se rencontrer.

« Voyez, dit Nara-Mouny au capitaine, voyez ces grands yeux blancs, qui se fixent avec douleur vers l'extrémité de la caverne. — Ce n'est rien, dit un Sénégalais qui l'avait entendu et qui parlait un peu anglais, ce n'est rien, c'est Iambo qui voit mourir son frère, hier il a vu expirer son enfant ! — Un horrible râlement qui se prolongea dans la caverne lui apprit qu'un homme venait d'expirer ; mais un éclat de rire plus effroyable encore suc-

céda à ce dernier gémissement, c'était un homme que l'esclavage avait frappé de démence et qui riait voyant son ami délivré.

— Bien, Fellan, bien, dit le Sénégalais, il semble que tu retrouves ta misérable raison égarée; c'est un bonheur que de mourir, et tu te réjouis de ce voyage, n'est-ce pas?

Tout retomba dans un morne silence.

— Éloignons-nous, dit Nara-Mouny, je ne croyais pas que l'homme pût donner un tel spectacle à l'homme. — Il y en a peut-être un plus hideux, dit le capitaine, suivez-moi. » Ils passèrent alors dans une partie de l'entrepont; dans cette autre caverne, le bruissement des flots se mêlait à mille soupirs étouffés, des mots inarticulés sortaient d'une masse confuse qui s'agitait, mais qui semblait n'avoir pas assez d'espace pour se remuer; des femmes, des jeunes filles, des enfans, étaient entassés comme on entasse le bétail que l'on conduit au marché. Quand les étrangers entrèrent, une douloureuse clameur les accueillit, les jeunes filles se pressèrent contre leurs compagnes; on était déjà venu les saisir, au retour la honte les accablait; les enfans languissans, faute d'air, n'eurent pas la force de se soulever; les mères voulaient pleurer, la misère

avait tari leurs larmes; ils virent une femme qui approcha son enfant de sou sein, il n'y avait plus de lait, quelques momens après il ne répondait plus à ses baisers, elle le serrait contre elle, il était froid. Quand Nara-Mouny remonta sur le pont, il ne dit qu'une parole : « Ce spectacle est bien horrible, mais il y a quelque chose de plus horrible encore, ce sont les hommes qui le donnent au monde sans remords et sans pitié. Oh ! mon Dieu, ne fais pas un miracle; donne leur seulement un cœur comme aux autres hommes. »

Le capitaine se détourna de sa route et conduisit le navire à Sierra Leone, où l'équipage fut livré à toute la rigueur des lois. Six semaines après, le brahme était sur les côtes du Brésil, devant la belle ville de Fernambouc où l'on devait charger des cotons.

Nara-Mouny fut émerveillé de l'abondance et de la beauté de ces terres nouvelles; une seule chose l'affligea, ce fut l'esclavage : il comprit qu'il s'éteindrait quand les hommes seraient bien convaincus de cette maxime qu'il avait lue dans un livre d'Europe :

Le travail de l'esclave est infiniment moindre que celui

de l'homme libre, et la consommation de l'un est égale à celle de l'autre.

Comme le brahme allait toujours cherchant la sagesse des peuples, il s'adressa à plnsieurs habitans qui l'adressèrent à leur tour à un vienx colon demeurant assez loin dans la campagne où il cultivait un défriché au milieu des forêts, ainsi que cela arrive si souvent dans ces contrées où l'on voit s'élever les merveilles de l'industrie à côté des grandeurs sauvages d'une nature qui n'a point été tourmentée.

Le vieux colon accueillit fort bien le brahme, car il y a entre ceux qui cherchent la sagesse et ceux qui cultivent la nature, une secrète et touchante harmonie.

«Dans ma jeunesse, lui dit-il, j'ai beaucoup voyagé, parcourant comme vous l'univers et cherchant les sciences qui pouvaient améliorer le sort de l'humanité: j'ai vu qu'il y en avait deux auxquelles se rattachent toutes les autres: la connaissance de l'homme, la science de la nature. C'est celle-là que j'ai choisie. Je me suis retiré dans cette solitude pour l'étudier; mais mon cœur est toujours parmi les hommes que je voudrais rendre plus heureux. C'est par mon expérience que je les

instruits, et il n'y a pas de jours que je ne sois émerveillé des biens que la terre prodigue à l'homme dans ce beau pays. » Il lui prouva alors, en lui montrant son habitation, que rien ne manquait à sa subsistance, et que la nature lui accordait tout avec une profusion à laquelle il était bien loin de songer en pénétrant dans ce lieu sauvage. Sa cabane ressemblait aux chaumières de nos paysans ; mais les feuilles de palmiers qui remplaçaient le chaume, lui donnaient une sorte d'élégance et charmaient les yéux par leur régularité. Le portique était formé par quelques cocotiers, croissant au hasard et joignant dans les airs leurs tiges que le vent avait inclinées en sens divers lorsqu'elles ne pouvaient encore résister à ses efforts : — Quand les voyageurs se seraient plu, lui dit le solitaire, à exagérer l'utilité de cet arbre, il n'en est pas moins un des plus précieux que j'aie trouvés en cet endroit. Dans une seule de ses noix, je rencontre un vase commode, un fruit nourrissant, un lait assez agréable ; son feuillage, comme vous le voyez, a servi à recouvrir mon habitation, et maintenant il l'a protége encore, orné de toute la magnificence de la végétation ; mais ce dont je ne puis m'empêcher d'être surpris, c'est qu'il n'ait

fallu à cet arbre que six ans pour parvenir à une hauteur qui étonne vos regards, une noix commence souvent sur les bords de l'Océan ce prodige que les flots ont favorisé ; ce que j'admire le plus, dans ce roi des palmiers, c'est que sa majestueuse élévation ne nuit point aux arbrisseaux les plus humbles, ou aux plantes que la Providence a faites pour tapisser la terre de leurs rameaux flexibles, elle les protège au contraire. Les palmes des cocotiers s'élancent vers le soleil, et bravent ses rayons, que leur verdure éternelle reflète en s'environnant d'une auréole de lumière. Par un heureux hasard, ce terrain sablonneux, où vous voyez croître ce superbe palmier, convinet également à une courge dont l'utilité est plus bornée, mais que je sais apprécier à cause de ses dons ; je trouve ici des vases moins solides, mais ils sont de toutes les dimensions, et leur forme variée les rend propres à une foule d'usages différens. Plus loin, le manioc étale sa tige d'un vert obscur, et prévient les animaux par cette couleur contre ses funestes propriétés (1) ; moins

(1) Le manioc, qui nourrit plusieurs millions d'hommes, a des qualites vénéneuses quand il n'est pas convenablement préparé et dépouillé par le feu de ses sucs dangereux.

prompt à croître que le blé, il le remplace dans nos climats, et l'industrie de l'homme a su lui procurer une nourriture salutaire où se trouvait un poison mortel. Le maïs est aussi précieux, et sa culture est facile; l'on ignore dans vos climats tous les avantages qu'il peut offrir; son grain, quand il a fermenté dans l'eau, se joint au jus de canne, et fournit un breuvage dont l'usage n'est point assez répandu. L'igname semble être, comme la patate et la banane, un pain tout préparé par la nature, et le feu lui donne une saveur exquise; vous ne trouverez pas ici ce qui est un bienfait et un perfectionnement de l'agriculture : je ne fais produire à la terre que ce qu'elle peut m'offrir sans exiger beaucoup de peine; vous voyez l'ananas, et vous souriez; à peine lui ai-je prêté mon secours depuis que sa tige s'est élevée à quelques pouces du sol fertile, qu'il embellit maintenant de son fruit d'or et de sa couronne de verdure. Cette plante que vous foulez aux pieds, que tous les étrangers méprisent, assure cependant ma subsistance plus que les autres végétaux dont je suis environné; l'orage peut les renverser, le soleil brûlant de ces climats peut les flétrir pour toujours; mais si je broie la racine du sinapou, et la répands dans les eaux, frap-

pés soudain d'un mortel engourdissement, arrachés à leurs grottes profondes, les poissons viennent à la surface du fleuve et meurent sans être malfaisans, malgré le poison qui leur ravit l'existence. Tous les végétaux que m'a prodigués la nature, et que j'ai rassemblés dans ces lieux, ont leur utilité. Voyez ces agaves superbes qui élèvent dans les airs une tige pyramidale, et qui forment des haies impénétrables ; leurs piques immobiles de verdure ne sont point seulement destinées à les garantir de la voracité des animaux sauvages ; séchées comme le chanvre, et plongées dans le fleuve, elles m'offrent les fils les plus fins et les plus flexibles ; elles me donnent la facilité de tendre des lignes, de faire des filets, de me procurer des liens solides, et de me passer enfin des toiles que m'envoie l'Europe, si mon industrie égalait la prévoyance de la nature. Cette espèce peut me fournir aussi, comme dans le Pérou, un vin agréable et rafraîchissant. Ne croyez pas que, quand le soleil a disparu, je sois contraint à me livrer au repos, comme les hôtes des forêts : plusieurs arbres sont destinés ici à remplacer la graisse des monstres marins, ou la cire des abeilles; le copahiba me donne une huile parfumée; je puis former, avec l'espèce de vernis qui recouvre les

feuilles du carnahubas, des cierges d'une blancheur éclatante. Mais si une lueur plus faible et plus durable me convient pendant les nuits où gronde la tempête, le caoutchouc, transplanté des rives de l'Amazone et du Paranna, me donne la gomme élastique qui, prenant sous mes doigts la forme d'un cône, surnage au-dessus de l'eau et brûle jusqu'au lever du soleil. Ah! ne pensez pas que la solitude amène l'ennui! La Providence, en subvenant à mes besoins, n'a point négligé mes plaisirs. Par la quantité de végétaux consacrés à l'utilité, vous pouvez juger du nombre de ceux qui ne sont destinés qu'à embellir le paysage; tous les jours, j'admire leur magnificence et leur diversité. Ce n'est pas comme dans les forêts d'Europe, où les mêmes arbres frappent presque toujours les regards; il faudrait ici retenir sans cesse de nouveaux noms. L'admiration ne se lasse point, quand ce sont les objets de la nature qui l'excitent; aussi, quand j'ai contemplé quelque temps les masses imposantes qui déploient devant moi leur majesté, j'observe tous les traits de la scène que j'ai sous les yeux; un vieil arbre, couvert de tout le luxe d'une végétation étrangère, arrête quelquefois aussi longtemps mes regards que les spectacles les plus mer-

veilleux des hommes. Voyez ce vignatico que son propre feuillage abandonne; les mousses, les fougères, les cactus, les bromélias, les calladium, le couvriront d'une verdure éclatante, long-temps après qu'il ne sera plus : nourries par la chaleur et par l'humidité, ces plantes laissent tomber leurs rameaux, élèvent leurs tiges, mélangent leurs fleurs et leurs feuillages dans un admirable désordre ; elles pareront encore long-temps après sa mort l'arbre qui les soutient; elles feront reconnaître la place où il s'élevait, comme ces utiles végétaux que je cultive, diront un jour que j'ai vécu dans ces lieux; mais, ajouta-t-il en portant des regards enthousiasmés sur le paysage d'alentour, je ne vous ai point encore parlé de toutes les jouissances que la Providence m'a réservées dans cette solitude. Je n'ai pour temple que la voûte du ciel; d'autres portiques que ces forêts; d'autres autels que ces rochers; et seul ministre de ce temple auguste, j'y fais entendre chaque jour les accens de ma reconnaissance ; je m'écrie quelquefois : Oui, quand Dieu créa l'uuivers, il jeta sur cette contrée un regard favorable! toute la nature s'en embellit, le fleuve en arrêta ses mugissemens, la forêt se dépouilla de sa trop sombre horreur, la colline s'op-

posa à la fureur des vents. Un autre regard en fit un séjour de délices ; le soleil d'une saison para les arbres des fleurs les plus belles ; l'automne les chargea des fruits les plus savoureux, les oiseaux égayèrent la forêt par leurs chants, les animaux bondirent dans la campagne. « Que ce séjour, dit-il, soit l'asile du repos ; l'innocence pourra s'y réfugier ; et si l'homme le découvre un jour, qu'il y cherche les grandes vérités que je dis par les champs, par les bois, par les collines, et qui doivent remonter dans un concert éternel de la terre vers les cieux (1).

« Mais, continua le colon brésilien, après un pieux silence, durant lequel il était évident qu'il cherchait à revenir à des idées moins solennelles, on ne vous a point trompé : après la découverte d'une utile production des forêts, ce que je préfère au monde, c'est le souvenir d'une maxime perdue dans le cœur d'un homme, ou que les hommes ont

(1) Cet épisode, où j'ai essayé de faire comprendre les admirables ressources de la nature, dans certaines contrées, a déjà figuré dans un de mes autres ouvrages ; mais j'ai préféré reproduire ce qui avait été écrit sous l'impression immédiate du moment, qu'introduire de nouvelles descriptions.

oubliée ; ces fruits, ignorés de la sagesse, me paraissent dignes d'être recueillis, comme on recueille les conseils sévères de l'expérience, ou les paroles indulgentes d'un ami. Il me semble aussi que dans ces pays nouveaux, habités par tant de races différentes, tous les hommes doivent être interrogés. Quelquefois en voyant des arbres de l'Inde et de l'Arabie, hôtes heureux qui fleurissent parmi nos beaux palmiers, je me demande pourquoi l'on dédaignerait d'interroger la fière sagesse de l'Indien sauvage, et la facile naïveté du Noir, qui instruit par l'élan du cœur, s'il n'instruit pas par le raisonnement. Pour moi, j'interroge donc les Noirs et les Indiens, comme j'interroge les savans Allemands, les graves Anglais et les hommes que j'aime parmi tous les hommes, les bons et indulgens Français.

« Où trouverez-vous, dites-moi, une parole plus douce pour les vieux chefs d'une famille nombreuse que cette parole du Noir :

Si vous voyez votre père et votre mère infirmes, exposés à l'ardeur du soleil, portez-les vers un endroit couvert, ou déracinez un jeune bananier et plantez-le derrière eux, afin qu'ils soient protégés par son ombre.

» Ne trouvez-vous pas que les hommes qui vont

chercher de l'or, de l'ivoire, des gommes précieuses, au pays où l'on dit de telles paroles, ne feraient pas bien d'en rapporter aussi quelques unes de ces maximes? ce serait un baume guérissant les plaies de l'âme ; les leurs enveniment d'autres plaies.

» Dernièrement, le croiriez-vous, deux nègres Ghiolofs m'ont remis à la mémoire une loi de Lycurgue, en rappelant une querelle dont les faits ne m'étaient pas bien connus.

« Si tu rencontres ceux qui se disputent, *disait le plus âgé au plus jeune*, tu peux te mettre d'un parti, mais au moins dis la vérité. »

» C'est le même philosophe nègre qui, instrnisant dernièrement ses enfans dans sa cabane enfumée, leur répétait encore cette maxime de son pays qu'il avait le droit de citer ; car tout respirait autour de lui l'abondance, et l'on voyait au premier coup d'œil qu'il n'avait pas craint de demander par le travail ce que la nature n'avait pas pu lui refuser.

« Si tu aimes le miel, ne crains pas les abeilles.

» Il ajouta :

Celui qui essaie de mordre dans le fer n'a pas d'épis à manger.

» Et il présentait ainsi un court tableau des misères du paresseux, de même qu'il faisait comprendre sa honteuse inutilité en ajoutant :

« Le moineau aime le mil, mais il ne laboure pas. »

» Mais la plus belle maxime de mon sage à la peau d'ébène, c'est ce proverbe qu'il aimait à redire, et qui peignait la douce paix qu'on lisait toujours dans ses yeux.

« Le bonheur qui vient du cœur et qui se lit sur le front ne peut s'effacer. »

» Je vous ai parlé des proverbes américains. Hélas! nos pauvres sauvages ont trop de misère pour chercher à conserver la sagesse de leurs pères, eux qui déplorent sans cesse la vie qu'ils leur ont donnée; cependant ils méditent encore quelques belles paroles dans leurs grandes forêts; ils ont une merveilleuse idée du Créateur, qui a paré leurs déserts, et les hommes les plus misérables retrouvent toute leur grandeur, quand ils élèvent leurs pensées jusqu'à Dieu; mais aussi ces pensées leur paraissent trop graves pour être discutées frivolement et sans qu'on soit recueilli; aussi les conservent-ils dans leur cœur, comme en une arche sainte ouverte seulement à l'œil perçant qui voit

tout. L'un d'eux me disait dernièrement : « *Frère, le grand esprit ne veut pas être l'objet d'une conversation familière,* » et il se tut : c'est ce silence qui a trompé tant de voyageurs ; il n'y a point de penples athées. »

Quelques jours après cette conversation avec le bon solitaire, Nara-Mouny retourna à bord, et les vents étant favorables, on doubla rapidement le cap Horn, dont la tête chenue termine d'une manière si imposante cette grande terre de l'Amérique, qui offrira bientôt au milieu d'une nature inculte toutes les merveilles de la civilisation.

En passant devant Sainte-Hélène, comme le brahme contemplait cet autre géant des mers, un proverbe énergique et triste lui revint à la pensée : c'était celui de Napoléon.

Chaque jour suffit à sa peine (1) !

« Hélas ! dit-il, lorsque sa voix puissante le prononçait, il abattait les armées, il défaisait les rois. Chaque journée suffisait toujours aux vastes pensées du génie. Mais plus tard ce fut une parole de résignation. Paix à son ombre ! »

(1) Ce proverbe était réellement celui que répétait le plus habituellement Napoléon.

Après avoir été arrêté par un de ces longs calmes qui désolent si souvent le voyageur dans les mers des tropiques, après avoir lutté contre un de ces terribles orages qui l'attendent en doublant le cap de Bonne-Espérance, Nara-Mouny aborda enfin aux côtes du Bengale.

Quand il vit ces gracieux cocotiers qu'on aperçoit à l'horizon avant de découvrir le rivage, son cœur battit violemment. Il était riche de sagesse et d'expérience, mais aussi il était plein de craintes de ne plus trouver ses amis comme il les avait laissés. Darma-Vaty était bien vieux, Parvaty était bien jeune; auraient-ils attendu tous deux son retour? l'un pour aller goûter dans un séjour meilleur le prix de cet amour qu'il avait voué au genre humain comme un héritage du ciel qu'on doit lui rendre, l'autre pour unir sa destinée à une destinée plus heureuse et moins errante que la sienne. Il ne pouvait s'empêcher de se répéter à lui-même: Quand l'arbre qui soutenait une liane est déraciné, il lui faut bien un autre appui, et elle jette ses fleurs sur le rameau qui s'incline près d'elle... Il n'avait pas que cet unique motif d'anxiété.

Ce qu'il voyait dans son pays, après avoir été témoin des effets de la civilisation européenne, l'é-

tonnait et l'attristait à la fois; la nature y était toujours active et l'homme toujours indolent. Ces institutions qui se soutiennent aux Indes depuis des siècles, sans varier malgré les conquêtes et malgré les années, ces institutions ne lui parurent plus aussi sages, puisqu'elles frappent la société d'une immobilité invariable; enfin, s'il faut tout dire, le maintien des quatre castes qui divisent irrévocablement la société de l'Inde, lui parut le plus terrible des préjugés, puisqu'il arrête individuellement l'homme et l'empêche de se perfectionner (1).

(1) Les quatre castes de l'Inde sont divisées ainsi : les BRAHMES ou BRAHMANES occupent, comme nous l'avons déjà dit, le premier rang, et s'occupent de tous les objets du culte. Les KCHATRIYAS remplissent les emplois militaires. La troisième caste est désignée sous le nom de VÉICHYAS, et renferme tout ce qui est marchand ou cultivateur. La caste des SOUDRAS fournit les artisans et les domestiques : ces quatre classes n'empiètent jamais l'une sur l'autre. Les PARIAS ne forment pas une caste, mais ils se composent de tous les individus hors de caste; et le plus grand déshonneur pour un hindou, à quelque rang qu'il appartienne, c'est de perdre sa caste. J'entends d'ici des doctes qui me disent : Vous avez fait voyager un brahme et les brahmes ne voyagent jamais. Je répondrai qu'un des prodiges de notre siècle, c'est de voir les brahmes voyager et se mêler à la civilisation européenne, et que si le fameux Ram-

p. 245.



...del. Paul Legrand Sculp.

Un jour, en remontant le Gange à l'heure paisible où tout commence à être repos, calme, bonheur dans la nature, à l'heure où le cokila, le rossignol des Indiens, fait entendre encore un doux concert pour célébrer les dernières clartés du soleil, qui meurent avec ses chants, il aperçut un bûcher, et il frémit ; car on lui avait affirmé que les Anglais étaient parvenus à abolir ces sacrifices terribles, où une femme pleine de vie meurt au milieu des flammes sur le cadavre de son mari. Il s'approcha de la jeune brahmine qui allait consommer la *suttie* (1), et immoler son existence dans d'horribles tourmens au souvenir d'un amour qu'elle

Mohun-Roy, qui est venu à Paris, ne parcourt pas la terre précisément pour ramasser des proverbes, il s'enquiert, à coup sûr, de tous les détails de notre morale.

(1) Les Anglais ont fait, jusqu'à présent, d'inutiles efforts pour abolir ces sacrifices odieux qu'on désigne sous le nom de *suttie* ; ils exigent que la femme qui se brûle, accomplisse ce sacrifice de son plein consentement, et, si elle s'échappe du bûcher, elle trouve protection dans leurs lois ; mais ces moyens répressifs n'ont eu que de bien faibles résultats. Dans ses petites possessions aux Indes, le gouvernement français a dernièrement accordé une pension à une veuve Hindoue qu'on avait arrachée au bûcher.

n'avait peut-être jamais éprouvé : il l'avait connue autrefois, et des larmes mouillèrent ses yeux. Malgré la foule qui l'environnait, il ne put s'empêcher de lui demander si elle ne regrettait pas ses enfans? « Que veux-tu, brahme? tu es le premier que j'aie vu ému en songeant à ma destinée. On nous promet le bonheur dans le ciel, et sur la terre on nous réserve l'éternelle infamie. Le choix ne peut être douteux. » — Et la jeune veuve tomba quelques instans dans une morne rêverie.

« — Mais, laisse-moi, continua-t-elle; je n'ai plus que quelques instans à donner à la terre et ils doivent être consacrés à celle qui me doit la vie. » Alors faisant venir un jeune enfant, couché dans un berceau tout parfumé des fleurs du mâlicâ, elle le couvrit de mille baisers et lui offrit son sein; puis quand l'innocente créature eut achevé de puiser un lait pur à cette source qui allait être tarie, elle sourit à sa mère de ce sourire, qui est un langage céleste entre la mère et son enfant; la brahmine la recoucha dans son petit lit, en attachant sur elle des regards, où on lisait toute l'ardeur d'un amour de mère qui donnerait mille existences pour son enfant, et toute l'angoisse d'une

pauvre femme à qui on ne veut pas même laisser quelques instans de vie pour se rassasier de ses baisers.

Quand la jeune veuve eut, par quelques sourires d'amour mêlés à bien des larmes, parlé à son enfant le langage muet qu'elle comprenait si bien depuis quelques mois, elle laissa tomber ces dernières paroles de son cœur, comme si la pauvre petite les eût comprises : « Adieu, enfant ! demain tu auras Brahma pour père, et tu auras pour mère la nature qui nourrit les petits oiseaux des champs; mais quand tu souriras, ce ne sera plus une mère qui viendra répondre à tes sourires ! Bienheureuse si un gai rayon de soleil vient répondre à tes douces joies ! — Quand tu pleureras, ce ne sera plus ta mère qui viendra essuyer tes yeux ! que le vent caressant du soir les sèche du moins pour moi ! — Ils disent que je vais au ciel rejoindre ton père, mais le ciel était pour moi près de ton berceau : une mère n'en rêve pas d'autres. Hélas ! tu es une fille et tu es consacrée à la douleur ! commence ta carrière; ta mère a fini la sienne. — Quand tu ne seras plus tout petit enfant, ma fille, il faudra apprendre à compâtir aux maux des autres; car, vois-tu, c'est la destinée de la femme : aimer et souf-

frir, et souffrir pour consoler. Quand tu seras une belle et brillante jeune fille, il faudra de la pitié qui console, faire la première vertu ; il y a des jours bien mauvais dans la vie où c'est tout ce qui reste à l'homme des biens que Brahma lui donne, ou de ceux que la fortune lui a laissés. Va, ma fille, souris toujours, comme tu souris maintenant, à ceux qui t'environneront... Les larmes solitaires, garde-les pour toi : pleure et prie, mais loin des hommes. Oh ! si j'avais pu te voir belle, caressée, entourée d'amour, je t'aurais dit : pleure dans mon sein ; résigne-toi sur mon cœur ! Mais tu n'auras pas de mère ! et nulle ne t'aimera pour toi, comme une mère t'aurait aimée ! Aimable enfant ! le soir de ton printemps viendra, tu seras mère à ton tour ; que ton époux ne t'appelle pas au ciel trop vite. N'aie pas à contempler un sourire comme celui que je vois !... Écoute! ils m'appellent ! Écoute bien... Quand tu seras mère, dis à ta fille : la plus sainte vertu de la femme, c'est de toujours pardonner. »

Nara-Mouny n'eut pas la force d'en entendre davantage, il s'éloigna avec une profonde douleur, et il commençait à voguer de nouveau sur le Gange, quand les gémissemens de la victime frappèrent ses

oreilles; ils se mêlaient aux bruits des cymbales et des tamtams qui étouffaient ses cris.

Quelques lieues plus loin, Nara-Mouny arriva près d'une pagode où l'on célébrait la fête de la déesse Ganga. Ce fut alors qu'il sentit combien la comparaison de certains usages avec ceux d'autres peuples pouvait faire paraître absurde ce qu'on avait le plus vivement admiré. En voyant ces malheureux qui se sont condamnés volontairement aux plus douloureux supplices, il détournait les yeux en frémissant. Il comprit qu'il en est de l'expérience des voyages, comme de l'expérience des siècles, qu'elle fait voir les mêmes objets avec des yeux bien différens. En effet, le rivage était couvert de pénitens qui rivalisaient dans l'invention des tortures, comme d'autres hommes dans l'invention des plaisirs; les uns se faisaient suspendre devant une idole au moyen d'un crochet qui leur traversait l'épaule, et dans cet état ils se balançaient tout sanglans, en chantant des hymnes en l'honneur de Brahma; d'autres avaient promis de ne pas desserrer le poing, et ils tenaient si bien leur parole, que leurs ongles semblables aux griffes de quelque bête fauve, avaient traversé leur main. Il y en avait qui se tenaient des heures entières la tête

renversée ; et il reconnut, parmi ses anciens amis, un brahme qui portait autour du cou une grille de fer en forme de fraise, tellement démesurée, que ne pouvant plus faire usage de ses mains il serait mort de faim et de soif, sans l'assistance de ses voisins. Les plus modérés devaient étendre leurs bras toute leur vie, et ils se faisaient attacher à un mur pour leur ôter toute flexibilité. Leur ambition était de ressembler à la pierre, et leur honneur consistait dans l'immobilité d'un rocher (1).

Nara-Mouny regarda ces malheureux avec une profonde pitié. « Le dieu que j'ai appris à servir, dit-il en lui-même, n'est point si exigeant : on l'adore en pratiquant les sacrifices commandés par la conscience, et les sacrifices qu'il exige ne sont jamais sanglans. »

Rempli de ces émotions si différentes, le jeune brahme arriva à l'embouchure de la rivière qui conduisait à l'habitation du vieux Darma Vaty. Il semblait à Nara-Mouny que les oiseaux accueil-

(1) On trouve, dans une foule de relations, le détail varié de ces étranges supplices que s'imposent les joguis ou pénitens hindous, et il est aisé de voir ces diverses pénitences, et d'autres, plus bizarres encore, représentées dans divers manuscrits indiens.

laient plus gaîment sa venue, et que les fleurs mêlaient plus doucement leurs parfums aux émanations des bois que dans les autres contrées ; les troupeaux bondissaient entre les palmiers du rivage, et mille joyeux accens fatiguaient l'écho. Il aperçut enfin les cocotiers qui entouraient la demeure du vieux brahme : tout y était plus animé encore ; les oiseaux plus gais ne s'effrayaient pas à la vue de l'homme ; les antilopes, au lieu de fuir, accouraient pour être caressés. Un air d'abondance, de repos, de paisible félicité, semblait dire à l'homme réjouis-toi, puisqu'ici toute créature vivante se réjouit auprès de son ami.

« Ah ! dit en débarquant le jeune brahme, c'est bien ici la demeure du juste ; la demeure de celui qui ne cesse de pratiquer la plus belle maxime que j'aie trouvée dans mes voyages. Son cœur, je le vois bien, la lui a révélée. La nature entière me le dit, et il n'y a qu'elle qui ne trompe jamais !

» Oui, tout ce qui existe le répète comme une hymne de reconnaissance qui sans cesse le remercie. »

Comme le jeune brahme achevait ces mots, le soleil était à son déclin, le jour était beau, mais il allait finir. Il y avait quelque chose de doux et de

triste dans ce repos. Il sentit qu'il fallait se hâter. Bientôt il entra dans l'habitation du vieux brahme, à qui un serviteur fidèle s'empressait d'annoncer sa venue.

Mais, hélas ! le spectacle qui frappa ses regards était imposant et triste, comme le soir de ce jour qu'il avait vu si beau. Le vieillard n'avait plus de force que par son âme, et cependant il y avait encore de la joie dans son regard et de la reconnaissance pour Dieu dans sa voix. Il semblait unir ces deux sentimens en contemplant Parvaty qui l'entourait de ses soins. Une expression plus vive de satisfaction brilla encore dans ses yeux, quand il vit entrer Nara-Mouny. Il l'appela mon fils, et l'entoura de ses vieux bras qui cherchérent à le presser sur un cœur où nulle mauvaise pensée n'avait osé germer.

« Mon père ! dit le jeune brahme, après l'avoir embrassé en pleurant et après lui avoir demandé la bénédiction du retour, mon père, la plus belle maxime que j'aie rencontrée, c'est celle que vous pratiquez depuis de longs jours ; c'est celle qui vous donne ce repos, c'est celle qui vous fait oublier la douleur ! Oh ! vous la trouverez assez belle pour me donner Parvaty ! »

Le jeune brahme ouvrit alors son livre, et le vieillard put y lire :

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît.

Darma dit-il doucement au jeune homme : — « Je la connaissais, mais je voulais te la voir découvrir, et t'apprendre à la pratiquer. Va, ma fille est à toi, et ton plus grand trésor de sagesse, c'est celui de tes actions. Tu as compris ce que le monde t'a enseigné. Que Dieu te récompense maintenant par une compagne qui vive de ton existence, qui sente ce que tu as senti.

» Mais, continua le vieillard, les maximes que tu as rapportées, tout en convenant à chaque homme qu'elles instruisent, s'adressent aussi à la grande famille ; elles appartiennent à l'humanité entière : en voici, mes enfans, quelques unes dont l'expérience de la vie m'a démontré l'excellence, et elles ne sont pas moins utiles à mes yeux, puisqu'elles peuvent devenir le gage de votre bonheur intérieur.

» Dans les liens que vous venez de former, la précieuse maxime qui peut faire trouver le repos, c'est celle qui rappelle le mieux l'indulgence réciproque que se doivent deux époux qui sont devenus deux amis. Croire que nul moment de pénibles dégoûts, nulles taches dans une belle vie, ne vien-

dront obscurcir la félicité que vous pouvez attendre, ce serait comme les « vaines espérances, le songe de gens éveillés : » on ne saurait le trop répéter : « les vertus du ménage sont d'autant plus difficiles qu'on en a plus souvent besoin ; » mais croire que vous pouvez vous pardonner réciproquement vos défauts, c'est ce que j'espère, dès à présent, surtout si vous avez présens à la mémoire les conseils d'un vieux lettré Chinois, dont j'ai médité les leçons pour vous les transmettre.

« Se faire aimer de son mari et le rendre fidèle, n'est rien au prix de lui persuader tous ses devoirs à force de s'en faire estimer.

« Ne vaut-il pas mieux payer à sa femme en complaisances pleines de tendresse, l'amour et la vertu qu'on lui demande, que d'acheter du repos de toute sa vie les larmes qu'on lui fait verser.

« Toutes les vertus domestiques vous paraîtront donc faciles à l'un et à l'autre, avec des souvenirs d'indulgence, comme tous les sacrifices vous sembleront aisés avec le souvenir de la tendresse que vous vous devez. Certes, il y a un *bien* plus grand que tous les biens de la terre, continua le vieillard en portant vers Parvaty des yeux humides de tendresse, et qui semblaient la bénir par le regard,

des soins qu'elle avait prodigués à sa vieillesse; ce bien je l'ai possédé, et il a donné le repos à mon cœur, comme il a donné la paix à ma maison. Une grande douceur intérieure, une vie plus facile, une active bienveillance est née de la tendresse de ma fille pour son père, et de son affection pour tout ce qui l'entourait.

» De cette paix de mon intérieur est née la paix de mes voisins, l'exemple a été imité parce qu'il était facile, et que le bonheur le suivait. Quand vous aurez des enfans, peignez-leur donc ce calme bienfaisant qui m'a tant de fois consolé; dites-leur qu'au lieu de grandes richesses je leur ai laissé une pensée : « Le seul coupable auquel on ne doit pas d'indulgence, c'est soi-même; » et que le repos du dernier jour, c'est ce sentiment qui me l'a donné.»

Après ces paroles, le jeune brahme et Parvaty reçurent la bénédiction qui les unissait.

Il y eut un moment de silence solennel, car les cœurs des deux jeunes époux étaient tristes dans leur joie, ils voyaient que l'ombre de la mort planait au-dessus du vieillard, et qu'elle allait le frapper.

La nuit se passa en conversations douces et tranquilles, comme celles d'amis qui vont se quit-

ter, sachant toutefois qu'ils doivent bientôt se retrouver aux mêmes lieux. Mais au matin le vieillard se souleva lentement du lit où il était couché, et il dit aux deux jeunes gens qui étaient devenus ses enfans : — « Je veux voir encore la lumière qui éclaire le monde, comme j'ai entendu la sagesse qui éclaire les nations. »

Alors Nara-Mouny écarta la natte de palmier qui cachait le soleil levant, et le vieillard contempla la campagne enveloppée d'ombre et de lumière, qui se déroulait au loin. Les palmiers frémissaient, doucement inclinés par la brise du fleuve ; on eût dit qu'ils saluaient par leur murmure le départ d'une âme heureuse. Mille parfums s'élevaient au ciel, avec ces bruits légers, et les rayons du soleil, brisés par les branches de l'arck et du bananier, se jouaient au-dessus de la tête du vieillard, comme une auréole sainte.

Le vieux brahme jeta sur la campagne un de ces regards pénétrans, qui s'animent des derniers élans de la vie, et qui semblent déjà tenir du ciel le droit de voir un moment dans l'avenir.

Il aperçut dans la plaine un brahme, un Frangui et un musulman, qui paraissaient contempler cette nature, qui allait s'éteindre pour lui, et qui devait

se renouveler bien souvent pour eux, car ils étaient jeunes comme le matin de ce beau jour.

Darma-Vaty regarda quelque temps tout ce qui s'offrit à ses regards, puis il parla d'une voix forte, comme on dit souvent une dernière parole de tendresse. — «Adieu, belle nature, portiques de verdure, que Brahma couvre de fleurs, voûte céleste, qui cachez d'autres merveilles, doux langage des oiseaux, doux parfums de la terre, qui tenez votre douceur du ciel, adieu... Je ne puis retenir quelques larmes au départ, comme l'aurore qui monte au ciel, laisse tomber quelques gouttes de rosée sur la terre... Qui ne pleure pas ses anciens jours? qui n'a étouffé quelques soupirs en quittant une pauvre habitation pour aller contempler même les merveilles de Lâhor?»

Mais, je le sens bien, je quitte la terre au moment où de grandes choses vont y être opérées. Nara-Mouny, cette sagesse de tous les peuples que tu as rapportée, cette sagesse va circuler parmi tous les hommes. Ces trois jeunes gens que j'aperçois dans la plaine, et qui se reposent maintenant entre ces deux palmiers, comme dans un temple, d'où ils saluent le lever du jour; ces trois hommes,

unis maintenant, seront l'image de l'humanité lasse de combattre, et comprenant enfin la fraternité de l'immense famille. Les merveilles qui se passent dans le pays du Frangistan me le font sentir, les préjugés terribles de l'ignorance vont s'éteindre; il n'y aura bientôt plus de distance pour les hommes, ils comprendront la sainte volonté du ciel dès qu'ils se seront entendus. Cette volonté, Nara-Mouny, elle est dans ces paroles que vous avez recueillies, aussi ne vous lassez pas plus de les répéter, que le soleil ne se lasse d'éclairer la terre.

« Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires et les gens de bien, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

« Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds et lui déchirent le sein en labourant, de même devons-nous rendre le bien pour le mal.

« Fais le bien et ne regarde pas à qui.

« Le plus près que l'homme puisse approcher du bonheur dans la carrière de la vie, c'est de posséder la liberté, la santé, et la paix du cœur. »

Le vieillard se recueillit comme pour rappeler à sa mémoire les souvenirs qui allaient s'échapper, et il prononça ces deux maximes, qu'il avait bien

le droit de répéter, car il les avait pratiquées toute sa vie.

Il murmura encore en expirant :

Fais à autrui ce que lu voudrais qui te fût fait.
Pardonne à tous, et rien à toi.

FIN.

Walter Brodie Pitcairn's Island and islanders Lon
1850 2me edit post in 8

Parmi les hindous voyageurs il en faut citer un qui jouit en l'an de grace 1846 d'une grande célébrité voici ce qu'en dit l'époque & Que n'a-t-on pas répété sur Dwarkanaught-Tagore ! la chronique rapporte qu'il porte dans sa poche des diamants en guise de monnaie qu'il les roule dans les cachemires comme les dandies dans leur paletot, qu'il n'a jamais pu savoir à dix millions près le chiffre de sa fortune, qu'il est en besoin d'acheter deux ou trois royaumes de rencontre qui sont à vendre au Bengale, qu'il a un troupeau de six mille éléphants qui paissent dans une forêt grande comme trente départem et que son palais est en bois de cèdre incrusté d'or comme le temple de Jérusalem.

Voila ce qu'on dit ; voici ce qui est.

Dwarkanaught Tagore est un baboo, dans la langue du pays baboo veut dire Monsieur. il a quelque chose comme 60 à 70 millions l'or ruisselle entre ses doigts ce n'est pas la première fois que Dwarkanaught Tagore vient à Paris.... Dwarkanaught Tagore nourri dans les idées de philantropie et de libéralisme des Anglais manifeste ses sympathies par des présents qui lui donnent tout a fait l'air de Jupiter rendant visite à Danaë Un jour il donne 200,000 fr à une maison d'éducation pour les pauvres et le lendemain 100,000 pour un établissement de charité.... Dwarkanaught Tagore est mince, svelte, élancé bien que sa chevelure soit passée des teintes de l'ébène aux teintes de l'ivoire.. ses membres souples et nerveux semblent taillés dans l'acajou: immobile on dirait une statue de bronze florentin.

(21 fev. 1846)
l'époque